

SAS [123] – Vengeance Tchéthène

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



VENGEANCE TCHETCHÈNE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS
SAS-123

VENGEANCE TCHÉTCHÈNE

EDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Photo de la couverture : Michel MOORE
Arme fournie par : armurerie COURTY ET FILS, à Paris
Maquillage : Georges DEMICHELIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé au copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Gérard de Villiers, 1996.
ISBN : 2 – 3605 – 3047 – X

CHAPITRE PREMIER

Le téléphone se mit à sonner alors que Paul Nitze n'avait pas encore franchi la porte de sa chambre. Il se précipita dans l'obscurité pour décrocher. Personne au bout du fil. Il remit le récepteur en place en maugréant. Cet appel avorté était le troisième depuis le matin. Après avoir allumé, il se retourna vers la jeune femme, enveloppée dans une pelisse de vison descendant jusqu'aux chevilles, qui s'était immobilisée dans l'embrasement de la porte, belle à faire péter les plombs d'un ermite. Ses cheveux noirs nattés et tirés, et ses grands yeux gris à l'expression arrogante arrivaient à lui donner l'air distinguée, malgré sa bouche épaisse poussée en avant par ses dents, en une moue provocante.

« Putain qu'elle est bandante ! » se dit Paul Nitze, en se rapprochant d'elle.

Il l'avait draguée une heure plus tôt au *Cherry Casino*, un des nouveaux établissements de nuit fréquentés surtout par les « New Russians », anciens kagébistes, apparatchiks ou simples voyous qui partageaient une caractéristique : rien n'était trop cher pour eux ! De la Mercedes 600 aux glaces fumées au restaurant japonais à deux cents dollars le *sushi*...

Au *Cherry Casino*, sur l'ex-Kalinina Prospekt, rebaptisée Novyi Arbat depuis la fin de l'Union soviétique, on payait son entrée deux cent cinquante mille roubles – le salaire d'une secrétaire – les mises à la roulette commençaient à vingt dollars et des dizaines de filles seules, toutes plus sexy les unes que les autres, erraient de la salle de jeu du rez-de-chaussée à la discothèque du premier étage. Il suffisait d'un regard appuyé et d'un sourire pour démarrer une idylle. Une bouteille de Taittinger à deux cents dollars faisait fondre la glace. Tous les alcools, Champagne, whisky et même la vodka, étaient importés. Ensuite, quelques slows pour s'échauffer un peu et c'était parti.

L'Américain prit doucement la pelisse, la fit glisser de ses épaules, découvrant une robe bleu électrique. Bien qu'on soit au début du mois de mai, il faisait encore froid à Moscou le soir. Un peu déhanchée, la jeune femme lui jeta un regard à la fois hautain et provocant, tandis qu'il caressait sa croupe. Une chute de reins à en avoir les mains moites compensait la modestie de sa poitrine.

— Tu as un cul magnifique, remarqua-t-il en russe.

La moue provocante s'accroissait.

— Tu as envie de t'en servir ? C'est deux cents dollars de plus, *pajolsk*⁽¹⁾.

Le tarif pour les amours amorcées au *Cherry Casino* était de cinq cents dollars, déjà réglés par Paul Nitze et remis aussitôt à sa *mamacha*⁽²⁾. Afin d'éviter les mauvais payeurs. Les filles, là-bas, n'avaient pas de macs, elles payaient leurs entrées et leurs consommations.

Paul Nitze n'hésita pas, prit dans sa poche une liasse de billets de cent dollars et en tendit deux à sa conquête. Depuis qu'il avait aperçu cette fille, il fantasma sur sa croupe de rêve. Trois jours d'inaction à Moscou, avec pour unique occupation l'appel de différents numéros de téléphone qui répondaient rarement, lui avaient donné envie de se changer les idées.

Une mission clandestine comme la sienne permettait quelques libertés avec les notes de frais. Valentina – elle lui avait dit son prénom dès la première coupe de Taittinger – prit les billets et les mit dans son sac. Puis, accentuant volontairement la cambrure déjà exagérée de ses reins, elle se rapprocha avec un sourire de vraie salope.

Paul Nitze posa les mains sur ses hanches, puis les laissa glisser plus bas.

Fou de bonheur.

Ses deux mains pétrissaient les fesses hautes, épanouies et dures comme du marbre. Valentina défit posément la cravate de son partenaire, puis les boutons de sa chemise. Elle en écarta les pans et ses ongles agacèrent les mamelons de l'Américain. Paul Nitze poussa un soupir ravi. Il était au paradis. L'idée de transpercer la croupe qu'il malaxait à pleines mains lui donnait des bouffées de chaleur. D'une main, Valentina commença à le masser, développant son érection. Il la lâcha et l'entraîna vers le lit.

De nouveau, le téléphone sonna. Cette fois, il gronda entre ses dents :

— *Shit !*

Il mourait d'envie de ne pas répondre. La sonnerie continuait, stridente, décuplant son stress. Il alla décrocher avec un soupir excédé. La seule raison de sa présence à Moscou était *justement* un coup de fil. Il ne *pouvait* pas se permettre de faire le mort.

À l'autre bout, il entendit d'abord un fond de musique, des chants folkloriques russes, puis une voix inconnue demanda en russe :

— *Gospodine Nitze ?*

— *Da.*

Un silence suivit, comme si son interlocuteur s'imprégnait de sa réponse. Puis la voix demanda :

— C'est vous qui avez laissé plusieurs messages pour Abu ?

— *Da.*

Le cœur de Paul Nitze se mit à battre plus vite. Enfin l'appel qu'il attendait depuis trois jours !

— Pourquoi voulez-vous voir Abu ? insista la voix.

— Pour lui transmettre un message d'un ami.

— Vous êtes seul ?

Il faillit parler de Valentina, puis répondit très vite :

— *Da.*

Il le regretta aussitôt. Si on le surveillait, on l'avait forcément vu entrer au *Kempinski* avec Valentina. Il n'eut pas le temps de se rattraper.

— *Karacho*⁽³⁾, fit simplement son interlocuteur avant de raccrocher.

Paul Nitze faillit en crier de dépit. Il raccrocha et son regard croisa celui de Valentina. Las, lointain, déconnecté. Elle avait sorti de son sac un paquet de Gauloises blondes et en avait allumé une. Elle lança d'une voix agacée :

— Alors, tu viens me baiser ou tu téléphones ?

Furieux, Paul Nitze la rejoignit, la renversa sur le lit et fourragea entre ses cuisses. Elle se tortilla en riant. L'Américain la retourna alors sur le ventre et descendit le zip de sa robe, puis l'en dépouilla pour ne lui laisser qu'un slip de dentelle noire, des bas et des escarpins. De nouveau, il flasha sur la croupe posée sur le lit comme un énorme fruit sphérique. Il glissa sa main entre la dentelle et la peau, suivant la raie profonde jusqu'au sexe. Valentina se cambra légèrement, faisant saillir davantage sa chute de reins. Paul Nitze sentit son poulx grimper comme un missile. Fébrilement, il commença à se défaire et fut nu en un clin d'œil.

Il s'allongea sur Valentina toujours à plat ventre, logeant son érection entre les globes tièdes. Sournement, la jeune femme se contracta, l'emprisonnant dans un écrin doux où il faillit jouir immédiatement.

Il s'écarta un peu et plaça son membre sur la cible qu'il avait choisie, en retenant un soupir d'excitation.

À Moscou, le sida était encore pratiquement inconnu. Ce miracle, allié au fatalisme slave, permettait des entorses qui n'avaient plus cours ailleurs. D'une poussée du genou, Paul Nitze écarta les longues cuisses.

Dans sa tête, il s'enfonçait déjà entre les reins offerts. Un plaisir que son épouse, quaker pratiquante, lui avait toujours refusé.

Le téléphone sonna à nouveau. Paul Nitze eut l'impression que la sonnerie se répercutait dans toutes ses terminaisons nerveuses. Il resta figé, le sang battant dans son sexe roide, gorgé de sang. Le cerveau martelé par la sonnerie stridente, il se décida enfin à s'arracher à son

fantasme pour décrocher.

— *Gospodine* Nitze ?

C'était la même voix que tout à l'heure, mais cette fois, il entendait d'autres dans le lointain. Son correspondant devait téléphoner d'une cabine, où des dizaines de conversations se croisaient toujours, à cause des connexions défectueuses.

— *Da*, fit-il en dissimulant son exaspération.

— Dans cinq minutes, une voiture sera en bas, nabéréjnaïa Raouchskaïa⁽⁴⁾, au coin de l'hôtel. Une Moskvitch.

Il avait déjà raccroché.

Paul Nitze en fit autant et son regard se reporta sur la croupe offerte.

Valentina lui lança un regard excédé.

— *Bolchemoi* !⁽⁵⁾ Tu me baisses ou tu téléphones ?

Paul Nitze se dit que Dieu ne devait pas l'aimer... Il n'était pas question de rater ce rendez-vous et il ignorait combien de temps il durerait. La pulpeuse Valentina n'avait visiblement pas une vocation de Pénélope.

Il ne restait plus qu'un expédient pour profiter un peu de ses sept cents dollars. Entretenant son érection d'une main, il s'approcha de la jeune femme allongée, la retourna sur le côté de sa main libre et lui enfonça brutalement son sexe dans la bouche. Valentina écarta docilement ses lèvres épaisses et Paul Nitze plongea son membre jusqu'à la glotte, de toute la force de sa frustration. Même l'écrin tiède autour de son membre ne l'apaisa pas totalement. Sans quitter des yeux la croupe inutilisée, il se servit de la bouche de Valentina comme d'un sexe, en lui tenant la tête à deux mains, jusqu'à ce qu'il sente la sève monter de ses reins.

Malgré les efforts de la jeune femme, il se vida dans sa bouche, les yeux rivés à la croupe qui le narguait. C'était mieux que rien. Il lui restait juste le temps de se rhabiller. Sa partenaire l'imita, plutôt satisfaite d'avoir gagné ses sept cents dollars aussi vite. Au moment de quitter la chambre, Paul Nitze lui demanda :

— Où je peux te joindre ?

Elle griffonna un numéro sur un bout de papier qu'elle lui tendit, en précisant :

— Pas avant midi...

Dans l'ascenseur, l'Américain la dévisagea. Toujours aussi hautaine, elle avait vraiment une superbe tête de salope à faire bander n'importe qui. En sortant de la cabine, il lui intima :

— Attends un peu ! Laisse-moi sortir le premier.

Elle s'immobilisa devant une vitrine de *Versace* tandis qu'il traversait le hall désert du *Kempinski*.

À peine sur le trottoir, Paul Nitze examina les lieux d'un regard

circulaire. En face de l'hôtel, le parking des taxis plus ou moins clandestins, dans l'ombre du pont Bolchoï Moskovoretski enjambant la Moskova. De l'autre côté, les étoiles rouges surmontant les tours du Kremlin brillaient dans la nuit claire. Il y avait peu de circulation sur le quai Raouchskaïa en sens unique vers l'est. Ignorant les appels de quelques chauffeurs sortis de leur véhicule, Paul Nitze longea la façade du *Kempinski* jusqu'au quai.

Une voiture était arrêtée juste après le coin, feux éteints. Une vieille Moskvitch verdâtre à la carrosserie boueuse, aux glaces presque opaques à force de saleté. De celles que les policiers du GAI⁽⁶⁾ arrêtaient pour leur faire payer une amende de dix-huit mille roubles. Une vieille loi de l'Union soviétique exigeait en effet que les voitures moscovites soient propres. Alors qu'il n'existait pratiquement pas de garage pour les laver et qu'il était interdit de le faire sur la voie publique... Sans parler du temps épouvantable qui régnait à Moscou six mois sur douze.

Au moment où Paul Nitze arrivait à la hauteur de la Moskvitch, sa portière arrière droite s'ouvrit. Il aperçut dans la pénombre un homme mal rasé, au teint sombre. Des cheveux longs, un blouson de cuir noir, des jeans. L'inconnu lui fit signe et il monta, sentant la banquette arrière complètement défoncée céder sous son poids. Deux hommes se trouvaient à l'avant. Aussitôt, le chauffeur lança son moteur, deux fois sans succès. Enfin, au troisième essai, le moteur toussa et il alluma ses phares. Paul Nitze renifla l'odeur qui imprégnait la voiture : un mélange d'épices, de viande trop cuite, de saveur sucrée. Une odeur d'Orient.

« Bingo ! » pensa-t-il.

Au moment où la Moskvitch descendait du trottoir, l'homme assis à sa gauche lui tendit la main et demanda en russe :

— Passeport !

Paul Nitze lui tendit aussitôt son passeport américain. Son voisin entreprit de l'examiner page par page, à la lueur du plafonnier qui éclairait aussi ses traits creusés par la fatigue. Il pouvait avoir trente ans, mais en paraissait dix de plus. Paul Nitze aperçut la crosse d'un pistolet qui dépassait de sa ceinture de cuir, sous la veste.

L'homme lui rendit le document quelques instants plus tard, avec un sourire découvrant des dents éclatantes.

— *Karacho* ! fit-il. Je m'appelle Salid. Excusez-moi, nous devons être prudents.

— Je comprends, approuva Paul Nitze.

Pour la première fois depuis longtemps, il se trouvait dans une position inconfortable pour un « clandestin », ⁽⁷⁾ en compagnie de gens recherchés par les autorités du pays où il se trouvait. Le premier accroc pouvait coûter très cher...

Son voisin sortit de sa poche un téléphone portable – la dernière folie à Moscou –, composa un numéro et se mit à parler à voix basse dans une langue inconnue de Paul Nitze. Ce dernier remarqua que le conducteur jetait sans cesse des coups d'œil dans le rétro.

Il essaya de ne penser à rien, mal à l'aise sur la banquette défoncée.

Cinq cents mètres plus loin, ils franchirent le pont Oustinski, revenant sur la rive nord de la Moskova. Ensuite, la Moskvitch s'engagea sur une passerelle enjambant un canal, puis sur un des quais longeant ce dernier. Paul Nitze reconnut le canal Yauza qui serpentait jusqu'à la périphérie nord-est de Moscou. À cette heure, le quai était désert. Rassuré, il ferma les yeux, repensant à la croupe somptueuse de Valentina la salope.

Quelques instants plus tard, une brève exclamation du conducteur l'arracha à son fantasme. Salid sursauta et jeta en russe :

— Il dit que nous sommes suivis ! Depuis le *Kempinski*.

Le poulx de Paul Nitze grimpa vertigineusement, il eut l'impression qu'on venait de poser un lingot de plomb sur son estomac. Il se retourna, aperçut deux phares blancs à travers la lunette arrière sale. Salid tourna la tête vers lui, les traits durcis.

— C'est vous qui... commença-t-il.

Paul Nitze le coupa, à la fois furieux et paniqué, reprenant instinctivement sa langue maternelle.

— *Don't be fucking crazy !*⁽⁸⁾

La Moskvitch accéléra. Salid se pencha, ramassant sur le plancher de la voiture un court pistolet-mitrailleur Kalachnikov. Un instant, Paul Nitze crut qu'il allait tirer sur lui, mais Salid se contenta de ramener sa culasse en arrière, faisant monter une cartouche dans le canon. Il se retourna : les phares étaient toujours là. Salid ressortit son portable et commença à taper fiévreusement un numéro. Cela ne passait pas. Paul Nitze ne quittait pas des yeux la lunette arrière. Il lui sembla que les phares derrière eux diminuaient d'intensité. Il crut d'abord qu'il rêvait, mais bientôt ce fut incontestable : le véhicule derrière eux avait ralenti ou s'était arrêté !

— Nous ne sommes pas suivis ! lança-t-il, c'était une erreur.

Salid se retourna et constata lui aussi qu'il n'y avait plus personne derrière eux. Rengainant son portable, il rassura le conducteur dans sa langue.

— On va loin ? demanda Paul Nitze.

— Assez, fit laconiquement Salid.

*

**

— Mais enfin qu'est-ce qui se passe ? Il n'y a plus d'essence ?

Le lieutenant Basil Nikitine écumait de fureur. Le conducteur balbutia, terrorisé :

— Si, si, il y a de l'essence, c'est la pompe...

— Tu ne pouvais pas signaler ça ! hurla l'officier du FSB⁽⁹⁾.

Continuant sur son erre, leur camionnette jaune à l'arrière bâché s'était arrêtée au bord du canal, tandis que les feux rouges de la Moskvitch qu'ils suivaient s'éloignaient.

— Je l'ai fait, fit timidement le conducteur, mais il n'y en a pas en ce moment...

Pour échapper à la fureur de l'officier, il sauta à terre et souleva le capot, se plongeant aussitôt dans le moteur. Les usines Lada livraient leurs pièces de rechange au compte-gouttes et ce n'était pas sa faute. Dans le véhicule, le lieutenant Nikitine signalait fiévreusement l'incident dans sa radio.

Le chauffeur rabattit le capot et courut se rasseoir derrière le volant. Il lança le démarreur et après quelques secondes, le moteur ronfla de nouveau. L'officier le houspilla.

— *Davai ! Davai !*⁽¹⁰⁾

Le conducteur serra les dents, priant pour que la pompe ne se bloque pas de nouveau. Le lieutenant Nikitine avait repris sa radio et tentait à présent d'annuler les ordres qu'il venait de donner.

*

* *

— *Vnimanié !*⁽¹¹⁾

Le passager avant de la Moskvitch avait crié. Déjà, le conducteur écrasait le frein, pour ne pas emboutir une voiture qui surgissait d'une voie latérale, sur leur droite. Paul Nitze et son voisin furent projetés vers l'avant.

L'Américain distingua l'arrière de la voiture qui leur avait coupé la route et qui, bizarrement, au lieu d'accélérer, ralentissait, les forçant à en faire autant.

Une Volga noire, avec une plaque dont le numéro commençait par deux 0. Trois antennes surmontaient le toit, lui donnant l'allure d'un gros scarabée noir.

Salid poussa une exclamation haineuse, suivie d'un flot de paroles incompréhensibles. Paul Nitze sentait son cerveau se liquéfier. Ça ne sentait pas bon, cette Volga ressemblait furieusement aux véhicules de l'ex-KGB... Salid revint au russe pour crier au chauffeur :

— *Rasvarot ! Rasvarot !*⁽¹²⁾

Le quai étant en sens unique, c'était une manœuvre audacieuse... Le conducteur s'y risqua quand même, montant sur le trottoir bordant le canal. La Volga avait stoppé et commençait une marche arrière. Paul Nitze crut qu'ils auraient le temps de tourner dans une des rues débouchant sur le quai, mais il changea très vite d'avis. Une voiture venait sur eux, roulant dans le bon sens. Ou ils s'arrêtaient, ou ils la prenaient, phares à phares...

Le conducteur avait compris ! Il ralentit, monta en partie sur le trottoir. Le véhicule qui arrivait ne serra pas à droite pour les laisser passer. Au contraire, il dévia vers eux, puis stoppa, les empêchant de passer ! Paul Nitze se retourna. La Volga se rapprochait, zigzaguant en marche arrière. La Moskvitch s'arrêta brutalement.

Un souffle d'air froid gifla l'Américain. L'homme assis à côté du conducteur avait ouvert la glace de son côté. Par l'ouverture, l'Américain aperçut les façades noires et lugubres des immeubles bordant le canal, puis le véhicule qui les bloquait. Une camionnette jaune à l'arrière bâché.

Pendant quelques fractions de seconde, il reprit espoir. Ce n'était qu'un véhicule « civil ». Puis des détonations rapprochées l'assourdirent et il reçut une douille brûlante sur le dessus de la main. Salid avait descendu à son tour sa glace pour ouvrir immédiatement le feu sur la camionnette, avec son Kalach ! Le pare-brise explosa.

Le passager de l'avant, le bras tendu hors de la voiture, commença à vider le chargeur de son pistolet en direction de la Volga arrêtée quelques mètres plus loin. Salid reprit son tir, par courtes rafales, en direction de la camionnette jaune ! Jusqu'à ce que la culasse de son arme soit vide.

Il y eut quelques secondes d'un silence irréel dont Paul Nitze profita pour saisir le bras droit de Salid et le secouer. Comme un prunier.

— Stop ! hurla-t-il. *We gonna be killed !*⁽¹³⁾

Salid, occupé à remettre un chargeur neuf dans son arme, ne répondit même pas. Le conducteur redémarra, essayant de forcer le passage, mais il dut renoncer. Ils allaient se retourner dans le canal.

Plusieurs hommes jaillirent de la Volga.

Le voisin du conducteur les ajusta posément et reprit son tir. L'un d'eux tomba. Au même instant, Paul Nitze aperçut quatre silhouettes qui venaient de sauter de l'arrière de la camionnette. Bonnet de laine noire enfoncé jusqu'aux yeux, tenue camouflée, gilet pare-balles, lourdement armés, ils se déployèrent sur le quai et, presque en même temps, ouvrirent le feu sur la Moskvitch.

Paul Nitze vit les courtes flammes orange, puis ressentit un violent choc à l'épaule, et un autre dans la poitrine. Rejeté en arrière, il entendit Salid émettre un cri sourd. Le Kalachnikov cessa de tirer. D'abord, l'Américain se dit qu'il était indemne, puis il sentit le goût du sang dans sa bouche et eut l'impression que ses poumons ne fonctionnaient plus.

Une silhouette surgit contre la portière. Il distingua vaguement un visage barbouillé de suie sous le bonnet noir, vit le canon d'un court PM braqué sur lui. Il voulut crier, dire qu'il était américain, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

La dernière chose qu'il vit fut un pointillé de flammes orange. Il eut l'impression de recevoir plusieurs autres coups violents et perdit connaissance.

*
* *

Le général Anatoly Vladimirovitch Roudzik feuilletait pensivement le passeport de Paul Nitze. Un beau passeport américain, parfaitement authentique, appartenant de surcroît à un agent de la *Central Intelligence Agency*. Un « clandestin », séjournant en Russie sans couverture diplomatique, au contraire des agents de la station de la CIA à Moscou.

Abattu en compagnie de trois « bandits » tchéchènes armés qui avaient ouvert le feu les premiers sur des hommes des Forces de sécurité. Mais un Américain quand même.

Un Américain mort.

Tué par des projectiles tirés par des hommes du FSB en service, sous le commandement d'un officier. À cause d'un mélange de stupidité et de défaillance matérielle. Combinaison hélas trop connue en Russie...

Il leva les yeux sur son subordonné au garde-à-vous devant lui, le colonel Victor Ivanovitch Ampilov.

— On n'avait pas vérifié ce véhicule avant la mission ?

— Si, si, *Tovaritch*⁽¹⁴⁾ général, affirma Ampilov, mais tout était normal.

— J'avais donné des ordres *stricts*, martela le général, de ne pas agir brutalement.

— Le lieutenant Nikitine s'est affolé lorsqu'il est tombé en panne, tenta d'expliquer le colonel Ampilov. Il a pensé que s'il perdait la trace de ces gens, il serait puni. C'est pour cela qu'il a demandé qu'un autre dispositif les intercepte. Ensuite, les « bandits » ont ouvert le feu les premiers. Les hommes du lieutenant Nikitine ignoraient bien sûr qu'il y avait un Américain avec eux.

Le colonel Ampilov, qui dirigeait au sein du FSB le département *Osobskié Papki*⁽¹⁵⁾, était confronté pour la première fois à une vraie bavure. Mais il trouvait injuste l'attitude de son chef. Aussi se permit-il d'insister.

— Ces « bandits » disposaient d'armes de guerre, souligna-t-il ; nous avons eu deux morts et deux blessés graves.

Le général secoua la tête.

— Si au moins, vous ne les aviez pas *tous* tués ! Nous aurions pu savoir où ils allaient.

Cette fois, le colonel Ampilov ne répliqua pas. Il était toujours facile de critiquer après. Quand on se fait tirer dessus, les réflexes ne sont pas les mêmes. Ses hommes craignaient les Tchéchènes comme la

peste. Des ennemis entraînés et motivés. On ne les arrêtait pas comme des trafiquants de fausses Marlboro.

Résigné, le général Roudzik demanda :

— Vous avez identifié les « bandits » ?

— Oui, général, répondit aussitôt le colonel Ampilov. Deux d'entre eux sont des marchands de fruits et légumes du marché Danilovski, installés à Moscou depuis trois ans. Le troisième n'avait pas de domicile déclaré à Moscou. Officiellement, il habite Grozny. Il avait sur lui un billet de train d'après lequel il était arrivé hier matin à la gare de Kazan, en provenance de Grozny.

Le général leva les yeux, agacé.

— Vous savez bien que cela ne veut rien dire, Victor Ivanovitch ! Ces voyous font acheter, à la gare de Kazan, des billets à des voyageurs qui habitent Moscou, eux. Pour cinq mille roubles, ils sont ainsi en règle avec la Milice !

Les fameux passeports intérieurs créés par l'Union soviétique existaient toujours. En réalité, ce n'étaient que de simples cartes d'identité. Désormais, les gens pouvaient se déplacer comme ils le voulaient à l'intérieur de la CEI. Mais, en arrivant à Moscou, ils devaient se faire enregistrer dans les vingt-quatre heures auprès de la Milicija et dire où ils habitaient.

De cette façon le MVD⁽¹⁶⁾ et le FSB contrôlaient théoriquement les déplacements suspects. En théorie seulement, car s'il y avait environ trente mille Tchétchènes officiels à Moscou, une bonne partie étaient ouvertement ou secrètement des partisans de feu le général Djokhar Doudaïev, le leader indépendantiste de Tchétchénie, président de la République tchétchène depuis 1991, jusqu'à sa mort, le 21 avril 1996, sous l'impact d'une roquette russe. Le général Roudzik alluma une cigarette.

— C'est tout, Victor Ivanovitch ?

Le jeune colonel avala sa salive.

— Non, *Tovaritch* général, avoua-t-il. Je crois avoir identifié un des occupants du véhicule. Salid Letcha, celui qui n'était pas domicilié à Moscou. Regardez.

Il tira de sa serviette deux photos. L'une était un agrandissement de celle du passeport intérieur du Tchétchène tué. L'autre représentait, dans un autobus, un groupe de Tchétchènes armés jusqu'aux dents et brandissant le poing en signe de victoire. Une des têtes avait été entourée d'un cercle rouge. Le général Roudzik vit immédiatement qu'il s'agissait du même homme.

— Cette photo a été prise par un photographe des *Izvestia*, durant la prise d'otages de Boudennovsk, continua d'une voix neutre son subordonné. Salid Letcha faisait partie du commando Bassaïev.

En juin 1995, un commando tchétchène commandé par Chamil

Bassaïev avait pris d'assaut la ville russe de Boudennovsk, à cent vingt kilomètres de la frontière tchéchène, et détenu un millier d'otages dans l'hôpital local avant de regagner la Tchétchénie.

Le général Roudzik, blême de rage, écrasa son poing sur le cuir de son bureau.

— *Bolchemoi !* Comment ce « bandit » a-t-il pu arriver jusqu'à Moscou ?

Le colonel Ampilov baissa la tête, laissant passer l'orage. On ne pouvait pas contrôler une ville de douze millions d'habitants... Son supérieur réalisa aussitôt la vanité de sa colère. D'un geste sec, il congédia le colonel.

— Je vous donnerai tout à l'heure des ordres pour la suite de cette affaire, dit-il.

Seul, il réfléchit quelques instants, puis sortit de son bureau et traversa le palier du cinquième pour gagner le bureau du général Mikhail Barsoukov, directeur du FSB depuis juillet 1995.

La présence d'un membre du commando Bassaïev à Moscou était un événement grave dont il fallait rendre compte immédiatement au plus haut niveau.

La prise d'otages de Boudennovsk avait été une victoire éclatante pour les Tchétchènes, qui avaient humilié l'armée russe sous le regard des médias internationaux.

Le problème tchéchène restait une épine douloureuse pour Boris Eltsine, en dépit d'une évolution « cosmétique » et officielle de la situation depuis le début 1996. Pour cause de sommet du G7 et d'élections présidentielles en Russie, Boris Eltsine avait infléchi sa politique « éradicatrice » en Tchétchénie. Officiellement, l'armée russe s'était retirée en partie et des pourparlers de paix avaient été engagés.

Cette fiction avait volé en éclats le mois précédent, en avril, sous le choc de deux actions violentes. Une méga embuscade tchéchène, qui avait fait plusieurs centaines de morts chez les Russes, et la mort du général Djokhar Doudaïev, tué par une roquette dans son QG de Guekhi, au sud de Grozny, le 21 avril.

Le vice-président de la Tchétchénie, nommé en 1993 par Doudaïev, Zelimkhan Iandarbaïev, avait immédiatement pris la place de Doudaïev, annonçant la poursuite des combats et une vengeance éclatante pour la mort de leur leader.

Aussi, en dépit des déclarations lénifiantes du Kremlin sur le ralentissement de la guerre, la présence à Moscou de Salid Letcha n'était pas de bon augure.

*

* *

Pour laisser au général Barsoukov le temps de mesurer les implications de ses révélations, le général Roudzik contempla, par la

baie vitrée, les murs gris cernant la triste cour intérieure. Tous les bureaux du cinquième étage abritaient l'état-major du FSB et leurs fenêtres donnaient sur une cour intérieure de l'immeuble massif de ciment gris, au coin de la rue Bolchaïa Loubianka et de la rue Kouznetski. En face, l'ancien bâtiment ocre donnant sur la place Loubianskaïa avait été pendant des décennies le siège du KGB. Aujourd'hui, il n'abritait plus que certains services annexes, les douanes et l'état-major de l'armée russe.

— C'est une affaire grave ! trancha le général Barsoukov.

Celui-ci ne rendait compte qu'au général Alexandre Korsakov, le bras droit de Boris Eltsine au Kremlin, qui avait la haute main sur tous les services de sécurité de la Fédération russe.

— Ainsi, Bassaïev est à Moscou ! lança-t-il.

Le général Roudzik sursauta et corrigea vivement :

— Non, je n'ai pas dit cela ! Un de ses hommes seulement.

— Il faut intensifier le « criblage » des Tchétchènes vivant à Moscou, ordonna Mikhaïl Barsoukov. Les harceler, qu'ils n'aient pas envie d'aider les « bandits ».

— Certainement, approuva le général Roudzik.

S'il n'avait tenu qu'à lui, on les aurait tous déportés en Sibérie, comme au bon vieux temps.

— Il y a aussi le problème posé par la mort de cet Américain, continua-t-il. Vous m'aviez donné votre accord pour accepter la proposition de la CIA. Sans cette bavure, nous avions une bonne chance de remonter jusqu'aux bases secrètes des « bandits » à Moscou. L'incident d'hier soir a tout gâché. Comme je m'étais engagé auprès des Américains à ne pas interférer dans leurs contacts, la position du Service est délicate. À la suite de la disparition de cet agent, le chef de station de la CIA à Moscou va sûrement se manifester. Que dois-je faire ? Reconnaître qu'il y a eu une bavure ? Ou bien...

— Ne reconnaissez rien ! trancha Barsoukov. Sinon, les Américains ne nous feront plus confiance.

— Que faire alors ?

— Rien, laissa tomber le général Barsoukov. Nous ne sommes rien censés savoir à ce sujet. Les Américains penseront que ce sont les Tchétchènes qui ont tué leur agent. Où est son corps ?

— Dans notre morgue, au second sous-sol.

— Faites-le disparaître, ainsi que son passeport et toutes ses affaires personnelles. Je ne veux aucun rapport *écrit* sur cet incident. Les hommes qui y sont impliqués savent-ils qu'ils ont tué un Américain ?

— *Niet, Tovaritch* général.

— *Karacho*. Les officiers au courant de cette affaire doivent garder le secret le plus absolu. Sous peine de passer en conseil de guerre pour

« trahison de la patrie ». Quand votre homologue américain se manifestera, recevez-le ! Convincez-le que nous ne savons rien. Renvoyez-le sur le MVD. Vous êtes certain qu'il n'y a aucun témoin extérieur *vivant* de l'incident ?

— Certain.

— *Karacho*. Renforcez les contrôles autour de la gare de Kazan.

Le général Roudzik salua et sortit. Demeuré seul, le général Barsoukov alluma une cigarette pour réfléchir. Trente ans de renseignement lui avaient inculqué la prudence. Il y avait peu de chance que l'incident du quai Yauza s'arrête là. Il allait falloir être vigilant.

CHAPITRE II

L'ambiance du *Night-Flight* était carrément glauque. Cela commençait à l'extérieur, sur le trottoir de la rue Tverskaïa où des balèzes en bomber et bonnet de laine filtraient les clients parqués derrière des barrières métalliques, sous l'enseigne lumineuse jaune et bleu, agressive comme une mauvaise pub. Seul sésame : un passeport étranger. Il n'y avait que des hommes. À l'intérieur, un hercule blond qui ressemblait au fils naturel de King Kong veillait à côté de l'inévitable portail magnétique qui équipait tous les établissements de nuit moscovites. À cause de l'éclairage volontairement crépusculaire, on distinguait à peine les visages inexpressifs des filles alignées sur les banquettes d'une salle tout en longueur, mais les regards des clients venus chercher de la chair fraîche luisaient.

Déprimé par cette atmosphère, Malko, après avoir abandonné son manteau de vigogne, monta au premier. On pouvait y dîner sur une douzaine de tables disposées le long d'un bar. Il s'installa, maudissant les instructions du chef de station de la *Central Intelligence Agency* de Vienne.

Il devait quand même exister à Moscou des endroits moins sinistres pour un rendez-vous clandestin... Trois Suédois massifs comme des élans, le regard bleu délavé, d'énormes biceps émergeant de leurs T-shirts, bruts de décoffrage, vinrent prendre place à la table voisine. Leurs yeux s'exorbitaient devant les serveuses jouant les bombes sexuelles, avec leur maquillage outrancier, leur mini et leurs collants noirs.

De Paris Malko était arrivé à Moscou l'après-midi même, par le vol Air France direct, après avoir déposé Alexandra qui continuait sur New York par le Concorde d'Air France de 11 heures. La CIA lui avait recommandé de n'emmener personne pour une mission qualifiée de « pointue ». Ce qui, dans le langage feutré des administratifs, signifiait en gros un aller simple pour le Styx.

À peine débarqué de l'Airbus 320 d'Air France, il avait pris la mesure de la « Nouvelle Russie ». Rien n'avait guère changé sauf les prix, poussés vers le haut par l'omniprésence des mafias. Cela commençait dès l'aéroport de Cheremetievo II. Cinquante dollars le taxi pour le centre de Moscou ! Des jeunes gens blonds à la carrure impressionnante cassaient systématiquement le bras des conducteurs

des bus affrétés par l'aéroport. Ce qui réduisait considérablement leurs velléités de concurrence.

L'hôtel *Savoy*, situé à mi-chemin entre le Kremlin et le sinistre building ocre de la Loubianka, n'avait guère changé, mélange de luxe désuet, avec ses dorures et ses plafonds peints, et de kitsch, avec les statues quasi érotiques du hall. La rue était toutefois défoncée, semée d'engins de terrassement, comme partout à Moscou, hérissée de grues. Pour employer un mot russe, tout le pays était en *rémontié*⁽¹⁷⁾.

La place du Manège, face au Kremlin, n'était plus qu'une excavation béante destinée à recevoir un supermarché souterrain. Boris Eltsine avait fait reconstruire les portes donnant accès à la place Rouge que Staline avait fait raser pour que les chars du défilé célébrant la révolution d'Octobre puissent parader devant le mausolée de Lénine.

Il n'y avait plus de chars, plus de révolution d'Octobre et désormais les seuls à défiler sur la place Rouge étaient les touristes japonais, étonnés quand même de voir que des étoiles rouges continuaient à briller sur le Kremlin. D'ailleurs, la faucille et le marteau étaient omniprésents, gravés sur d'innombrables frontons, et ornant encore la plupart des documents, comme si on prévoyait un retour brutal de l'URSS. Lénine devait pourtant se retourner dans sa tombe en voyant les Mercedes 600 des « New Russians » remonter la rue Gorki, rebaptisée Tverskaïa, et les hordes de « créatures » agglutinées dans les discothèques et les casinos, guettant l'âme sœur à trois cents dollars.

Malko s'était fait déposer au *Night-Flight* par un « taxi », c'est-à-dire par un Moscovite possédant une voiture et désireux de gagner dix mille roubles⁽¹⁸⁾. Il y avait quelques rares taxis jaunes, comme à New York ; et toujours quatre-vingts pour cent de voitures russes, Moskvitch, Lada, Neva et grosses Volga hautes sur pattes, jadis réservées à la Nomenklatura. Les Mercedes, BMW et autres Volvo semblaient un peu déplacées au milieu de ces véhicules aux couleurs ternes et aux formes anguleuses.

Pourtant, des signes palpables montraient que le pays bougeait. Il avait croisé dans la rue plusieurs femmes élégantes, maquillées, chapeautées comme des *Belles 1900*, et emmitouflées dans de somptueuses pelisses en vison. (En Russie, les écologistes étaient encore considérés comme une race nuisible.) Les boutiques s'étaient aussi multipliées, parfois installées sur les trottoirs, dans des bâtiments préfabriqués hideux qui offraient tous les produits d'importation à des prix inaccessibles pour l'immense majorité des Russes.

Malko regarda autour de lui, cherchant à détecter une présence suspecte. Il était entré à Moscou avec un visa « touriste » obtenu sans problème pour quatre-vingts dollars. Mais son nom figurait en bonne place dans les ordinateurs du SVR, le *Slushba Vnechoi Razvsoki*, le Service de renseignements extérieur russe. La dernière affaire qu'il

avait traitée pour le compte de la CIA⁽¹⁹⁾ avait de nouveau attiré l'attention sur lui. Logiquement, sa présence à Moscou ne devait pas passer inaperçue. Toutefois, la coordination entre le SVR et le FSB était mauvaise et les moyens du FSB limités. Pour l'heure, ils étaient sans doute plus préoccupés par l'ennemi intérieur que par les innombrables étrangers venant faire du business à Moscou...

La serveuse déposa devant lui une pâte noirâtre censée être du caviar. Il la goûta. Immangeable. Il aurait dû amener quelques boîtes de caviar Petrossian dans ses bagages. Heureusement qu'il avait commandé ensuite une omelette.

Les trois Suédois étaient plongés dans une discussion sordide au sujet de l'addition. Malko faisait durer son café, se demandant ce que la CIA attendait de lui. Pourquoi une mission clandestine, surtout, alors que les rapports entre la Russie et les États-Unis étaient au beau fixe, et que le meilleur soutien de Boris Eltsine était le président Bill Clinton ?

Il était toujours absorbé dans ses réflexions lorsqu'un homme fit son apparition en haut de l'escalier. L'image même de la joie de vivre. Un visage rubicond avec une barbe blonde en éventail, compensant les cheveux clairsemés. Un cigare vissé à de grosses lèvres ressemblant à des limaces. Un gilet à fleurs qui comprimait difficilement une panse de bon vivant interdisant définitivement à son propriétaire d'apercevoir ses genoux. Le costume sombre rayé évoquait quand même, avec discrétion, le gentleman, de préférence britannique. D'ailleurs, le nouveau venu serrait sous son bras gauche les pages saumon du *Financial Times*. Arrivé au bar, il salua joyeusement quelques filles de son cigare, échangea une plaisanterie avec la barmaid, puis redescendit.

Malko demanda son addition. Dans quelques instants, il serait fixé sur son sort. Larry Walker, brillant élément de la CIA, spécialiste des langues slaves, était son contact à Moscou.

*

* *

Larry Walker montra la bouteille de whisky Defender posée sur la table à côté d'un verre plein de glaçons.

— Un peu de « poison » ?

— Merci, dit Malko, quand je suis en Russie, je bois de la vodka. Et ailleurs aussi...

Le teint fleuri de Larry Walker faisait plaisir à voir. Assis en biais sur la banquette d'une mezzanine dominant la salle du bas, où les filles étaient alignées à la queue leu leu, il surveillait l'entrée et l'escalier menant à la loggia. Dans une relative pénombre, lui et Malko n'attiraient guère l'attention ; pas plus en tout cas que les autres mâles esseulés du *Night-Flight*, occupés à faire leur choix. Devançant la

question de Malko, l'Américain laissa tomber :

— C'est un endroit parfait pour un rendez-vous discret. Il n'y a pas de Russes ici. Donc, on repère facilement les sbires du FSB. Mais ils ne viennent guère, ils savent que c'est le rendez-vous des *expats* désireux de satisfaire une pulsion rapide pour trois cents dollars. Tarif bien inférieur à d'autres lieux, remarquez. Ici, il n'y a que des putes et des types seuls.

Il leva son verre.

— À la Nouvelle Russie !

Ses yeux bleus pétillaient de gaieté. Tandis qu'il buvait son Defender, une fille en pantalon de soie noire et haut de dentelle s'approcha de lui et murmura quelques mots à son oreille. Il la renvoya avec un sourire et précisa pour Malko, sur le ton de la confiance :

— C'est une des petites qui prennent soin de moi. Cela fait partie de ma couverture. Le FSB a sûrement des mouchards dans le personnel. Ainsi, je ne suis qu'un client ordinaire.

La bouche contre l'oreille de Malko, il ajouta en souriant :

— Vous avez vu mon ventre ? Je n'arrive pas à m'arrêter de manger, et je ne fais pas tellement d'exercice. Ici, cela se passe gentiment, à l'abri de la table. Une petite pâtisserie qui ne fatigue pas trop... J'en ai essayé plusieurs, elles sont toutes très consciencieuses. Si vous souhaitez vous détendre, tout à l'heure, je vous montrerai les meilleures.

Ses yeux bleu porcelaine brillaient maintenant d'un éclat lubrique.

— Merci, répondit Malko, peu tenté par ces prestations tarifées. Je crois que vous devez me *brief*er sur ma mission.

Larry Walker émit un gros soupir et termina son Defender d'un trait.

— Exact, reconnut-il. Ce n'est pas quelque chose de facile, mais avec vos états de service...

Un petit coup de brosse à reluire n'a jamais fait de mal à personne... L'Américain se pencha vers Malko.

— Il s'agit des Tchétchènes. Ceux qui se battent pour l'indépendance de la Tchétchénie. La mort de Djokhar Doudaïev ne les a pas calmés.

Djokhar Doudaïev, ancien général de l'armée de l'air soviétique, héros de l'Afghanistan, la moustache avantageuse et la silhouette élancée, avait proclamé l'indépendance de la Tchétchénie, minuscule république du Caucase qui faisait partie de la Fédération de Russie, en novembre 1991. Boris Eltsine avait très mal pris la chose. Et envoyé en décembre 1994 les troupes du ministère de l'Intérieur, l'aviation et les hélicoptères de combat, pour mater la rébellion. Pavel Gratchev, ministre de la Défense, avait alors fait le pari le plus stupide de sa vie, en affirmant que tout serait réglé en quarante-huit heures...

Après deux cent mille morts, la destruction totale de Grozny, sa capitale, et la débandade de la puissante ex-Armée rouge, la Tchétchénie était un champ de ruines, avec un million de réfugiés. Djokhar Doudaïev avait été tué quelques semaines plus tôt par une roquette russe, mais ses partisans, un nouveau chef à leur tête, tenaient toujours, retranchés dans les contreforts montagneux du Caucase, se riant des « envahisseurs » russes.

Boris Eltsine avait beau faire écraser par son artillerie les villages *hostiles*, la Tchétchénie demeurait indomptée. Pour cause d'élections prochaines, les dirigeants occidentaux avaient remis leurs droits de l'homme au vestiaire, détournant pudiquement la tête tout en demandant au tsar de toutes les Russies d'avoir la main un peu plus légère. Ce à quoi s'efforçait Boris Eltsine.

Lorsqu'il était à jeun.

Ce qui n'arrivait, hélas, pas tous les jours.

Le reste du temps, il assurait le dialogue avec ses hélicoptères de combat, ses Sukhoi-27 et son artillerie lourde.

Malko n'ayant jamais *traité* les Tchétchènes ne connaissait d'eux que leur épouvantable mafia et les deux gardes du corps de Vladimir Sevchenko rencontrés en Ukraine⁽²⁰⁾. Si tous les autres leur ressemblaient, Boris Eltsine avait du pain sur la planche...

Ici, dans cette boîte glauque, au cœur de Moscou, la Tchétchénie et son cortège d'horreur paraissaient bien loin.

— Je crois savoir que le problème tchéchtène n'empêche pas la Maison-Blanche de dormir, remarqua perfidement Malko.

— Exact ! reconnut Larry Walker avec un rire bon enfant. En ce qui nous concerne, ils peuvent aller au diable. Bien qu'ils aient du pétrole, ce qui n'est jamais neutre. Le problème n'est pas là.

Il se pencha à travers la table.

— À cause de leur capacité de nuisance vis-à-vis de Boris Eltsine, notre nouvel ami d'enfance, nous nous intéressons pourtant à eux. La *Company* a réussi à infiltrer un agent dans leurs rangs.

— Un Tchétchtène ?

— Non. Un Pakistanais. Un certain Abdul Wassé. Nous l'avions connu au temps de la guerre d'Afghanistan contre les Popovs. Il s'était engagé avec la bande de Gulgudine Hekmatyar que nous aidions un peu...

Larry Walker était plein de pudeur. Au nom de la lutte contre l'URSS, la CIA avait littéralement gavé Gulgudine Hekmatyar, le leader afghan le plus intégriste, des armes les plus modernes, y compris les fameux *stingers*⁽²¹⁾.

Pour récompenser les Américains, le premier geste de Gulgudine Hekmatyar en entrant à Kaboul avait été de brûler l'ambassade américaine et d'égorger tous les Occidentaux.

— Comment cet Abdul est-il passé d'Hekmatyar aux Tchétchènes ? interrogea Malko, curieux, en surveillant du coin de l'œil les banquettes voisines.

Comme des vautours affamés, les filles se rapprochaient peu à peu, glissant sur le velours rouge usé, le regard lourd de sous-entendus et de promesses.

— Il a deux femmes et six enfants, dit simplement Larry Walker. Lorsque Hekmatyar l'a démobilisé, nous lui avons suggéré, moyennant une honnête rémunération, de rester un combattant du Djihad. Il a accepté. Comme c'est un excellent expert en explosifs, formé par notre TD⁽²²⁾, il n'a eu aucun mal à rempiler. Les Pakistanais l'ont expédié en Bosnie-Herzégovine, chez leurs copains musulmans. Grâce à lui, nous avons pu repérer à temps les autres *combattants internationaux* de l'Islam qui se déchaînaient en Bosnie.

— Il n'a jamais été soupçonné ?

— *Thanks God !* Jamais. Sinon, il ne serait plus là.

— Et comment s'est-il retrouvé en Tchétchénie ?

— Le général Doudaïev recrutait des spécialistes. De nouveau, notre Abdul s'est porté volontaire. Avec cent cinquante autres combattants algériens, pakistanais, yéménites, afghans, il a rejoint le bataillon de *l'Etendard noir*. Une unité formée uniquement de moudjahidin.

— Il est venu par Moscou ?

— Non, par la Turquie. En partant d'abord de Tuzla. Avec la fin de la guerre en Bosnie, les Bosniaques musulmans n'avaient plus besoin de mercenaires. En plus, nous avons exigé que tous les combattants non bosniaques quittent la région. De Tuzla, ils ont gagné l'Albanie, autre pays musulman. Les services turcs, le MIT, se sont ensuite occupés de les faire passer discrètement en Turquie, puis, de là, en Abkhazie. Ensuite ils ont rejoint les montagnes tchétchènes par la route. Ils s'y trouvent toujours.

— C'est une belle opération, reconnut Malko.

La CIA n'était pas faite que de bras cassés.

Larry Walker se versa une nouvelle rasade de Defender, avec un peu moins de glace, tira sur son cigare et envoya un sourire complice à une jeune Russe qui le mangeait des yeux, faisant saillir une belle poitrine ronde serrée dans une robe vaguement folklorique.

— Et elle n'est pas terminée ! laissa-t-il tomber d'un ton satisfait. C'est la raison pour laquelle vous êtes à Moscou.

— Ah bon ?

— Oui. Après la mort de Djokhar Doudaïev, Abdul Wassé a réussi à transmettre un message en téléphonant soi-disant dans sa famille au Pakistan. Il était alors en « permission » à Nazran, en Ingouchie.

« Ce message a été relayé par notre station d'Islamabad qui l'a

retransmis ici à Moscou. C'était une information de la plus haute importance. Le successeur du général Doudaïev était en train de monter une opération commando sur Moscou, afin de faire d'une pierre deux coups : venger le leader tombé et déstabiliser Boris Eltsine juste avant les élections présidentielles de juin. En le ridiculisant.

— Il peut être battu ?

— Cela va se jouer dans un mouchoir, confirma Larry Walker, entre Eltsine et Guennadi Ziouganov, le candidat du Parti communiste russe. Une action de ce type pourrait suffire à faire basculer quelques millions d'électeurs indécis. Ce qui ferait élire Ziouganov.

Un ange passa et s'enfuit à tire-d'aile, horrifié.

Malko se demanda quelle était la suite et quel huitième travail d'Hercule on allait lui demander.

CHAPITRE III

Larry Walker arrosa son accusation d'une large rasade de scotch. Le cercle des « vautours » parfumés s'était encore resserré et la musique de la discothèque arrivait jusqu'à eux, assourdissante. Malko se permit une remarque :

— Puisque vous êtes si bien avec le Kremlin, le mieux n'est-il pas de prévenir Boris Eltsine de ce qui se trame ?

L'Américain sourit de tant de naïveté.

— Mon cher Malko, dit-il, le général Korsakov, directeur de cabinet de Boris Eltsine, reçoit tous les jours des informations de ce type. Des rumeurs invérifiables. Même s'il me croyait dur comme fer, il serait bien incapable de contrer cette opération tchéchène à Moscou. Ils sont trente mille expatriés dans cette ville, répartis un peu partout, dont trois mille mafieux, puissants et riches. Certes, le FSB a pénétré certains milieux, mais pas le noyau dur politique. N'oubliez pas que les Tchétchènes n'ont pas six doigts... Bien que les Russes les appellent « Tchernozopeye »⁽²³⁾ comme tous les Caucasiens, ils sont parfois aussi blonds que de bons Russes. Impossible donc de les repérer à leur apparence physique. En plus, le passé a prouvé qu'ils savaient mener des actions de commando audacieuses avec des moyens limités.

— Ils peuvent venir à Moscou ?

L'Américain eut un geste évasif.

— Par train, par avion ou par la route. La plupart des Tchétchènes sont très nationalistes, les exactions russes en Tchétchénie n'ont rien arrangé. Ainsi, le FSB ne peut guère compter sur des traîtres, même dans la mafia.

Il soupira.

— Voilà pourquoi j'ai décidé de ne pas prévenir le Kremlin de ce que nous savons. En plus, je n'ai pas envie de griller mes sources. Je sais de façon certaine que Doudaïev était au courant de *tout* ce qui arrive sur le bureau de Boris Eltsine. Pour être cru, j'aurais eu besoin de donner des précisions sur ma « source ». Cela aurait pu revenir aux oreilles des Tchétchènes, condamnant à mort ce malheureux et bien utile Abdul Wassé.

« Aussi, nous avons décidé d'agir autrement.

« Par l'intermédiaire des services turcs, nous avons fait savoir à Zelimkhan Iandarbaïev, le nouveau président tchéchène, que nous

voulions prendre langue discrètement avec eux à Moscou. Ils savent bien que ce serait politiquement impossible d'aller en Tchétchénie et les Turcs ne veulent se mêler de rien.

« La réponse est venue rapidement : nos amis turcs nous ont communiqué plusieurs numéros de téléphone secrets par l'intermédiaire desquels il était possible de contacter des gens de Zelimkhan Iandarbaïev à Moscou.

— J'avoue que je ne vois pas bien où vous voulez en venir, avoua Malko.

Larry Walker caressa sa panse avec tendresse, comme s'il attendait un heureux événement.

— C'est simple : proposer un *deal* aux Tchétchènes. Ils s'abstiennent de toute action à Moscou avant les élections présidentielles et, en retour, nous nous engageons à faire pression sur Boris Eltsine, après les élections, pour qu'il accorde un statut d'indépendance à la Tchétchénie.

— Pourquoi le ferait-il plus après qu'avant ?

— Parce que, avant, même s'il en a envie, c'est impossible politiquement.

— Vous pensez que les Tchétchènes vont vous croire ? demanda Malko, plutôt sceptique. Ils savent bien que les États-Unis soutiennent Eltsine.

— C'est vrai. Mais, dans cette affaire, nous recherchons le bien des deux parties. Un élément nouveau peut nous aider : la disparition de Djokhar Doudaïev. Lui et Eltsine se haïssaient. Zelimkhan Iandarbaïev est plus pragmatique. Il sait que, réélu président de la Russie, Boris Eltsine sera tenté d'écrabouiller une bonne fois pour toutes la rébellion tchétchène sous un déluge de feu. Et que notre médiation peut le freiner. De son côté, Eltsine sait bien que si les Tchétchènes l'humiliaient par une opération spectaculaire à Moscou, cela porterait un coup terrible à sa crédibilité. Dans le passé, ils ont montré leur audace et leurs qualités de combattants.

Un ange passa, arborant le bandeau vert des combattants de l'Islam. Malko se demandait comment, à lui tout seul, il pouvait empêcher les hordes tchétchènes de déferler sur Moscou. Larry Walker se pencha, comprimant son ventre contre la table, et se reversa une rasade de Defender. Malko en profita pour attaquer sa vodka qui commençait à tiédir, avant de remarquer :

— Larry, vous savez bien qu'une fois Boris Eltsine réélu, Bill Clinton ne se souviendra même plus de l'existence de la Tchétchénie... Vous vendez du vent.

L'Américain arbora d'abord une expression réprobatrice, puis, devant le sourire ironique de Malko, concéda :

— D'abord, je n'ai pas le *droit* de penser cela. Même si vous avez

probablement raison. Ensuite, je ne vous ai pas encore tout raconté...

— Bien, fit Malko, coupant court ; dites-moi où j'interviens dans cette intéressante stratégie. Vous n'avez pas attendu aujourd'hui pour jeter vos filets...

Il sentait bien qu'il y avait anguille sous roche.

— *Right !* reconnut Larry Walker. Dès que nous avons eu les numéros de téléphone des Tchétchènes à Moscou, la *Company* a désigné pour ces contacts un très bon agent : Paul Nitze. Cinq ans entre l'Azerbaïdjan, la Géorgie, l'Abkhazie. Russophone, spécialiste du Caucase.

« À ce stade, nous avons eu un premier dérapage. La Maison-Blanche a finalement exigé que nous avertissions les Russes de nos contacts secrets avec les Tchétchènes, sans mentionner bien sûr l'information concernant une opération de vengeance à Moscou.

« Le chef de station d'ici, Austin Redd, a donc été trouver son homologue du FSB, le général Barsoukov, expliquant que nous désirions tenter une médiation entre les Russes et les Tchétchènes, comme nous l'avons fait en Bosnie, entre Serbes et musulmans. Barsoukov a accepté, après consultation du Kremlin, et s'est engagé, à la demande de Redd, à ne pas interférer. Cet accord acquis, Paul Nitze, arrivé officiellement à Moscou, a commencé ses contacts. Les Turcs nous avaient transmis quatre numéros de téléphone et le nom de code de l'homme chargé par Iandarbaïev de nous parler : Abu. Tout démarrait bien.

— Et puis, fit Malko, ça a dérapé...

Larry Walker lui jeta un regard noir en achevant son *Defender*.

— Comment le savez-vous ?

Malko lui adressa un sourire suave.

— Parce que si ce n'était pas le cas, je serais en ce moment dans une suite du *Crillon*, en train de vider une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1988 avec Alexandra, au lieu d'être ici. Alors, que s'est-il passé ?

Le regard bleu de Larry Walker sembla s'éteindre d'un coup.

— Paul Nitze a disparu, avoua-t-il. Cela fait une semaine aujourd'hui. Il est sorti de son hôtel, le *Kempinski*, à onze heures du soir et on ne l'a jamais revu ! Plus de nouvelles. Évapouré. Comme s'il avait changé de planète.

— Il n'est pas avec les gens de Iandarbaïev ?

— C'est ce que nous avons espéré tout d'abord. Au début, nous avons pensé à ça. C'était logique. Ce n'est que devant son silence persistant que nous avons compris qu'il y avait un problème. C'est le MVD qui nous a alertés. Inquiète de la disparition de son client, la direction du *Kempinski* avait prévenu la Milicija. Le chef de station a pris contact, au FSB, avec le général Roudzik. Ce dernier est tombé des

nues.

— Qu'était-il prévu pour ce contact avec les Tchétchènes ? s'enquit Malko.

— C'était flou, reconnut Larry Walker. Paul devait discuter avec ce fameux Abu. Puis rendre compte aussitôt. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il a un sérieux problème. Dans le Caucase, on a le kidnapping facile. Les Tchétchènes ont peut-être cru à un piège de notre part.

— Ainsi, il serait prisonnier des Tchétchènes ?

— C'est très possible.

— Vous ne pouvez pas en avoir le cœur net, par l'intermédiaire des Turcs ?

— Nous essayons, mais nous n'avons pas encore de réponse.

Malko récapitulait mentalement tous les éléments du problème.

— Vous m'avez bien dit que les Russes connaissaient la mission de Paul Nitze. Et si c'étaient eux qui l'avaient kidnappé ?

Larry Walker ne broncha pas.

— C'est une hypothèse qu'on ne peut pas totalement éliminer, reconnut-il. Bien qu'elle me paraisse peu probable, étant donné nos relations avec les services russes. Cependant, cela nous a amenés à modifier notre *modus operandi* pour la suite des opérations.

— J'allais justement vous demander pourquoi vous m'avez donné rendez-vous ici et non à l'ambassade. Et quel est votre statut vis-à-vis des Russes.

Larry Walker esquissa un mince sourire dans sa barbe blonde :

— Je suis un « clandestin », sous couverture commerciale. À la tête d'une société de location de PC⁽²⁴⁾. Une affaire que j'ai montée il y a quatre ans. Je pense que les Russes ne m'ont pas repéré. Je n'ai bien entendu aucun contact direct avec la « station » et son chef, Austin Redd. Langley a décidé de continuer l'opération « Caucase » sans tenir les Russes au courant. Tant que nous ne serons pas certains à cent pour cent qu'ils ne sont pour rien dans la disparition de Paul Nitze. Les seuls contacts que vous aurez seront avec moi. En appelant une ligne directe sous le nom de Walter Green. Un de nos vrais clients, absent de Moscou.

— Quelle est la suite des opérations ? interrogea Malko, plutôt refroidi.

Larry Walker tira un papier plié de la poche de son gilet et le lui tendit.

— Voilà les quatre numéros de téléphone qui avaient été communiqués à Paul Nitze, fit-il. Bien entendu, inconnus des Russes. Il faut les appeler, et aller au contact.

Il soupira.

— Je sais que ce n'est pas évident. La plupart des gens à qui je ferais cette proposition se sauveraient en courant. C'est comme si on

vous proposait de plonger, les yeux bandés, dans un bassin plein de requins et de crocodiles. Hélas, je n'ai pas le choix.

— Je comprends, dit Malko.

C'est ce qui pouvait arriver de pire à un agent secret. Aller au contact en ignorant ce qu'il allait trouver, ami ou ennemi. Des milliers d'hommes avaient laissé leur peau dans ce colin-maillard féroce. Seulement, Larry Walker avait raison : il fallait reprendre le flambeau. Dans cette armée sans uniforme, cette armée des ombres, les règles étaient les mêmes que dans les combats « ouverts ». Lorsque quelqu'un tombait, on ramassait son arme et on repartait à l'assaut. L'arme de Paul Nitze, c'était cette liste de numéros de téléphone. Des portes derrière lesquelles il ignorait qui était tapi... Malko but sa vodka d'un coup et se resservit, en pensant à la célèbre phrase : « Nachrichtendienst, Herren Dienst. »⁽²⁵⁾

Son côté don Quichotte l'empêcherait probablement de jouir d'une retraite bien méritée dans son château de Liezen, entouré de jolies femmes, dans un univers sophistiqué et superficiel.

— Je savais que vous accepteriez, dit d'une voix émue Larry Walker avant qu'il ait ouvert la bouche. Personne à la *Company* n'a oublié comment vous êtes allé chercher Matt Gritt en Thaïlande⁽²⁶⁾. Mais c'était une promenade de santé, à côté d'ici.

— Je ferai de mon mieux, promit Malko.

Larry Walker l'observait, tendu.

— Si jamais vous obteniez un rendez-vous et que vous ne puissiez pas me prévenir, je vous en prie, donnez-moi un coup de fil dès que vous pourrez. Les numéros pour me joindre, ainsi que l'adresse de mon bureau et celle de mon domicile, sont sur le papier que je vous ai remis. N'oubliez pas, la première question à poser est : Où est Paul Nitze ?

— J'espère, dit Malko, que la réponse n'apportera pas de mauvaise surprise. Une dernière question. Imaginez que le FSB me tombe dessus. Je suis un « clandestin », donc ils peuvent me garder indéfiniment... Ou pire.

— Si vous disparaissiez, affirma l'Américain, le premier endroit où j'irais, c'est place Loubianskaïa.

Malko esquissa le geste de se lever.

— Attendez ! fit Larry Walker. Nous avons trouvé dans la chambre de Paul Nitze un numéro de téléphone sur un bout de papier. Je ne pense pas que ce soit lié aux Tchétchènes, car il ne l'aurait pas laissé traîner, mais il vaudrait quand même mieux l'appeler.

Il lui tendit une feuille à en-tête du *Kempinski*.

— Bien entendu, je suppose qu'il n'est pas utile que je sois armé, remarqua Malko.

Larry Walker secoua la tête.

— Cela ne servirait à rien. Vous êtes un messenger de paix.

Toujours optimiste...

Malko remarqua que la fille en robe folklorique s'était rapprochée au point de pouvoir entendre leur conversation.

L'heure de la récréation de Larry Walker était arrivée.

*

* *

La façade ocre du bâtiment massif de sept étages qui avait abrité pendant trois quarts de siècle le siège du KGB avait un air pimpant sous le soleil. Chose rarissime à Moscou, la pendule incrustée dans le bandeau de brique ocre de son dernier étage marchait. La statue de Djerjinski avait disparu, et les Moscovites traversaient désormais la place Loubianskaïa sans pincement de cœur.

Un ciel bleu et immaculé donnait l'impression que la pollution n'existait pas à Moscou. Malko, assourdi par le bruit de la circulation, s'abrita à nouveau sous la coquille du taxiphone. En sortant du *Savoy*, il avait acheté dans un kiosque une poignée de jetons en plastique marron à mille cinq cents roubles pièce, et il s'était mis au travail.

Sur les quatre numéros « tchéchènes », trois ne répondaient pas, et il y avait un répondeur au quatrième. Malko avait laissé son nom, disant qu'il voulait rencontrer Abu et qu'il rappellerait. Il composa alors le cinquième numéro, trouvé dans la chambre de Paul Nitze.

À la troisième sonnerie, une voix de femme endormie dit « allô ».

— Allô, répéta Malko, se demandant ce qu'il allait dire.

Il y eut un court silence, puis la voix lança, pas très aimable :

— *Ya vas slychayou*⁽²⁷⁾.

— Je vous appelle de la part de Paul, dit Malko. Paul Nitze, précisait-il. Il habite au *Kempinski*.

Nouveau silence. Puis la voix reprit, nettement plus aimable :

— Ah bon ! Vous aussi, vous êtes au *Kempinski* ?

À la vulgarité de la voix, à l'intonation faussement caressante, Malko fut aussitôt certain qu'il avait à faire à une pute. Il allait raccrocher, mais se dit qu'elle pouvait peut-être l'aider.

— Paul m'a dit beaucoup de bien de vous, dit-il d'une voix engageante. Je suis seul à Moscou et...

— Il vous a dit où me trouver ? coupa-t-elle.

— Non.

— Alors, venez au *Cherry Casino*. Ce soir à partir de neuf heures. Demandez Valentina au barman, en haut.

*

* *

Un agent de la Neuvième section du FSB pénétra dans le bureau du colonel Victor Ampilov, après avoir frappé.

— *Tovaritch Polkovnik*.⁽²⁸⁾ Voici le résultat de l'écoute n° 321, annonça-t-il en déposant une feuille de papier sur le bureau.

L'officier s'en empara. Après l'incident du quai Bernikovskaïa, le FSB avait fouillé la chambre de Paul Nitze, trouvé le numéro de Valentina, l'avait noté et mis sur écoute. Sans résultat jusque-là. Il s'agissait d'une certaine Valentina Gregorova, qui se prostituait dans différents casinos. Ceux qui l'avaient appelée depuis étaient des clients, des « New Russians » sans intérêt. Mais lorsqu'il lut la référence à Paul Nitze, il comprit que le piège avait fonctionné.

Satisfait, il alluma une Gauloise blonde et se dit qu'une soirée au *Cherry Casino*, aux frais du FSB, n'était pas une perspective désagréable.

Le colonel Ampilov était surpris jusqu'alors de la passivité apparente des Américains et de la CIA qui semblaient avoir oublié Paul Nitze. La dépouille de celui-ci avait été brûlée dans un incinérateur secret, au fond du troisième sous-sol de la Loubianka. Pourtant, le Russe était sûr que la CIA n'avait pas lâché le morceau. Ni pour Paul Nitze, ni pour les Tchétchènes. L'inconnu qui avait téléphoné à Valentina Gregorova était certainement le remplaçant de Paul Nitze. Avant tout, il fallait l'identifier. Ce coup de fil signifiait que les Américains ne leur faisaient pas confiance.

Le véritable travail commençait. Depuis que le général Barsoukov avait découvert qu'un membre du commando Bassaïev s'était infiltré à Moscou, il exigeait qu'on trouve les autres. Si tout se passait bien, ce nouvel agent de la CIA les y mènerait.

Les Américains commençaient à se conduire en terrain conquis et ce n'était pas acceptable. En plus, si leurs manigances jouaient contre Boris Eltsine, c'était d'une stupidité sans nom. Boris Nikolaïevitch avait des défauts : il buvait comme un trou, piquait des colères homériques, pelotait ses secrétaires et jurait comme un charretier, mais c'était le moins mauvais de tous les présidentiables. Victor Ampilov regarda l'icône offerte par sa mère qui trônait sur son bureau. Le général Barsoukov lui avait prévu un avenir radieux s'il liquidait le réseau tchétchène.

Même au prix de quelques vies américaines.

CHAPITRE IV

De nouveau, le numéro était occupé. Quelques instants plus tôt, il sonnait dans le vide... Cette alternance était dure pour les nerfs de Malko. Pour la vingtième fois de la journée, il essayait les différents numéros remis par Larry Walker. Bien que la qualité des communications données à partir des nombreux taxiphones gris répartis dans les rues de Moscou laisse à désirer, il n'était pas question d'appeler du *Savoy*. Depuis le matin, il errait à pied dans le centre de Moscou, remontant la rue Tverskaïa et redescendant vers le Kremlin par la rue Petrovka.

Excédé, il raccrocha, pour réessayer le premier de la liste. Celui-ci ne répondait jamais, le dernier était branché sur un répondeur, les deux autres avaient des réactions bizarres. Tantôt occupés, tantôt ne répondant pas. Il décida d'attendre encore un peu et regarda la foule autour de lui. Le bas de la rue Tverskaïa, vers la place du Manège, grouillait de monde. Des gens se faufilaient entre les innombrables kiosques et les tréteaux des vendeurs de livres d'occasion, de chapkas en lapin, de disques compacts et même d'une collection de briquets Zippo, illustrés de superbes pin-up.

Au pied de l'hôtel *Intourist*, toujours aussi sinistre, une énorme pizzeria avait surgi comme un gros bubon de verre. Mort de faim, Malko alla acheter une saucisse dans un des kiosques voisins et le regretta aussitôt : au mieux c'était de la vache folle, au pire du rat d'égout. Dégouté, il retourna à son téléphone. Le numéro occupé sonnait enfin. Mais ne répondait pas... Excédé, il le laissa sonner. À la trentième sonnerie, son pouls fit un bond : on avait décroché. Une voix de femme fit « allô ».

— Je voudrais parler à Abu, dit Malko.

— Abu ? Il n'y a pas d'Abu ici, répondit la femme, visiblement surprise.

Comme Malko, elle parlait russe avec un léger accent chantant. Ce dernier ne se découragea pas.

— Vous pourriez prendre un message pour lui ?

— Mais je ne le connais pas ! protesta la femme.

— Vous ne connaissez pas quelqu'un qui le connaisse ?

— *Niet*.

C'était décourageant : il s'agissait pourtant d'un des numéros

certifiés par le MIT. Malko le répéta à sa correspondante, par crainte d'une erreur. Celle-ci dit gaiement :

— Je ne sais pas ! Je ne suis pas chez moi. Normalement, je ne réponds pas, mais je ne pouvais plus écouter la radio avec cette sonnerie ! Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Malko. Et vous ?

— Louisa, fit-elle avec une imperceptible hésitation. Mais je ne peux pas vous aider. Au revoir.

Pris d'un doute, Malko eut le temps de demander avant qu'elle ne raccroche :

— Vous êtes de Tchétchénie ?

— Oui, réfugiée.

La réponse lui mit du baume au cœur.

— Le propriétaire de cet appartement n'est pas là. Rappelez plus tard. *Da svidania*.

Malko, après avoir raccroché, contempla longuement le récepteur gris. Comment trouver l'adresse de cet appartement ? Ne voyant pas de solution, le service téléphonique moscovite se refusant à ce genre d'informations, il s'astreignit à rappeler les autres numéros. Sans plus de succès.

Découragé, il repartit à pied vers la place du Manège, ou plutôt le trou béant qui la remplaçait. Paul Nitze avait dû suivre le même cheminement que lui. Avait-il parlé à cette mystérieuse « Louisa », à la voix si douce et chantante ?

Il aurait peut-être une idée du sort de l'Américain de la CIA après une conversation avec Valentina, celle qu'il appelait dans sa tête la « pute du *Cherry Casino* ».

*

* *

Deux géants blonds aux cheveux très courts, qui n'arrivaient pas à dissimuler une musculature monstrueuse sous des blazers croisés, fouillaient soigneusement tous les clients du *Cherry Casino* avant de les faire passer sous un portail magnétique. C'était beaucoup plus sérieux que dans un aéroport.

Malko reçut en plein visage le choc de la musique, des lumières violentes et des innombrables filles ! Des dizaines déambulant autour des tables de jeu, hiératiques et offertes, rivalisant de tenues provocantes, cherchant à accrocher le regard. Il y avait de tout : des blondes et des brunes, des moches et des superbes. On se serait cru dans un grand casino de Las Vegas.

Une foule dense se pressait autour des tables de roulette, de vingt-et-un et même de craps ! Rien que des Russes. On jouait gros, en dollars, à coups de cinq cents sur le numéro plein. Des hommes jeunes, au visage dur, souvent mal habillés, mais sortant sans ostentation des

rouleaux de billets verts. Ici, c'était La Mecque des « New Russians ». Les anciens du KGB, du Parti et les jeunes mafieux, tous unis dans l'exploitation de l'immense carcasse de l'Union soviétique.

De l'extérieur, le *Cherry Casino* ne payait pas de mine, niché dans une des rébarbatives barres de ciment gris de l'ex-Kalinina Prospekt, presque en face d'une ravissante église baroque aux bulbes bleus.

Malko fit un tour entre les tables. Beaucoup de femmes jouaient aussi, affichant le même masque dur que les hommes. Une brune au décolleté affolant croisa son regard et y demeura accrochée, comme un faisceau radar qui vient d'« acquérir » un objectif. Ce regard noir était si intense, si chargé d'érotisme, qu'il lui sourit. Aussitôt, la fille se leva, rafla sa pile de jetons et fonça droit sur lui. Sa hanche frôla la sienne, ses yeux noirs répétèrent leur message, la bouche pulpeuse s'ouvrit sur un sourire sensuel parfaitement imité.

— *Dobredin*, fit-elle d'une voix musicale, je crois vous avoir déjà vu ici. Je m'appelle Natalya et, lorsqu'on m'a essayée, on ne peut plus s'en passer.

— Merci, Natalya, dit Malko, mais je ne suis pas seul.

Le regard noir se glaça et, sans un mot, elle retourna à la table de roulette. Il s'engagea dans l'escalier menant au premier étage. Une vingtaine de couples évoluaient sur une piste de danse, d'autres bavardaient, installés à des tables. Il s'approcha d'un long bar et fit signe au barman.

— Je cherche Valentina.

— Je vais vous la trouver ! promit aussitôt le barman avec un sourire complice. Qu'est-ce que vous prenez ?

Malko en était à sa deuxième coupe de Taittinger Comtes de Champagne, rosé 1986 lorsqu'une grande brune au nez retroussé surgit de la foule. La bouche épaisse rouge sang, poussée en avant par les dents, les yeux à l'expression provocante. Elle s'accouda au bar, de profil, de façon à ce que Malko puisse juger de sa fabuleuse croupe callipyge.

— C'est vous qui m'avez téléphoné ce matin ? Je suis Valentina.

— C'est moi, confirma Malko. Que buvez-vous ?

— Un « balalaïka ». Cointreau, vodka et jus de citron vert.

Valentina but son cocktail d'un trait et sourit à Malko.

— Alors, votre ami était content de moi ?

— Tout à fait, affirma Malko, le regard attiré par sa croupe, se demandant de quelle façon Paul Nitze en avait profité.

Valentina se pencha à son oreille et précisa d'un ton nettement plus familier :

— C'est cinq cents dollars pour me baiser. Deux cents de plus par derrière. C'est ce que voulait ton copain.

Comme Malko ne répondait pas, elle ajouta d'une voix impatiente :

— Si tu trouves que c'est trop cher, ne me fais pas perdre mon temps.

— Non, non, se hâta de dire Malko.

Le sourire de Valentina réapparut.

— *Karacho*. Alors, tu me les donnes maintenant et on y va. Tu es à quel hôtel ?

— *Savoy*.

— Pas de problème. Tu parles bien russe, toi aussi. C'est agréable. Je n'aime pas les étrangers qui ne parlent pas russe. *Davai !*

Ils se retrouvèrent dans Novyi Arbat. Avant de partir, Malko avait glissé cinq billets de cent dollars à Valentina qui était immédiatement allée les remettre à une petite brune boulotte, en bas résille, qui devait servir de caissière. Dehors, elle fit signe au chauffeur d'une vieille Mercedes qui ouvrit aussitôt sa portière.

— Tu lui donneras vingt dollars, avertit Valentina.

Dix minutes plus tard, ils débarquaient au *Savoy*.

Valentina passa devant le portier, la tête haute. À peine dans la chambre, elle ôta sa pelisse de vison et toisa Malko, souriante. Puis, elle se pressa contre lui, la bouche gourmande.

— Je te plais ?

Ce fut plus fort que lui : il ne put s'empêcher de caresser son extraordinaire chute de reins, s'attirant un sourire salace de Valentina.

— Toi aussi, tu aimes mon cul, hein ? Ton copain le trouvait super, malheureusement, il n'a pas eu le temps de s'en servir.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Il n'arrêtait pas de téléphoner.

Elle passa la main dans son dos pour faire glisser la fermeture de sa robe. Malko l'arrêta.

— *Patom !*⁽²⁹⁾ Je voudrais que tu me parles de mon copain.

Valentina le fixa, interloquée.

— *Quoi ?* Tu es un pervers ! Tu veux savoir comment on a baisé ?

Ça dérapait... Malko se décida à prendre le taureau par les cornes.

— Écoute, Valentina, je ne veux pas baiser avec toi, dit-il. Je veux seulement savoir ce qui s'est passé le soir où tu as vu mon copain Paul.

— Il s'appelle Paul... pourquoi tu veux savoir, alors ?

— Paul a disparu, expliqua Malko. Ce soir-là, tu n'as rien remarqué de spécial ?

— Tu es un flic ?

— Non. Je cherche ce qui a pu lui arriver. On ne l'a plus revu depuis...

Valentina s'assit sur le lit, fouilla dans son sac, en tira un paquet rouge de Gauloises blondes et en alluma une avec un Zippo orné de turquoises. La bouche en avant, elle demanda :

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?
— Ce qui s'est passé ce soir-là. Depuis le début.
— Pas grand-chose. Il m'a draguée au *Cherry Casino* et je suis allée au *Kempinski* avec lui. Mais le téléphone sonnait tout le temps. On n'a même pas pu baiser.

— Qui l'appelait ?
— Je ne sais pas. Finalement, il m'a dit qu'on se reverrait. Je l'ai seulement sucé. Puis il est descendu.

— Et toi ?

— Moi aussi.

— Tu n'as rien vu ?

Elle hésita.

— Tu es sûr que je ne peux pas avoir d'ennuis ?

— Sûr. Tu as remarqué quelque chose ?

— Je suis sortie juste derrière lui. Il est monté dans une voiture qui attendait sur le quai. Une *Moskvitch*, je crois, qui est partie aussitôt.

— C'est tout ?

Elle lui jeta un regard en coin.

— Il y avait une camionnette jaune stationnée sous le pont. Elle a démarré derrière.

— Tu es sûre ?

Elle sourit en coin.

— *Da*. Ça ressemblait aux véhicules utilisés par les *Organes*. Mais, cela, je ne le répéterai jamais à personne.

Malko eut l'impression qu'on lui plantait un pic à glace dans le cœur. C'était l'hypothèse rejetée en principe par Larry Walker. Paul Nitze était surveillé par les services russes. Qu'avait-il pu se passer ensuite ?

— C'est tout ?

— C'est tout, dit-elle en achevant sa Gauloise blonde et en se levant.

— Je te remercie, dit Malko.

Valentina s'approcha de lui, avec un sourire enjôleur.

— Tu ne veux vraiment pas baiser ? Ou que je te suce au moins ?

— Non, merci, dit Malko, une autre fois.

Ce qu'il venait d'apprendre lui coupait toute envie sexuelle. Lui aussi devait être sous la surveillance du FSB. La voix de Valentina lui parvint comme dans un brouillard.

— La prochaine fois, tu seras obligé de payer de nouveau...

Le commerce ne perdait pas ses droits... Malko eut un sourire indulgent.

— *Nitchevo*⁽³⁰⁾.

*

* *

Quelques putes faisaient les cent pas devant la massive Maison des syndicats, dans Okhotnyi Riad. Après le départ de Valentina, Malko n'avait pas eu envie de se coucher et il était ressorti prendre l'air. Le problème de la CIA se compliquait. Si les Tchétchènes venus chercher Paul Nitze s'étaient aperçus qu'il était suivi, ils avaient pu l'en rendre responsable... Il était mort ou prisonnier. Et dans ce dernier cas, il était d'autant plus urgent de redresser la barre.

À ce stade de sa réflexion, Malko s'arrêta net, juste en face de la place du Bolchoï, traversé par une idée affreuse. Et si la CIA se servait de lui ? Si toute l'histoire Paul Nitze n'était qu'un conte de fées ? Si les Américains tentaient tout simplement de « remonter » une filière tchétchène pour le compte des services russes ?

Dans cet univers, rien n'était impossible...

Pris d'une rage aveugle, Malko fonça sur le premier taxiphone. Le numéro de Larry Walker chez lui mit longtemps à répondre.

— C'est moi, fit simplement Malko. Je voudrais vous parler.

— Tout de suite ?

Visiblement l'Américain dormait déjà.

— Oui.

— OK, fit-il résigné. Dans vingt minutes, au coin du Koltso⁽³¹⁾ et de Bolchaïa Spasskaïa. Il y a un cinéma. Au 10.

*

* *

Un vent glacial balayait Sadovaïa Spasskaïa, la portion du périphérique comprise entre les stations de métro Krasnié Vorota et Soukharevskaaïa. Malko était venu par là, marchant jusqu'au coin de Bolchaïa Spasskaïa.

À Moscou, le printemps ne commençait pas avant le mois de juin...

Dissimulé dans l'ombre du cinéma, Malko surveillait l'entrée du numéro 10. Il vit la lourde silhouette de Larry Walker en émerger. L'Américain arriva à sa hauteur, essoufflé, sans cravate, la barbe en désordre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Vous avez retrouvé Paul ?

Ils se turent. Une voiture bleu et blanc du GAI passait lentement le long du trottoir. Moscou était quadrillée comme une ville en guerre. Nuit et jour. Chaque milicien relié par radio à son PC.

— Non, fit Malko, mais je crois savoir ce qui est arrivé...

Quand il eut répété ce qu'avait dit Valentina, Larry Walker sortit un paquet rouge de sa poche, son Zippo « CIA » de son étui de cuir accroché à sa ceinture, et alluma nerveusement une Gauloise blonde.

— Si c'est le FSB, cela change tout, reconnut-il d'une voix mal assurée.

Malko l'observait, méfiant.

— Pourquoi n'aviez-vous pas téléphoné avant à cette Valentina ?

Larry Walker ne se troubla pas.

— Ce n'est pas mon job. Je ne veux pas griller ma couverture en m'impliquant *directement* dans une opération. Ce sont les ordres de Langley. En plus, rien ne prouve que cette camionnette ait appartenu au FSB.

Malko lui décocha un regard glacial et enfonça son index tendu dans sa bedaine avec une telle brutalité que Larry Walker fit la grimace.

— Hé, qu'est-ce...

— Larry, dit Malko, si jamais vous travaillez avec les Russes sur ce coup, il vaudrait mieux me le dire tout de suite. Je vois bien le topo. Les Tchétchènes s'en aperçoivent et se vengent sur Paul Nitze. Et moi j'arrive derrière, comme si de rien n'était. Si vous me mentez je vous mettrai moi-même une balle dans la tête. Ici ou ailleurs.

L'Américain s'étrangla.

— *Jésus Christ !* Vous êtes fou ! Je vous jure que je vous ai dit la vérité. Si le FSB nous a baisés, c'est autre chose...

Malko écoutait les dénégations de Larry Walker, et regrettait soudain de s'être découvert. Si son hypothèse était la bonne, *jamais* l'Américain ne l'avouerait. Mais cet éclat l'avait soulagé.

— Bon, admit-il, je vous crois. Pour le moment, je n'ai aucun résultat. J'espère qu'ils finiront bien par répondre. Je vous tiens au courant.

La poignée de main de Larry Walker fut plutôt molle... Malko le regarda s'engouffrer dans son immeuble. Sa méfiance ne s'était pas entièrement dissipée. La Russie était le pays des manip à triple jeu, ou même quadruple. Larry Walker avait pu être contaminé par ses homologues. L'histoire de Paul Nitze était quand même bizarre.

Au moment de redescendre dans le métro, il avisa un taxiphone. De nouveau, il composa le premier numéro « tchétchène ». Celui qui ne répondait jamais. Il allait renoncer après sept sonneries quand on décrocha et une voix d'homme étouffée fit :

— *Ya vas slychayou.*

CHAPITRE V

— Je cherche à joindre Abu, dit aussitôt Malko en russe. J'ai aussi laissé un message ailleurs, sur un répondeur.

Le « blanc » se prolongea tellement qu'il crut que l'homme avait raccroché. Puis il discerna un chuchotis dans une langue inconnue et la voix qui avait répondu demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Malko. Malko Linge. J'ai un message important pour Abu. De la part de ses amis d'Istanbul. Il est au courant.

— Abu n'est pas ici, je ne sais pas où il est.

— Écoutez, fit Malko, je cherche aussi un ami, Paul Nitze. Peut-être que vous savez où il se trouve.

Nouveau conciliabule. Son poulx battait follement. Enfin, il était en contact avec les Tchétchènes de feu Djokhar Doudaïev. Ceux-ci se méfiaient. Il entendait de la musique en background. Il ajouta, sans même savoir si on l'écoutait :

— J'ai souvent essayé de vous joindre, depuis que je suis à Moscou, mais cela ne répondait jamais...

L'homme ne sembla pas avoir entendu sa remarque. Il demanda sèchement :

— Où êtes-vous ?

— Dans une cabine.

— Non, à Moscou.

— À l'hôtel *Savoy*, mais...

— On vous rappellera.

Malko cria presque dans le téléphone :

— Ici ! Rappelez-moi ici ! Voici le numéro de la cabine : 234 8730. J'attends.

Son interlocuteur raccrocha si vite qu'il ne sut s'il avait entendu le numéro. Il raccrocha et demeura à côté du taxiphone, frigorifié par le vent glacial. Pour tromper son attente, il compta les voitures de la Milicija ou du GAI qui passaient sur le Koltso : il en était à sept quand la sonnerie grelotta. Trente minutes s'étaient écoulées. La même voix demanda, rogomme :

— Malko ?

— *Da*.

— Vous savez qui est Abu ?

Il ne s'attendait pas à la question et hésita quelques secondes avant de dire :

— C'est un de vos grands combattants. Un ami proche de votre leader.

Silence. Chuchotis. Où se trouvaient-ils dans cette ville immense ? Au fond, il ignorait qui était le mystérieux « Abu ». Si on lui en demandait plus, la conversation risquait de s'arrêter là. Définitivement.

L'homme se gratta la gorge.

— On va vous rappeler. Plus tard.

— À l'hôtel ? C'est peut-être dangereux.

Au lieu de répondre, l'inconnu raccrocha, laissant Malko frustré et gelé. Il n'allait pas passer la nuit à côté de ce taxiphone et décida de regagner le *Savoy*. Le métro était presque désert, hormis quelques mendiants et SDF enroulés autour de leur bouteille de vodka ; et les jetons toujours les mêmes. Mais ils étaient passés de cinq kopecks à mille cinq cents roubles. D'ailleurs le kopeck avait été emporté par la grande vague qui avait balayé l'Union soviétique.

*

* *

Le colonel Victor Ampilov pénétra dans son bureau d'excellente humeur. La réceptionniste du cinquième étage lui avait expédié une œillade incandescente quand il était sorti de l'ascenseur. Une grande fille portant toujours des robes jusqu'aux chevilles, mais avec un visage sensuel et avenant. Il faut dire que l'officier du FSB aurait pu servir de modèle pour une pub exaltant la race slave, avec ses cheveux blonds, son profil régulier, son menton énergique. Il se dit qu'un soir, s'il travaillait tard, il convoquerait cette fille dans son bureau. Comment pouvait-elle vivre et s'habiller avec ses six cent mille roubles par mois ? Il avait un autre motif de satisfaction. Sa surveillance de la veille avait parfaitement bien fonctionné... Il décrocha le téléphone et appela sa secrétaire.

— Appelez-moi Ivan à la Neuvième section.

Il griffonna ensuite une note de service qui était prête quand le dénommé Ivan rappela.

— Faites mettre sur écoute la chambre 406 de l'hôtel *Savoy*, ordonna-t-il. Je veux une surveillance permanente, pas des sondages. Je vous envoie l'ordre de mission.

Après avoir raccroché, il réfléchit. Les écoutes, ce n'était pas suffisant pour une affaire pareille. Il composa un numéro à l'extérieur et demanda à parler à Alexia. Lorsqu'il l'eut en ligne, il demanda :

— Alexia, c'est Victor. Tu veux déjeuner au *Teatro* ? J'ai un petit truc pour toi...

— Avec plaisir, fit sa correspondante, mais pas avant une heure et demie.

— *Karacho*.

Il raccrocha, euphorique. Le *Teatro*, dans le building de l'Hôtel *Metropol*, n'était pas à la portée d'une solde de colonel. Cependant, dans le cadre de l'affaire tchétochène, il disposait de frais illimités. Il lui suffisait d'aller signer un papier jaunâtre encore à l'enseigne du KGB au service financier du troisième étage.

Alexia Arbatov, blonde sculpturale aux jambes interminables, designer chez un couturier italien, gagnait cinq fois plus que lui et avait les dents qui traînaient par terre. C'était sa maîtresse occasionnelle (il n'avait pas les moyens de l'assumer à plein temps) et une excellente collaboratrice pour certaines tâches délicates où son physique de cover-girl faisait merveille. Un hameçon qu'on avalait sans même s'en rendre compte.

*

* *

Malko venait de sortir de la galerie Tretyakov et remontait vers la Moskova par Lavrouchinski Pereulok lorsqu'une silhouette inattendue apparut dans la foule de manteaux de cuir et de bonnets de laine. Une blonde belle à couper le souffle, portant, ou plutôt, traînant, une lourde valise ! Un visage rond avec des yeux étirés comme une Asiatique, de hautes pommettes et un ruisseau d'or coulant jusqu'aux reins.

Elle aussi portait une veste de cuir noir, mais merveilleusement bien coupée, s'arrêtant juste à la limite d'un short de cuir, noir lui aussi, qui découvrait la plus grande partie des cuisses de l'inconnue aux jambes gainées de noir. Au lieu des baskets habituelles des Moscovites, elle était perchée sur d'élégants escarpins. Une apparition presque irréelle dans cette foule grise ! Bien entendu, les Russes, à qui les communistes avaient fait oublier la galanterie, ne se bousculaient pas pour porter sa valise.

Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, Malko l'aborda avec un sourire.

— Puis-je vous aider ?

La blonde lui jeta un regard méfiant, sans ralentir, et marmonna entre ses dents :

— *Niet, spasiba.*⁽³²⁾

Malko se mit à marcher à côté d'elle.

— Laissez-moi porter votre valise, insista-t-il.

Radoucie, elle lui lança :

— Je suis mariée ! Je n'ai pas besoin qu'on me drague.

Elle avait utilisé le mot *cadrit*, volontairement vulgaire.

Elle reprit sa valise, mais Malko avait déjà la main sur la poignée.

— Je ne vous drague pas, fit-il fermement. Simplement, ma mère m'a toujours dit qu'il ne fallait pas laisser une femme porter un paquet.

— Je vais loin ! Bolchaïa Ordynka.

— Qu'à cela ne tienne !

Elle consentit enfin à se séparer de son bien. La valise devait bien peser une quinzaine de kilos et Malko faillit regretter son geste chevaleresque. Mais cette blonde était véritablement splendide et, à Moscou, on ne croisait que des putes, lorsqu'on n'était pas intégré à la vie russe. Tout en marchant, il tenta d'engager la conversation. La propriétaire de la valise répondait par monosyllabes, la tête très droite, ses étranges yeux bridés presque fermés. Le croisement d'un Russe et d'une Chinoise. Vingt-cinq minutes plus tard, elle s'arrêta devant une porte cochère. Sur le mur, une plaque de cuivre annonçait FERRAGAMO ITALIAN FASHION.

— Je suis arrivée, annonça-t-elle.

Malko posa la valise à terre, soulagé.

— Vous travaillez ici ?

— Oui, fit-elle, un peu plus aimable. Chez Ferragamo. J'avais porté une collection à *l'Intourist* pour des clients étrangers.

— Vous n'avez pas trouvé de taxi ?

Elle secoua ses longs cheveux blonds.

— Ils ne les remboursent pas ! Je n'ai pas envie de claquer trente mille roubles... Vous n'êtes pas russe ?

— Non, précisa Malko. Autrichien.

Elle se pencha pour reprendre sa valise.

— *Spasiba. Spasiba bolchoi !* C'était très lourd.

— Vous êtes très belle, fit Malko en souriant. Vous ne voulez pas prendre un verre ?

— Non, je n'ai pas le temps. Une autre fois.

— Je ne sais même pas votre nom.

— Alexia Arbatov.

— Comment puis-je vous joindre ?

Elle hésita et tira de son sac une carte sur laquelle elle griffonna un numéro et elle la tendit à Malko. Il vit son nom, sur une face en russe, sur l'autre en anglais, et le nom du couturier. Au dos, un numéro de sept chiffres.

— Je ne suis pas souvent là, prévint-elle.

Il la vit disparaître par la porte cochère avec un petit pincement au cœur. Depuis qu'il se trouvait à Moscou, il avait croisé pas mal de jolies femmes, mais aucune comme celle-là. Si les Tchétchènes lui laissaient un peu de répit, il ne laisserait pas passer l'occasion.

*

* *

Les heures s'écoulaient aussi lentement que du sable dans un sablier. La veille au soir, après sa rencontre avec Alexia Arbatov, Malko avait dîné seul, dans la salle à manger rococo dégoulinante de dorures du *Savoy*. Une nouvelle fois déçu par le caviar local. Ce qu'on lui avait servi pour du Béluga aurait tout juste été du caviar pressé chez

Petrossian. Il ne s'était pas endormi avant trois heures, guettant en vain le téléphone. Ensuite, il était resté dans sa chambre jusqu'à midi, s'imposant de ne pas rappeler les Tchétchènes pendant quarante-huit heures. Il avait eu un contact, ils possédaient son numéro. C'était à eux de réagir. Le musée du Kremlin et le musée Pouchkine avaient tué quelques heures. Bourré d'art jusqu'à la gueule, il avait envie d'autre chose.

À tout hasard, il composa le numéro laissé par Alexia Arbatov. Sans trop d'espoir. Une créature de rêve de son acabit devait crouler sous les propositions. Elle répondit :

— C'est moi, votre ami autrichien, précisa Malko. Je voulais savoir si vous ne dîneriez pas avec moi...

Il y eut un instant de silence, puis elle éclata de rire.

— *Bolchemoi !* Vous avez de la chance. Je devais dîner avec mon ami, mais je me suis disputée avec lui.

— Alors, au *Savoy*, à huit heures.

— Non, pas au *Savoy*, on va me prendre pour une pute. Plutôt au bar de chez *Maxim's*. Dans le building de *l'Hôtel National*.

Au moins, elle ne dissimulait pas ses goûts de luxe.

Malko accepta. Cela le changerait des taxiphones.

*

* *

Tout en longueur, le bar de *Maxim's* avait toute la gaieté d'un reposoir. Même le bouquet de fleurs sur le bar avait l'air tristounet ! L'arrivée d'Alexia en vison ne parvint pas à réveiller les boiseries sombres. Dépouillée de sa peau de bête, la jeune femme apparut dans une robe noire très simple, moulante comme un gant, ras du cou, mais s'arrêtant au premier tiers de ses cuisses.

Devant le regard admiratif de Malko, elle sourit.

— Elle n'est pas à moi, elle vaut trois mille dollars, c'est mon patron qui me la prête. Je lui ai dit que je dînais avec quelqu'un de très important... Vous êtes très important, n'est-ce pas ?

Le regard de ses yeux en amande aurait extirpé du sperme à un centenaire. Malko, à sa demande, lui commanda un « *Cosmopolitan* », cocktail de Cointreau, vodka, citron vert et cranberry juice, à l'étrange couleur rouge. Ils bavardèrent de la nouvelle vie des Moscovites. Comme la plupart des Russes, Alexia avait une bonne descente. Les joies du « *Cosmopolitan* » épuisées, Malko commanda une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1988, facturée au prix d'une voiture d'occasion, puis ils passèrent dans la grande salle à manger. Le décor était le même qu'à Paris, la nourriture, non. Devant la prétention du menu, Malko décida de dîner à la russe : zakouski et chachlik de vache folle du Caucase.

À côté d'eux, deux « *New Russians* » blonds, aux épaules de

catcheur, dînaient avec deux créatures, arrosant leur repas d'un bordeaux à deux mille dollars la bouteille... Sans même savoir ce qu'ils buvaient.

La direction de *Maxim's* faisait venir par Air France les grands bordeaux dont raffolaient les « New Russians ».

— Vous n'avez pas envie de quitter la Russie ? demanda Malko à la fin du repas. Vous pourriez gagner une fortune comme cover-girl à l'étranger.

— Non, je me sentirais perdue hors de Moscou, fit Alexia en rejetant en arrière ses longs cheveux blonds. Maintenant, on trouve tout ce qu'on veut à Moscou. Sauf des dollars !

Elle éclata de rire, terminant son cognac d'une seule lampée. Elle avait réclamé un Gaston de Lagrange XO avec son café... L'alcool faisait briller ses yeux gris et les pointes de ses seins se dessinaient sous le lainage fin de sa robe. Malko sentit son poulx grimper très fort en entendant le crissement de ses bas.

— Que faites-vous à Moscou ?

Il s'attendait à la question d'Alexia.

— J'étudie des « joint ventures », expliqua-t-il. Avec des amis de différentes banques. Je gère un fonds d'investissements.

— Alors, vous êtes très riche ! lança-t-elle gaiement. Une bouteille de Taittinger était apparue sur la table voisine. À Moscou, on ne trouvait plus que des alcools étrangers. L'orchestre jouait *Strangers in the Night*. Il l'invita à danser et le contact de son corps souple lui fit un peu oublier la raison de sa présence à Moscou. Alexia s'appuyait à lui sans ostentation, mais sans trop de retenue non plus.

— Vous aimez le jeu ? demanda-t-elle soudain.

— Comme ça. Pourquoi ?

— J'adore ! fit-elle. Si on allait dans un casino ? Mon patron m'a donné une prime, je sais que j'ai de la chance.

— Il y en a un au *Savoy*, suggéra Malko.

— *Davai !*

Elle était déjà debout.

Plus sinistre, c'était difficile ! Le « casino » du *Savoy* tenait dans une unique pièce, au premier étage. Deux tables de roulette, deux de black-jack et trois joueurs en tout. Alexia Arbatov avait changé un gros rouleau de billets rouges de dix mille roubles et la pile de jetons devant elle descendait à toute vitesse... Malko en avait de la peine. Fumant une Gauloise blonde sans même s'en apercevoir, elle sautait d'un numéro à l'autre. Finalement, elle mit tout sur le 9. C'est le 34 qui sortit. Elle haussa les épaules et murmura *nitchevo*.

Lorsque son regard croisa celui de Malko, elle s'efforça de sourire.

— Ce n'est que de l'argent ! lança-t-elle avec défi. Offrez-moi quelque chose à boire.

— Au bar ?

— Si vous voulez.

Ils redescendirent. Le bar était vide. À part le barman... Alexia se tourna vers Malko.

— Vous avez un minibar ?

— Oui.

— Alors, allons-y.

À peine dans la chambre, elle s'installa dans un fauteuil et réclama à boire. Malko trouva dans le minibar de la vodka, du Cointreau et du citron, ce qui permit de confectionner deux « balalaïka ».

Ils choquèrent leur verre et burent à la russe. La robe d'Alexia avait glissé, découvrant une cuisse presque jusqu'à la hanche. La jeune femme suivit le regard de Malko et sourit.

— Vous avez envie de coucher avec moi, non ?

Avant qu'il ait répondu, elle se dressa et vint carrément s'appuyer contre lui.

— Je suis folle, ce soir ! murmura-t-elle. J'ai perdu au jeu et j'ai envie de faire l'amour avec vous. À cause de vos yeux. On dirait de l'or. Et puis vous êtes gentil : jamais un Russe n'aurait porté ma valise.

Elle écrasa sa bouche sur la sienne. Il sentait son corps onduler contre le sien. Il l'appuya contre la tablette supportant le télé et servant à écrire, releva sa robe, fouilla entre ses cuisses. Alexia arracha sa bouche de la sienne pour dire :

— Oui ! Prends-moi comme ça. Viole-moi !

C'était une façon de parler...

Alexia souleva complaisamment son bassin pour que Malko puisse faire glisser le triangle de dentelle noire censé la protéger. Il revint à la charge. Assise sur la tablette, les jambes repliées, la robe remontée sur les hanches, elle l'accueillit avec une exclamation de plaisir. Debout, il s'enfonça dans son ventre d'une seule traite. Le dos appuyé au mur, elle noua ses bras autour de sa nuque et fit :

— *Davai !* Baise-moi fort !

À grands coups de reins, il lui obéit. Elle avait tendance à glisser en avant, mais chaque coup s'enfonçant dans son ventre la repoussait. À ce rythme, Malko sentit très vite la sève monter de ses reins. Alexia, échevelée, ses beaux cheveux blonds répandus, les yeux révulsés, se démenait comme une possédée. Ses jambes se relevèrent presque à la verticale pour se refermer comme des ciseaux géants dans le dos de Malko debout devant elle. C'est dans cette position qu'il se vida en elle.

Les jambes d'Alexia retombèrent, ses traits se détendirent, ses pieds reprirent contact avec le sol. Malko remarqua que ses seins étaient encore durs, moulés par le fin tissu de sa robe. Ses yeux souriaient.

— C'était bon comme ça ! soupira-t-elle.

Elle se dirigea vers la salle de bains d'une démarche dansante. Elle n'y était pas depuis deux minutes que le téléphone sonna.

*

* *

Un flot d'adrénaline faillit faire exploser les artères de Malko. À cette heure-là, ce ne pouvait être qu'une chose...

Il fonça décrocher l'appareil sur le bureau, juste à côté de l'endroit où ils venaient de faire l'amour.

— Malko Linge ?

C'était *la* voix.

— *Da*.

— Vous voulez toujours rencontrer Abu ?

— Bien sûr.

— Demain, précisa la voix. 54, rue du Neuvième-Cercle. Korpus II. Entrée 3. On vous attendra à onze heures.

— D'accord, fit Malko. Pour Paul...

L'autre avait déjà raccroché. La voix moqueuse d'Alexia qui ressortait de la salle de bains le fit sursauter.

— Tu as un autre rendez-vous avec une belle Russe !

— Non, c'est du business, affirma Malko.

— À cette heure-là ?...

Elle était déjà en train de remettre son vison. Rhabillée, elle lui décocha un regard ambigu.

— Si tu restes à Moscou, appelle-moi. Mais tu n'auras pas tous les jours autant de chance.

— Je vais te raccompagner.

— Pas la peine, je prendrai le métro.

Ils s'embrassèrent et il la mena à l'ascenseur.

C'était un jour faste. Il avait enfin un rendez-vous et il avait fait l'amour avec une fille splendide. Il avait hâte d'être au lendemain.

*

* *

Le colonel Ampilov contemplait, blême de fureur, le compte rendu d'écoute de la chambre 406 du *Savoy*. Le magnétophone avait mal fonctionné ! La conversation recueillie était hachée, incompréhensible. De l'adresse, il ne restait que « Korpus II. Entrée 3 ». Il regarda la feuille jaunâtre, accablé. Son pays le dégoûtait. Après la pompe à essence, il était trahi par un magnétophone !

Il allait donner libre cours à sa rage quand sa ligne directe se mit à sonner.

— Ça va ? demanda la voix enjouée d'Alexia Arbatov.

— Non, avoua l'officier. Un problème technique. On n'a pas enregistré la conversation.

La jeune femme rit.

— Ah bon ! Il a rendez-vous aujourd'hui à onze heures, 54, rue du Neuvième-Cercle, Korpus II, entrée 3.

Le colonel sentit le sang se retirer de son visage.

— Comment sais-tu cela ?

— J'étais dans sa salle de bains quand le téléphone a sonné. J'ai décroché et écouté. J'ai eu tort ?

Victor Ampilov s'étrangla.

— Évidemment non ! Mais qu'est-ce que tu faisais dans la salle de bains.

— Pipi !

— Tu as été dans sa chambre ! Tu as baisé avec lui ?

— Mais non, fit-elle d'un ton léger. Je te le jure sur saint Nicolas. On a seulement bu un verre. J'étais triste, j'avais perdu au jeu.

— Salope, fit avec conviction l'officier du FSB, je suis sûr que tu as baisé avec lui !

— Dis donc, lança Alexia, ulcérée, je ne l'ai pas trouvé toute seule ! C'est bien toi qui m'as dit de me faire draguer. Allez, j'ai du travail.

Elle raccrocha, laissant Victor Ampilov en proie à des sentiments contrastés. Il venait de frôler la catastrophe, évitée grâce à Alexia...

Il avait deux heures pour s'organiser. Il fallait d'abord rendre compte à son supérieur, le général Roudzik, adjoint direct du général Barsoukov. Se faire confirmer les nouvelles consignes. La veille, le colonel Ampilov avait reçu une note secrète du général Barsoukov, relayant lui-même un ordre donné par le général-major Korsakov. La priorité avait changé : il fallait éliminer physiquement l'agent de la CIA dès qu'il serait possible de le faire en rendant les Tchétchènes responsables. Le Kremlin estimait trop dangereuse la collusion CIA-Tchétchènes. Il était donc urgent de *décourager* les Américains.

*

* *

Par prudence, Malko avait pris le métro, descendant à Babouchkinskaïa, l'avant-dernière station de la ligne 5, complètement au nord de Moscou. Là, on ne voyait plus de Mercedes, mais des poubelles conduites avec précaution sur des rues défoncées.

À perte de vue, des enfilades de gigantesques clapiers de ciment gris, la seule couleur venant des noms des rues, bleu sur fond blanc. À chaque mètre, un étal sur le trottoir était entouré de mémères emmitouflées.

Les immeubles s'élevaient au milieu de maigres bois de bouleaux enneigés. Il arriva enfin à la hauteur du 54.

Le 52 était une maison de retraite close de murs comme une prison. Un vieux *Gastronom* aux vitrines opaques bordait la rue. Des trams verdâtres, une épave de voiture sur le trottoir. Ici, la Russie n'avait guère changé. Il regarda autour de lui : des visages gris et

uniformes, indifférents. Même dans ce coin reculé, les kiosques n'offraient que des alcools étrangers et coûteux : Defender, Cointreau, Gaston de Lagrange XO, Smirnoff. Et de l'eau minérale au prix de la vodka locale. Il resta un moment à observer les gens et l'environnement. C'est après un rendez-vous semblable que Paul Nitze avait disparu.

Il traversa : le trottoir était entièrement occupé par une exposition de robes de mariée en plein air ! Suspendues à des cintres, eux-mêmes accrochés à des ficelles tendues entre deux bouleaux, elles se balançaient comme des fantômes, tâtées par des *babouchkas* curieuses et offertes au prix modique de sept cent mille roubles. Malko les contourna et s'enfonça entre les bouleaux clairsemés.

Quatre barres de ciment s'alignaient, parallèles à la rue. C'était la deuxième qui l'intéressait, le Korpus II. Chaque barre devait comporter environ une bonne centaine d'appartements...

La deuxième était rigoureusement identique aux autres. Il suivit le sentier et aperçut deux hommes qui bavardaient devant l'entrée numéro 3. Vraisemblablement ceux avec qui il avait rendez-vous.

CHAPITRE VI

Chamil Bassaïev sursauta en entendant des pas se rapprocher dans le couloir et sa main glissa automatiquement vers le pistolet-mitrailleur Borko dissimulé sous sa couverture. Mais l'inconnu continua vers le bar et le Tchétchène se détendit puis alluma une cigarette. Depuis son arrivée à Moscou, une dizaine de jours plus tôt, il avait maigri de six kilos ! La tension nerveuse était plus dure à supporter que les bombardements aveugles de l'aviation russe. Pourtant, lorsque Zelimkhan Iandarbaïev, son nouveau chef, lui avait demandé de porter la *Gazavat*⁽³³⁾ dans la capitale russe pour venger la mort du général Doudaïev, il avait accepté avec joie. La mission qu'on lui proposait était de nature à faire pâlir les exploits passés. Jamais les rebelles tchétchènes n'avaient tenté une opération aussi audacieuse...

Ils ne l'auraient peut-être pas fait sans l'aide, involontaire, des Américains qui leur avaient proposé des pourparlers à Moscou, leur permettant d'infiltrer dans la capitale Chamil Bassaïev, sous le nom de code de « Abu », avec une petite assurance-vie...

Officiellement, il était là pour écouter l'offre de la CIA.

En réalité, pour préparer son action d'éclat en espérant que le FSB, grâce aux Américains, ne serait pas trop actif. Zelimkhan Iandarbaïev ne se faisait guère d'illusions sur leur volonté de faire plier Boris Eltsine. Les élections passées, tout serait oublié. Mais, en attendant, c'était bien utile...

À trente-cinq ans, plutôt fluët mais sportif, d'abondants cheveux noirs, le teint plutôt clair, Chamil Bassaïev était un des meilleurs éléments de la guérilla tchétchène. Sa famille avait péri dans les bombardements russes, sa sœur avait été déchiquetée par un obus sous ses yeux, et sa fiancée était paralysée à vie, à cause d'un éclat d'obus. Pour lui, il n'y avait plus qu'un but dans la vie : une Tchétchénie libre. Même s'il n'était pas certain de la voir. La durée de vie des *boiviki*⁽³⁴⁾ était assez courte...

Dans cette ville immense, il se sentait mal à l'aise. Il était plus habitué à porter ouvertement ses armes et sa tenue camouflée. Il regarda sa montre, envahi par l'angoisse. Ses hommes étaient partis depuis une heure déjà. Par le périphérique extérieur, le *Moskovskaïa Koutsevaïa Automobilnaïa*, il ne leur fallait que quarante minutes pour atteindre le lieu du rendez-vous. L'hôtel *Majarski*, où il se cachait

depuis son arrivée à Moscou, était situé tout au début de Minsk Chosse⁽³⁵⁾, juste après le périphérique, au sud-ouest de la ville. L'endroit désigné à l'agent de la CIA avait été choisi parce qu'il était facile d'accès et qu'aucune famille tchéchène ne demeurait dans les parages. Chamil Bassaïev connaissait le FSB. En cas de pépin, tous les habitants, à un kilomètre à la ronde, seraient passés au crible. Mais ce quartier avait un autre avantage : dans ce coin perdu, les policiers se repéraient comme une mouche dans un verre de lait.

Le plan était simple : s'assurer que l'envoyé de la CIA n'était pas surveillé dans un premier temps. Ensuite, une fois qu'ils l'auraient identifié, ils le recontacteraient pour un nouveau rendez-vous et on l'amènerait dans une planque où Chamil Bassaïev viendrait le voir.

Le *Majarski* devait rester un havre de tranquillité. Bassaïev ne prenait aucun risque. Il était arrivé par le train à la gare de Kazan, avec de faux papiers. Un homme de son réseau était venu le chercher pour le conduire au *Majarski* et lui remettre un téléphone portable enregistré au nom d'un businessman tchéchène se trouvant à l'étranger. C'était son seul moyen de liaison avec l'extérieur. À part ses gardes du corps, *personne* ne savait où il se trouvait à Moscou. C'était sa meilleure sauvegarde. Le *Majarski*, relais de routiers, était fréquenté par des gens de tous les pays qui arrivaient et repartaient dans leurs camions. Contrairement aux autres hôtels de Moscou, on n'y demandait pas de passeport à l'arrivée. Les miliciens du coin n'y venaient jamais car il avait mauvaise réputation. L'hôtel lui-même, au bord de la chaussée de Minsk, était désaffecté, ce qui permettait d'y cacher éventuellement des hommes ou du matériel. Il restait un motel de deux étages où on ne pouvait accéder que par une grille fermée et gardée. Une trentaine de poids lourds stationnaient en permanence sur le parking du motel. La chambre coûtait cent mille roubles⁽³⁶⁾ et les femmes de chambre ne dédaignaient pas d'arrondir leur maigre mois par quelques prestations en nature.

Chamil Bassaïev était entouré d'une demi-douzaine de *boiviki* répartis deux par deux dans les chambres voisines de la sienne, et munis d'un armement conséquent, un fusil-mitrailleur Poulimiot et un RPG7 notamment... De quoi retenir la Milicija ou le FSB un bon moment. Ils possédaient tous des gilets pare-balles.

Chamil Bassaïev calcula qu'il n'aurait pas de nouvelles avant un bon moment. Il se leva, glissa un pistolet Makarov dans sa ceinture et rabattit son gros pull dessus avant de sortir de sa chambre. Le vigile à la carrure de rugbyman qui surveillait la porte lui adressa un clin d'œil complice. Pistolet au côté, dans un uniforme bleu rutilant, il ignorait évidemment qui il était, mais lui trouvait une bonne tête.

Le Tchétchène frappa deux coups légers à la porte voisine qui s'ouvrit aussitôt. Deux paires d'yeux le fixèrent anxieusement. Il les

rassura d'un sourire.

— Je vais à la réception, annonça-t-il.

Sans un mot, ils lui emboîtèrent le pas. On ne laissait jamais son chef seul.

Au *Majarski*, les chambres n'avaient pas le téléphone, le seul appareil se trouvait sur le comptoir de la réception, à la disposition de tous. Pas discret, mais Bassaïev et ses amis n'appelaient pas de là... Un routier yougo était en train de régler au téléphone une obscure affaire de magnétoscopes et Chamil Bassaïev s'installa sur une chaise dans la petite salle de télé où trois autres routiers étaient affalés devant un *talk-show* idiot.

Il n'arrivait pas à chasser l'anxiété qui lui nouait la gorge. Une semaine plus tôt, sur ses ordres, trois de ses hommes avaient pris, comme prévu, contact avec un agent de la CIA, pour l'emmener dans une planque au nord de Moscou où Bassaïev devait le rejoindre. Or, ses trois hommes avaient disparu et il ignorait totalement ce qui s'était passé. Ses *boiviki* n'avaient plus donné signe de vie. Il avait essayé d'appeler le portable du chef. Sans succès. Une voix inconnue avait répondu et il avait aussitôt raccroché. L'appareil ne pouvait pas « parler », il n'avait servi qu'à appeler l'Américain ou l'Inmarsat de Iandarbaïev, dont les Russes connaissaient déjà le numéro.

L'hypothèse la plus probable était que le FSB avait intercepté ses hommes. Heureusement, aucun des trois *boiviki* ne connaissait sa planque. Même sous la torture, ils n'avaient pu donner qu'une autre adresse. Mais il fallait tirer cette affaire au clair. Savoir comment le FSB s'était greffé sur cette rencontre. Il n'y avait que deux hypothèses. Soit les Américains étaient de mèche, soit le FSB avait repéré ses hommes. La réponse à cette question était primordiale pour l'avenir proche. Car même Iandarbaïev ne pouvait négliger la puissance américaine. Il *devait* savoir si les Américains étaient des ennemis ou des amis. Et agir en conséquence.

Chamil Bassaïev regarda à nouveau sa montre, guettant la sonnerie de son portable qui lui apprendrait que, cette fois, tout s'était bien passé.

*

* *

Lorsque Malko s'approcha des deux hommes en train de bavarder devant le Korpus II, ils ne bougèrent pas. L'un d'eux tenait un chien-loup en laisse. Il passa près d'eux et entra dans l'immeuble en les dévisageant. Ils avaient des têtes de Russe moyen, la peau grise, le regard morne. Même un étranger ne les dérangerait pas. Dans l'entrée, Malko examina les boîtes aux lettres éventrées qui ne portaient que des numéros d'appartements, et s'immobilisa.

Que faire ?

Les deux hommes continuaient à bavarder. Cela dura une dizaine de minutes. Enfin, ils se séparèrent. Celui au chien s'éloigna, l'autre entra dans l'immeuble et s'engagea dans l'escalier, sans un regard pour Malko ! Celui-ci enrageait.

Il ressortit, fit quelques pas dehors, pour bien se montrer, puis pensa se mettre à la recherche d'un taxiphone. L'idée de repartir vers le centre sans résultat le décourageait. Mais il y avait peut-être un retard, un impondérable. Il ne repartirait pas sans être *certain* que personne n'était venu au rendez-vous.

Au moment où il ressortait, il vit un homme qui s'approchait sur le sentier, jeune, portant une casquette et une veste de cuir noir. Le teint mat, le regard acéré, il tranchait sur les gens du quartier. Arrivé à la hauteur de Malko, il s'arrêta et murmura :

— Vous venez voir Abu ?

Il continua sans attendre la réponse, pénétra dans l'entrée et attendit Malko. Ce dernier le rejoignit.

— Vous êtes Abu ? demanda-t-il.

L'autre sourit.

— Non, mais on va le voir. On prend l'ascenseur.

Il appuya sur le bouton. En grinçant, l'appareil finit par arriver et le Tchétchène s'effaça poliment.

— *Pajolsk*.

Malko entra le premier dans la cabine si exigüe qu'ils se touchaient. L'appareil s'arrêta au sixième étage et les portes s'écartèrent en grinçant. D'un bond, l'homme fut dehors. C'est sa précipitation qui alerta Malko. Soudain sur ses gardes, il le vit plonger la main sous sa veste. D'un réflexe instantané, Malko écrasa le bouton du rez-de-chaussée. Au moment où les portes se refermaient avec une lenteur exaspérante, la main droite de l'homme émergea de sa veste, tenant un pistolet automatique prolongé d'un silencieux de vingt centimètres. L'homme tendit le bras pour ajuster son tir et au même moment, une porte s'ouvrit derrière lui. Malko entrevit une femme, un regard effaré puis terrifié, et son cri perçant lui vrilla les oreilles.

Décontenancé, l'homme tourna la tête. Malko comprit que son agresseur aurait le temps de tirer avant que les portes ne se referment. Il plongea en avant et d'une violente bourrade le déséquilibra, avant de replonger dans la cabine. Enfin, les portes se fermèrent. Il entendit claquer celle de l'appartement d'en face et se laissa tomber sur le sol. Comme la cabine commençait à descendre, deux trous apparurent, à l'endroit où aurait dû se trouver son torse. Les projectiles allèrent s'écraser sur la paroi arrière. Il se remit debout, le pouls à cent cinquante ! Ce traquenard était totalement imprévu. Les Tchétchènes lui avaient donné rendez-vous pour l'assassiner. C'est ce qui avait dû arriver à Paul Nitze.

Un sérieux grain de sable s'était glissé dans la belle manip de la CIA...

La cabine descendait avec lenteur. Tant qu'elle était en mouvement, Malko ne risquait pas grand-chose, mais son assassin devait descendre quatre à quatre et risquait d'arriver au rez-de-chaussée avant lui, pour attendre tranquillement que les portes s'ouvrent et l'abattre. Malko examina fiévreusement la rangée de boutons et en vit un, rouge, marqué STOP. Il l'enfonça. Aussitôt, la cabine s'immobilisa entre deux étages, tandis qu'une sonnerie stridente se déclenchait.

Il attendit quelques secondes, puis appuya sur le bouton du vingtième étage ! Le tueur aurait du mal à suivre ! Malko aurait le temps de se réfugier dans un appartement et appeler à l'aide.

Rien ne bougea.

Il écrasa de nouveau le bouton, sans plus de résultat. La sonnerie stridente continuait à lui vriller les tympans. Un long moment s'écoula et elle se tut brutalement. Mais la cabine ne bougea pas davantage. Il essaya tous les boutons, sans parvenir à la remettre en route. Alors, il se mit à taper à coups redoublés sur la paroi métallique, en appelant à l'aide.

Rien.

De guerre lasse, il s'assit sur le sol. Etant donné la nonchalance russe, il pouvait rester là un jour ou deux...

Le colonel Victor Ampilov, l'œil collé à un trou foré dans la paroi de la camionnette de blanchisserie qui lui servait de « sous-marin », avait vu Malko pénétrer dans l'immeuble avec le jeune homme à la casquette noire.

Quelques minutes plus tard, ce dernier, un membre d'une unité totalement secrète qui dépendait directement du Kremlin, ressortit et s'éloigna d'un pas rapide. La première partie de l'opération avait réussi. Le colonel Ampilov aurait-il autant de chance pour la seconde ? Tout le quartier était quadrillé par une trentaine d'hommes du FSB répartis dans plusieurs véhicules reliés par radio.

Le tout était de repérer les « bandits » venus rencontrer l'agent de la CIA. Sans arrêt, le colonel Ampilov balayait d'un regard acéré les passants aux environs du numéro 54. Deux hommes attirèrent son regard. Ils traînaient autour des robes de mariée, sans avoir vraiment le physique de jeunes mariés. Le colonel Ampilov les suivit des yeux tandis qu'ils se dirigeaient vers une Lada rouge. L'un portait une veste de cuir, l'autre une canadienne. Au moment de prendre place dans la voiture, ce dernier porta vivement la main à son côté, comme pour empêcher quelque chose de tomber.

Le cœur de l'officier russe fit un bond dans sa poitrine. C'était le geste d'un homme empêchant une arme dissimulée de tomber à terre !

Il attrapa sa radio et lança :

— Une Lada rouge avec deux hommes à bord se dirige vers Vladbikino. Ne les lâchez pas.

Avec sa camionnette trop repérable, il ne pouvait pas participer à la poursuite. Aussi sauta-t-il à terre pour courir jusqu'à une Audi jaunâtre garée sur le trottoir et conduite par un de ses hommes.

— *Davai !* lança-t-il au chauffeur, va vers Vladbikino !

Il activa la radio du véhicule pour reprendre contact avec ses hommes et leur recommander la prudence. Il fallait surtout ne pas alarmer les « bandits », afin qu'ils les mènent au mystérieux Abu. Il en transpirait d'excitation. Il jouait ses étoiles de général.

Une voix dans la radio annonça :

— Nous sommes derrière la Lada rouge. Tout va bien.

Le colonel Ampilov se détendit. Ses étoiles se rapprochaient.

*

* *

Tendus, Moussa et Hassan n'échangeaient pas un mot. Dès qu'ils avaient vu un homme aborder l'agent de la CIA et l'entraîner à l'intérieur de l'immeuble où *eux* lui avaient donné rendez-vous, ils avaient su qu'il y avait quelque chose de louche. Sans attendre, ils avaient décroché. Contrairement à d'autres indépendantistes, ils vivaient à Moscou depuis longtemps. Paisiblement, comme les trente mille Tchétchènes qui y avaient émigré. Bien sûr, ils soutenaient financièrement le mouvement indépendantiste, mais ils n'avaient jamais rien fait à Moscou, craignant que des attentats ne déclenchent la population russe contre eux. Des pogroms anti-tchétchènes étaient tout à fait dans la mentalité russe. Déjà, depuis le début des opérations en Tchétchénie, les miliciens multiplient les vexations et les brimades à l'encontre des Tchétchènes établis sur les marchés. À tel point que ceux-ci se faisaient désormais passer pour des Azéris ou des Tatars auprès de leurs clients.

Moussa se retourna.

Apparemment, ils n'étaient pas suivis. Mais c'était difficile d'en être certain, avec la circulation intense. Ils continuèrent vers le centre, se détendant peu à peu.

Ils descendaient Dmitrovskoïe Chosse et allaient couper Shushchyovsky Val. Moussa aperçut un taxiphone à gauche et lança à son copain :

— Tourne. On va téléphoner de là.

Hassan franchit le feu au moment où il passait à l'orange et se gara le long du trottoir. Il allait sortir de la voiture quand Moussa poussa une exclamation. Juste derrière eux, une voiture venait de brûler le feu de Dmitrovskoïe Chosse pour tourner elle aussi, et doubler ensuite la Lada arrêtée. Or, à Moscou, s'il y avait une chose qu'aucun conducteur

à jeun ne faisait jamais, c'était de griller un feu rouge. Les policiers du GAI étaient impitoyables.

Moussa suivit la voiture des yeux. Cent mètres plus loin, elle s'arrêta à son tour. Un de ses occupants descendit et se dirigea vers un kiosque.

— Les flics ! murmura le Tchétchène.

Il avait l'impression que tout son sang s'était réfugié dans ses pieds. Hassan allait redémarrer quand il l'arrêta.

— Non, je dois téléphoner ! Après, cela risque d'être trop tard.

Il sauta de la voiture et se dirigea vers le taxiphone, sans se presser, allumant même une cigarette. Il s'efforçait de ne pas regarder autour de lui. Il suait de peur. Il entra dans la cabine et décrocha. Pas de tonalité ! Il essaya une seconde fois, sans plus de succès, et regagna la voiture.

— Cette saloperie ne marche pas ! grommela-t-il. Continue tout droit. Tu vas me déposer à la station de métro Soukharevskaja. Il y a des taxiphones, il y en aura bien un qui marchera...

Hassan essuya ses mains moites sur son jean. Lui n'avait jamais combattu en Tchétchénie. Écœuré des exactions de la Milicija, il avait été recruté par des copains sur un marché. Jusque-là, c'était facile et grisant. À vingt-quatre ans, il se croyait invulnérable. Moussa lui jeta un coup d'œil en biais et lui donna une tape amicale dans le dos.

— Je me suis peut-être trompé... On est trop nerveux.

Ils redémarrèrent. L'autre voiture avait disparu. Peu à peu les battements du cœur de Moussa se calmèrent. Après tout, il y avait aussi des chauffards à Moscou. Ils parvinrent à la station de métro.

— Salut ! lança Moussa. À ce soir.

Ils devaient se retrouver à une permanence dans Pouchkinskaïa, un centre culturel pour Tchétchènes, financé par le gouvernement russe, où ils n'attiraient pas l'attention. On les y prenait pour de braves travailleurs immigrés. Avec la mosquée de Mira Prospekt, c'était un lieu de rencontre parfait. Même le FSB ne pouvait pas « cribler » tous les Tchétchènes.

Il sauta de la voiture et descendit les escaliers du passage souterrain sans se presser. C'est en se retournant, en bas, qu'il comprit que sa vie normale était terminée. Trois hommes qui, séparément, seraient passés inaperçus, en blouson, jean et baskets, dévalaient les escaliers... Il se força à ne pas courir, le cœur dans la gorge. Pourvu que Hassan s'en sorte, pensa-t-il sans trop y croire. Il éprouva une vague de fureur aveugle contre l'homme qui leur avait tendu ce guet-apens.

Il ne voyait plus les trois hommes dans la foule et en profita pour s'arrêter à un taxiphone libre. Il composa le numéro, plaça son jeton en position pour le faire tomber dans la fente dès que son interlocuteur répondrait.

Ce qui se produisit à la troisième sonnerie.

Juste au moment où Moussa perçut un mouvement dans la foule. Il sut aussitôt qu'il n'en avait plus pour longtemps. Il implora le nom d'Allah, les doigts serrés sur le récepteur, puis entendit une voix. Le jeton fila dans la fente, il y eut un cliquetis et il perçut la voix inquiète de son camarade.

— Moussa ?

— Ils étaient là, Abu, lança Moussa dans l'appareil. Je vais essayer de m'en sortir. Si je...

Il s'interrompt : une main venait de crocher son épaule. Il se retourna, face à un type énorme en pull bleu, l'air mauvais. Deux autres piétinaient derrière.

— Sors de là, sale « Tcherno-zopeye » ! lança le type en bleu. À qui tu téléphonais ?

Arraché de la cabine, puis plaqué contre le mur, Moussa essaya de prendre un air innocent. Les trois types étaient si disproportionnés par rapport à sa taille plutôt chétive qu'ils ne le fouillèrent même pas. Celui qui l'avait interpellé lui envoya sans crier gare un violent coup de poing en pleine figure, lui écrasant le nez. La lèvre supérieure éclatée, il perdit l'équilibre et glissa par terre, où une botte lui cassa encore deux côtes.

Les passants hâtaient le pas et les marchands ambulants regardaient ailleurs, croyant à une scène de racket.

Le grand type en bleu releva Moussa par son pull et, visage contre visage, lui cracha :

— Tu vas nous mener à « Abu », sinon, on va te casser les os, un par un...

Le nom d'Abu fit tilt. Affolé qu'ils en sachent autant, Moussa comprit que son avenir était derrière lui. Il n'avait aucune aide à attendre de personne. Les passants ne regardaient même pas son visage en sang... Il bredouilla :

— Je suis russe, je ne sais pas ce que vous voulez, c'est une erreur. Tenez, voilà mon passeport !

Il plongeait la main dans sa veste de cuir. Ses doigts se refermèrent sur le manche de son *kindjal*, le poignard traditionnel tchéchène. Il adressa une brève prière à Dieu, sentit son corps se couvrir de sueur, respira l'odeur du métro et sortit son arme d'un coup. Le grand type n'eut même pas le temps de réagir. De toutes ses forces, Moussa lui planta la lame en pleine poitrine, à l'aveuglette. Il fit un pas en arrière, et tendit la main vers sa ceinture pour saisir son pistolet. Ses jambes se dérobèrent sous lui et il tomba comme une masse.

Moussa démarrait déjà, fonçant vers les quais. Il avait une minuscule chance d'échapper à ses poursuivants s'il parvenait sur le quai avec quelques mètres d'avance.

Bousculant les gens, il dévala les immenses escaliers, sans faire attention aux hurlements derrière lui. Trois coups de feu claquèrent. Les hommes du FSB, arme au poing, tiraient carrément au milieu de la foule, se frayant un chemin à coups de pied et de poing, hurlant des imprécations. Les poumons en feu, Moussa déboucha sur le quai. Une rame entrait dans la station. Il continua à courir, se retourna. Deux hommes dévalaient sur ses talons. Il entendit une voix qui hurlait :

— Ne le tuez pas ! Ne le tuez pas !

C'est probablement ce qui le décida. Il ne lui restait pas beaucoup de solutions. Il vit la grosse locomotive verte qui traversait la station à toute vitesse : un train rapide. Il lui sembla que ses jambes étaient moins lourdes et il accéléra encore. Quand il décolla du quai, il eut l'impression qu'il s'envolait.

Horriifiés, les rares voyageurs virent son corps heurter la motrice puis rebondir sur les rails, avant de disparaître sous les roues de la rame.

*

* *

Chamil Bassaïev avait encore la voix haletante de Moussa dans les oreilles. Il regagna sa chambre comme un automate, suivi de ses deux hommes. À l'intérieur, il annonça d'une voix blanche :

— Le FSB était au rendez-vous. Hassan et Moussa sont probablement morts.

Le silence retomba. Sentant l'angoisse de ses hommes, il se hâta de préciser :

— Nous restons ici. Ils ne peuvent pas remonter jusqu'à nous.

Personne ne connaissait sa planque, il ne pouvait pas en bouger, tant que son opération principale ne serait pas terminée. Il essaya de faire le point de ce qu'il savait. Le premier contact avec les Américains s'était soldé par la disparition de trois de ses hommes. D'après la conversation téléphonique avec le nouvel agent de la CIA, les Américains ignoraient ce qu'était devenu leur agent. Comme Bassaïev n'était pour rien dans sa disparition, ce ne pouvait être que le FSB. Conclusion : les Russes ne voulaient à *aucun prix* d'un contact Tchétchènes-CIA. Raison suffisante pour persévérer, en dépit des risques. À condition de ne pas mettre sa mission principale en danger.

— Nadruddin, dit-il, tu vas aller là-bas ce soir. Si l'Américain téléphone, voilà ce que tu dois faire.

— Et s'il ne téléphone pas ?

Chamil Bassaïev esquissa un sourire sans joie.

— *Nitchevo.*

*

* *

Brutalement, la cabine s'ébranla et se mit à descendre. Malko avait

dû patienter une heure ! Il se remit debout, sur ses gardes. Mais quand les portes s'ouvrirent au rez-de-chaussée, il aperçut seulement un ouvrier, un tournevis à la main, et deux ménagères en bonnet de laine visiblement intriguées de trouver un étranger dans leur ascenseur !

— Qu'est-ce que vous avez foutu ? grommela l'homme. Je croyais que c'étaient des gosses. Vous me devez dix mille roubles pour le dépannage. Et vous avez de la chance... Normalement, je ne travaille pas aujourd'hui.

Malko lui donna la somme et sortit de la cabine, suivi du regard par les femmes. Deux trous bien visibles perçaient l'aluminium. Les projectiles du tueur. Il n'avait pas rêvé. Le plan était simple : on aurait trouvé son cadavre dans un ascenseur anonyme...

Le soulagement en lui le disputait à la fureur. Une fois de plus, la CIA s'était fait manipuler par ses « partenaires ». Paul Nitze devait être mort et son cadavre enterré dans un bois, à la russe. Il leva la main et une Jigouli sale s'arrêta.

— Je vais à Nikitski Pereulok, expliqua-t-il.

Il fit affaire pour quinze mille roubles et prit place à côté du chauffeur qui lui raconta sa vie. Professeur d'université, il n'arrivait pas à joindre les deux bouts à cause de ce cochon d'Eltsine qui avait dévalué le rouble... Pendant quarante-cinq minutes, Malko entendit vanter l'époque bénie où on vivait très bien avec trois cents roubles. Alors qu'avec un million aujourd'hui, on crevait de faim. Arrivé à destination, il savait que son pilote voterait Ziouganov aux présidentielles...

Les bureaux de Larry Walker se trouvaient au second étage. Une secrétaire russe aux grands yeux clairs fatigués le reçut.

Cinq minutes plus tard, l'Américain déboulait, la barbe en éventail, le bide en avant, jovial à mourir. Il tendit une main grassouillette à Malko, l'attira dans son bureau en lançant d'une voix chaleureuse :

— Votre matériel est arrivé.

À peine la porte capitonnée refermée, son sourire s'effaça et il posa un regard intrigué sur Malko.

— Que se passe-t-il ? Il aurait mieux valu téléphoner.

Malko se laissa tomber dans un fauteuil, les jambes coupées.

— Si vous avez une vodka bien glacée, dit-il, je suis preneur. Vos amis tchéchènes viennent d'essayer de m'assassiner.

Larry Walker se précipita vers le minibar, en sortit une bouteille de vodka et une de Defender, ainsi que des verres qu'il remplit. Malko but sa vodka d'un coup, à la russe, et l'alcool sirupeux à force d'être glacé lui fit du bien. L'Américain avait allumé une Gauloise blonde prise dans un paquet rouge et s'était assis dans le canapé. Il lui résuma ce qui s'était passé :

— C'est incompréhensible, fit Larry Walker, les Tchétchènes n'ont

pas intérêt à se mettre mal avec nous, les Américains.

— À leurs yeux, nous sommes quand même les alliés objectifs de Boris Eltsine, fit remarquer Malko ; Bill Clinton ne cesse de dire qu'il souhaite la victoire d'Eltsine aux présidentielles. Ça a dû arriver jusqu'au fond du Caucase. Ils ont *aussi* des radios, là-bas...

Larry Walker caressa distraitement sa barbe blonde, visiblement décontenancé.

— Ils pouvaient très bien refuser les contacts... Nous n'avions aucun moyen de les y contraindre. Quant à la position de Bill Clinton, elle est connue depuis longtemps et cela fait partie du *deal*. Nous ne prétendons pas vouloir la victoire des communistes...

Malko se resservit une vodka. Il aurait bien aimé avoir la belle Alexia sous la main ; il revoyait le long canon prolongé par le silencieux. Du 7.65, mais qui suffisait amplement à percer la boîte crânienne et le cerveau. Sans une chance extraordinaire, il était mort. La voix de Larry Walker l'arracha à sa méditation.

— Il faut y aller de nouveau ! C'est la seule façon de savoir ce qui se passe *réellement*. Il y a peut-être des dissensions au sein du mouvement tchéchène, depuis la mort de Doudaïev. Je vais refaire passer un message par les Turcs, immédiatement. En relatant ce qui se passe. Mais comme je n'ai toujours pas la réponse au premier...

L'Américain tira longuement sur sa cigarette, visiblement perplexe, puis reprit :

— Vous savez bien qu'il y a deux choses. Les élections de juin et le coup que préparent les Tchétchènes. S'ils le réalisent *avant* nos pourparlers, ceux-ci seront inutiles. Boris Eltsine sera déconsidéré et fou furieux et les Tchétchènes ne pourront pas revenir en arrière... Il faut y retourner, sans attendre la réponse d'Istanbul, qui peut prendre plusieurs jours. Je sais que ce n'est pas facile.

Malko regarda les motifs du tapis caucasien. Larry Walker était comme ces généraux qui envoient un régiment s'emparer d'une position imprenable, en leur expliquant que c'est indispensable. À nouveau, un soupçon lui revint.

— Ce ne serait pas un coup de nos amis du FSB ?

L'Américain lui adressa un sourire triste.

— Si c'est le cas, il faut *doublement* y aller ! Pour en être sûr et réagir en conséquence. Et puis n'oubliez pas l'objet primordial de notre mission, même si le FSB tente de nous baiser. Les élections présidentielles sont dans un peu plus d'un mois et il faut qu'Eltsine les gagne. Donc, il faut que nous empêchions d'une façon ou d'une autre les Tchétchènes de faire leur coup à Moscou. Pour cela, il *faut* un contact.

Malko lui adressa un regard féroce.

— Si je n'étais pas revenu aujourd'hui, qu'auriez-vous fait ?

Larry Walker n'hésita pas.

— J'aurais fait appel à Langley. Ils auraient mis un « bon » dans le premier Concorde pour Paris où il aurait changé de nom avant de repartir pour Moscou. Nous ne pouvons pas abandonner une opération à cause d'une perte humaine.

Depuis que le Concorde Air France quittait New York à 8 h 45, arrivant à Paris à 17 h 45, le nouvel horaire permettait d'attraper beaucoup plus de correspondances en Europe, sans avoir à coucher à Paris.

Résigné, mais contenant sa fureur, Malko conclut :

— Donc, je me remets au téléphone comme si de rien n'était... À la recherche d'Abu.

Un ange passa, un portable à la main. Malko fixait la panse rebondie de l'Américain.

— J'aimerais ne pas *complètement* jouer au pigeon d'argile, remarqua-t-il. Donnez-moi une arme.

— Je n'en ai pas, affirma Larry Walker.

Malko se leva. C'en était trop.

— Écoutez, je repartirai à l'assaut quand j'aurai de quoi me défendre. Tout le monde est armé à Moscou. Débrouillez-vous. Faites-moi porter un pistolet à l'hôtel. En attendant, je regarderai la télévision... Ce qui est presque pire que de se faire tuer.

Sans attendre la réponse de Larry Walker, il marcha jusqu'à la porte et l'ouvrit.

CHAPITRE VII

Une douzaine de policiers du FSB, aidés de miliciens en uniforme, entouraient le corps de leur collègue, allongé au milieu d'une mare de sang dans la station Soukharevskaja. Le *kindjal* lui avait sectionné l'aorte, le tuant sur-le-champ. Un agent du FSB retira avec précaution la lame encore fichée dans la poitrine, avant qu'on emporte la dépouille mortelle. Le coup avait été porté avec une telle violence que le portefeuille rempli de papiers avait été transpercé de part en part par la pointe effilée... Le trafic n'avait pas encore repris sur la ligne n° 5. Des pompiers étaient en train de dégager ce qui restait du Tchétchène suicidé, broyé entre les roues de la motrice.

Dans les deux cas, les voyageurs continuaient à vaquer avec indifférence à leurs occupations. Moscou était devenue une ville violente et personne ne se mêlait des affaires d'autrui.

Le colonel Victor Ampilov, le visage sombre, jeta un dernier regard au mort et remonta à l'air libre. Il ne comprenait toujours pas comment les Tchétchènes s'étaient aperçus de sa surveillance. Le second, qui avait continué en voiture, avait été abattu à l'issue d'une courte fusillade, coïncé par trois véhicules banalisés du FSB. Là encore, il craignait de ne déboucher sur rien. L'homme avait des papiers en règle, habitait Moscou depuis sept ans, exerçait la profession de marchand de fruits au marché Tcheriomovchkinski.

À moins d'interner sur-le-champ les trente mille Tchétchènes vivant à Moscou, il n'y avait aucun moyen préventif d'éviter la contamination des rebelles.

À peine eut-il regagné son Audi 80 que son chauffeur lui annonça :

— *Tovaritch Polkovnik*, vous êtes attendu d'urgence à une réunion chez le général Barsoukov.

— Mets la sirène, ordonna l'officier, morose et résigné.

Il n'allait sûrement pas se faire féliciter... Dix minutes plus tard, l'Audi stoppait rue Loubianka et il se ruait dans l'ascenseur. La réunion était déjà commencée. Il salua respectueusement les généraux Barsoukov et Roudzik, ainsi qu'un colonel en civil, un certain Pavel Vorota. Ancien de la Neuvième section du KGB, récupéré par le GOUD, une unité secrète dépendant directement du Kremlin qui travaillait en étroite liaison avec le FSB, c'était un homme peu cordial, très grand, d'une élégance affectée, que ses subordonnés surnommaient « Peine-à-

jouir ».

Le colonel Ampilov était à peine assis que le général Roudzik lui lança :

— *Tovaritch Polkovnik*, vous voulez me faire le point sur l'affaire des contacts entre les Américains et les « *bandits* » tchétones, y compris les événements de ce matin ?

Victor Ampilov avala sa salive. S'il voulait ses étoiles, il avait intérêt à être brillant. Adoptant un ton neutre, il commença :

— Depuis l'incident du quai Bernikovskaïa, le long du canal Yauza, nous avons pu, grâce à une surveillance technique et humaine, localiser l'agent de la CIA venu à Moscou remplacer Paul Nitze pour contacter les « *bandits* ». Il s'agit d'un certain Malko Linge, bien connu de nos services, qui ne semble pas avoir eu de contacts avec la station de la CIA à Moscou. Nous avons appris tôt ce matin l'existence d'un rendez-vous communiqué par téléphone, 54, rue du Neuvième-Cercle. J'ai alors prévenu le colonel Vorota, comme vous me l'aviez demandé, et j'ai mis en place un dispositif de surveillance très complet destiné à repérer et à suivre les « *bandits* ».

« L'agent de la CIA est arrivé à l'heure et a attendu un moment. Nous n'avons repéré aucun « *bandit* ». Alors qu'il allait repartir, un homme du colonel Vorota est intervenu, comme prévu, et je l'ai vu ressortir de l'immeuble, sa mission accomplie. Juste comme je repérais un homme armé qui montait dans une Lada rouge. J'ai aussitôt signalé le véhicule à mes hommes et pris part à la filature. Je leur avais donné pour instructions de ne pas intervenir. Malheureusement, pour une raison inconnue, ces « *bandits* » se sont rendu compte de la filature. L'un d'eux a voulu s'enfuir en métro et nous avons tenté de l'intercepter. Il a tué un de mes hommes avant de se suicider en se jetant sous une rame de la ligne n° 5. Son compagnon, après un échange de coups de feu, a été tué par mes hommes. Nous connaissons l'identité de ces deux « *bandits* » qui disposaient de domiciles légaux à Moscou et n'étaient pas fichés.

Il se tut, la gorge sèche, et reprit d'un même ton respectueux et monocorde :

— Avec l'élimination de l'agent américain, je considère cette affaire comme provisoirement close.

Il affronta courageusement le regard du général Roudzik. Celui-ci laissa tomber d'une voix tranchante :

— *Tovaritch Polkovnik*, cette affaire n'est hélas pas close. Pour une raison évidente : mes ordres concernant l'agent de la CIA n'ont pu être exécutés par suite d'une défaillance du sous-officier choisi par le colonel Vorota. Bien que se trouvant en face d'un homme désarmé, il a dû battre en retraite sans avoir rempli cette mission.

Il se tut tandis que les épaules du colonel Pavel Vorota

s'affaissaient. *Lui* n'aurait pas ses étoiles de sitôt. Le silence se prolongea quelques instants, rompu par le général Barsoukov qui demanda d'une voix douce :

— Avez-vous identifié l'homme qui se fait appeler « Abu » ? Celui qui est censé prendre contact avec les Américains.

— Non, *Tovaritch* général, reconnut Ampilov.

Nouveau silence, pour qu'on prenne bien conscience du poids de ses paroles, puis le général Barsoukov continua :

— Selon des sources extrêmement fiables venant de l'entourage même de Zelimkhan Iandarbaïev, il s'agirait de Chamil Bassaïev !

Le colonel Victor Ampilov crut voir tomber la foudre à ses pieds.

— Chamil Bassaïev est à Moscou ! commenta-t-il d'un ton incrédule.

— C'est *vous* qui auriez dû me l'apprendre, cingla le général Barsoukov.

Un ange passa, brandissant un aller simple sur Air Goulag.

Chamil Bassaïev était le cauchemar des services de sécurité russes depuis la prise d'otages de Boudennovsk où il avait ridiculisé ses adversaires, s'enfuyant avec ses blessés en dépit d'un déploiement impressionnant de troupes d'élite russes. Le colonel Ampilov faillit demander ce que Bassaïev faisait à Moscou, mais se retint à temps.

— *Tovaritch Polkovnik*, lança le général Roudzik d'une voix à faire tomber les galons des épaules, je vous donne l'ordre de trouver Chamil Bassaïev et de le mettre hors d'état de nuire !

Ampilov réussit à conserver son calme. Il lui restait quand même un atout. La pulpeuse Alexia.

— Quels sont les ordres concernant Malko Linge, l'agent de la CIA ? demanda-t-il. Puisqu'il est toujours vivant...

La foudre se déplaça vers le colonel Pavel Vorota.

— La nullité du service du colonel Vorota est finalement une bonne chose, fit ironiquement le général Barsoukov. Tant pis pour ce que les « bandits » peuvent lui révéler. Il est plus important de remonter jusqu'à Bassaïev. C'est désormais notre objectif principal. Et il est le seul à pouvoir nous y aider. Vous êtes donc responsable désormais de cette opération, compléta le chef du FSB. Vous avez quelque chose à dire ?

Le colonel Ampilov avait retrouvé un peu de son sang-froid. Assez pour régler quelques comptes.

— *Tovaritch* général, fit-il remarquer d'une voix respectueuse, je reçois toutes les semaines un rapport du major Viatcheslav Grigoriev sur les Tchétchènes à Moscou. Il n'a jamais mentionné la présence de Bassaïev.

Ampilov détestait le major Grigoriev, sournois, corrompu et faux derche. Hélas, son attaque tomba à plat.

— Grigoriev ne s'occupe que de la mafia tchétyhène, trancha le général Barsoukov, pas de politique.

Le colonel Ampilov lâcha une seconde giclée de venin :

— Je suis étonné également, remarqua-t-il d'un ton doucereux, que nos camarades du MVD qui ont la charge de la surveillance des gares, des aéroports et des routes, n'aient recueilli aucun indice.

— Mais c'est *vous* qui veillez à la sécurité de l'État, martela le général Barsoukov. J'ai été placé à la tête de votre administration par Boris Nikolaïevitch à cet effet.

— *Da, da*, bredouilla le colonel. Je vais faire l'impossible pour retrouver Bassaïev.

Calmé, le général Barsoukov se leva.

— *Za rabotou !*⁽³⁷⁾ lança-t-il. Vous pouvez me joindre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit pour m'annoncer l'arrestation de Chamil Bassaïev.

*

* *

Malko suivait d'un œil distrait Vremia, les informations de la télé russe. Sa fureur envers Larry Walker n'était pas encore retombée. La journée se terminait et l'Américain ne lui avait pas encore fait parvenir une arme. Dans une ville où même les journalistes se séparaient plus facilement de leur stylo que de leur pistolet...

Il n'avait pas encore digéré la tentative de meurtre dont il avait été victime, le matin même, et hésitait entre deux hypothèses. La première était évidemment que les Tchétyhènes, considérant les Américains comme alliés de leur ennemi Boris Eltsine, avaient voulu le liquider. Comme Paul Nitze. Mais pourquoi, tout simplement, n'avaient-ils pas évité ce rendez-vous ? La seconde n'était guère plus satisfaisante pour l'esprit : pourquoi le FSB risquerait-il de s'aliéner la CIA en abattant un de ses agents ?

Pourtant, l'homme à la casquette noire n'était pas sorti de son imagination...

Que son rendez-vous ait été donné sur le téléphone du *Savoy* accentuait son malaise. Les gens du FSB n'étaient pas des amateurs. Il ne pouvait négliger la possibilité d'avoir été repéré à son arrivée à Moscou et mis sous surveillance.

Il avait faim et pas envie de dîner seul. Alexia... Il composa son numéro sans trop d'espoir. C'est elle qui répondit, visiblement surprise quand elle reconnut sa voix. Malko se dit qu'elle n'espérait pas le revoir, après la conclusion de leur première soirée. Lorsqu'il l'invita à dîner, elle accepta avec un plaisir non dissimulé.

— Alors, au bar de chez *Maxim's*, proposa Malko.

De meilleure humeur, il décida de s'y rendre à pied. Dix minutes de marche lui éclaircirait peut-être les idées. Tant que Larry Walker ne

lui apporterait pas une arme, en tout cas, il ne téléphonerait plus aux Tchétchènes.

*

* *

Au moment où il allait sortir, le téléphone sonna à nouveau. Il pensa qu'Alexia se décommandait et faillit ne pas répondre. Mais ce n'était pas Alexia. Son poulx grimpa vertigineusement en entendant une voix d'homme. Inconnue.

— Appelez d'un taxiphone le numéro suivant, dit l'inconnu, 234 7216. Tout de suite.

Il raccrocha avant de laisser Malko placer un mot. Ce dernier hésita. La curiosité fut la plus forte. Il fonça vers l'ascenseur. En sortant de l'hôtel, il gagna Nikolskaïa et tourna à gauche, s'engouffrant dans le passage souterrain qui menait de l'autre côté de l'avenue. Une double haie de bonnes femmes occupaient les marches, proposant des vêtements d'enfants ou des jouets. Résignées, le regard vide, pauvrement vêtues, elles aussi étaient des « New Russians ». Un taxiphone était libre à côté d'une vendeuse de billets de loterie ameutant les clients avec un haut-parleur portable. Il composa le numéro qu'on venait de lui communiquer et on répondit aussitôt.

— Qui voulez-vous voir ? demanda l'inconnu.

Ça recommençait !

— Je veux voir Abu, cria Malko dans l'appareil, pour couvrir les glapissements de la vendeuse de billets de loterie.

— Allez au 16, Pouchkinskaïa Ulitsa, ordonna l'inconnu. Entrée 2, au second étage, porte de gauche. Il y a un gardien, mais il ne vous dira rien. Une fois à l'intérieur, prenez le couloir à droite. Au fond, il y a une porte bleue. C'est là.

Malko sentit qu'il était sur le point de raccrocher.

— Attendez ! lança-t-il. Qui me dit que vous n'allez pas encore essayer de me tuer ! Comme ce matin.

— Vous tuer ?

Il sentit une surprise sincère dans la voix de l'inconnu et se hâta de préciser :

— Ce matin, j'avais rendez-vous à onze heures, rue du Neuvième-Cercle. Un homme m'a entraîné dans l'immeuble et a tiré sur moi. Je m'en suis sorti par miracle. Déjà, un de nos agents, Paul Nitze, a disparu depuis quinze jours. Qu'est-ce...

L'inconnu le coupa :

— Personne de l'Organisation n'a essayé de vous tuer ! Ce serait trop dangereux de continuer cette conversation. Allez au rendez-vous.

Derrière son interlocuteur, Malko entendait un brouhaha de voix. On devait l'appeler également d'un taxiphone. Il remonta à l'air libre, de plus en plus intrigué. Si ce n'étaient pas les Tchétchènes, qui avait

tenté de le tuer ? La réponse semblait, hélas, évidente. Et inquiétante...

La rue Pouchkinskaïa remontait vers le nord, le long du théâtre Bolchoï, à cinq minutes de là. Tant pis pour Alexia.

*

* *

Malko arriva dix minutes plus tard devant le 16 de la rue Pouchkinskaïa. Un vieil immeuble 1900 à la façade verdâtre, avec au rez-de-chaussée un magasin d'articles de bureau, séparé en deux par une grande voûte donnant sur une cour et d'autres corps de bâtiments, comme dans beaucoup d'immeubles moscovites. L'entrée 2 était à droite. À l'intérieur, on se serait cru dans un immeuble bombardé : des fils électriques pendaient partout, la cage d'escalier était d'une saleté repoussante, l'ascenseur antédiluvien. Au moment où Malko arrivait, un homme se battait avec sa porte pour tenter de l'ouvrir. La poignée lui resta dans la main ! Il la jeta rageusement à terre et se lança dans l'escalier noir de crasse, Malko sur ses talons. Il n'y avait que deux portes au second étage. À droite, deux battants de fer condamnés par un énorme cadenas. En face, c'était ouvert. Malko aperçut sur la gauche un gardien dans une cage de verre. Avant d'entrer, il se pencha. Plusieurs personnes discutaient autour de l'ascenseur en panne... Il n'y avait personne dans l'escalier. Il entra. Le vigile leva à peine les yeux. Il repéra le couloir à sa droite, où donnaient plusieurs portes vitrées. Au fond, une porte bleue était fermée, elle aussi, par un cadenas. Malko frappa néanmoins, tant et si bien qu'une porte s'ouvrit dans son dos. Une femme apparut qui lui jeta :

— Il n'y a personne. Ils ne viennent jamais dans la journée...

Il allait repartir, fou de rage qu'on se soit moqué de lui, quand il remarqua une petite enveloppe à moitié glissée sous la porte. Il se baissa et la ramassa. Elle ne portait aucune inscription. Il la mit dans sa poche et repartit.

Cette fois, le vieux gardien abandonna son exemplaire de *Troud* et sortit de sa cage vitrée.

— Vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchiez ? demanda-t-il.

— Si, si, affirma Malko.

Le vieux lui jeta un regard peu amène.

— C'est pas chez les Tchétchènes que vous alliez ? Ils ne viennent que le soir ! Et encore, pas régulièrement. Pensez qu'on dépense des bons roubles pour un centre culturel destiné à ces « culs-noirs » !

Il rentra dans son antre en secouant la tête et se replongea dans *Troud*.

Malko s'esquiva. Il brûlait d'ouvrir l'enveloppe, mais ne voulait pas le faire en public.

La distance jusqu'à chez *Maxim's* était trop courte pour trouver un taxi. Il marcha, s'arrêtant trente secondes pour acheter une brassée

d'œillets à un colporteur.

Alexia semblait furieuse et énervée quand il débarqua avec vingt minutes de retard. Lorsqu'elle vit les œillets, son visage s'éclaira.

— C'est si gentil ! dit-elle. Ici quand un homme a baisé une femme, il se conduit comme un *moujik* !

— Je suis désolé, expliqua Malko, j'ai eu un très long coup de fil à l'instant de partir.

— *Nitchevo* ! fit-elle. Mais je ne vais pas avoir le temps de dîner. Je dois retourner au bureau.

— On va grignoter quelque chose ici, suggéra Malko.

Le barman lui apporta une carte où il découvrit du caviar Petrossian, ce qui était un comble à Moscou. Mais logique : les Russes exportaient le *bon* caviar. Malko en commanda une boîte de deux cent cinquante grammes, de la vodka Petrossian également, et, pour Alexia, un *balalaïka*, cocktail de Cointreau, vodka et jus de citron.

Il eut le temps de lui allumer une Gauloise blonde avec son Zippo avant de s'éclipser aux toilettes, pour ouvrir tranquillement l'enveloppe trouvée rue Pouchkinskaïa. Elle ne contenait qu'un rectangle de bristol blanc avec quelques mots en russe : « Ce soir, vingt et une heures, 51, rue de L'Arbat. Sous la voûte. Faites attention à ne pas être suivi. ABU. »

Il déchira le papier et jeta les morceaux dans la cuvette. Pourvu que cette fois, ce soit la bonne. Il lui restait environ deux heures pour déjouer une éventuelle filature.

*

* *

Le major Viatcheslav Grigoriev pénétra à sept heures pile dans le club réservé aux membres des « Organes », au deuxième étage d'un immeuble discret caché derrière l'ancien KGB. L'entrée se trouvait dans la rue Loubianka, juste à côté d'un Produkti⁽³⁸⁾ qui occupait tout le rez-de-chaussée. Il n'y avait qu'une seule personne au bar : le colonel, ou plutôt l'ex-colonel Basil Uspenski, un de ses plus vieux amis. Ancien du groupe Alpha, il avait donné sa démission lorsque le KGB avait été réorganisé aux mesures de Boris Eltsine. Avec une centaine d'autres officiers, il avait quitté l'uniforme pour le business et dirigeait le service de sécurité de la banque Most.

Lui et Grigoriev s'étreignirent. Ils étaient de la même promo et partageaient les mêmes convictions. Un dégoût profond pour tout ce qui n'était pas russe et une haine viscérale pour Boris Eltsine, le fossoyeur de l'Union soviétique. Grigoriev, grand et mince, brun, avec des yeux surnois et un visage en lame de couteau, était resté à son poste, faute de trouver un job dans le civil. Uspenski, chauve, jovial et trapu, était son contraire. Il héla le barman :

— Donne-nous ton meilleur cognac !

— Ici, tu es mon invité ! protesta Grigoriev.

— Pas question, fit Uspenski, en prenant avec respect la bouteille de Gaston de Lagrange XO apportée par le barman. Je suis trop riche pour que tu m'invites !

Effectivement, il gagnait dix fois plus que les sept cent mille roubles mensuels de Grigoriev !

Basil Uspenski remplit les deux verres ballon de Gaston de Lagrange XO. Ils humèrent religieusement le liquide ambré et hop ! les vidèrent d'une seule lampée. À la russe.

— Au succès du camarade Guennadi Ziouganov ! firent-ils en chœur.

Inconscient du crime gastronomique qu'ils venaient de commettre, Basil Uspenski remplit à nouveau les verres.

— Que Boris Nikolaïevitch crève, ajouta avec conviction Viatcheslav Grigoriev.

Basil Uspenski lui donna un coup de coude.

— Tu es sûr qu'il n'y a pas de micros, *tovaritch* ?

Les boiseries sombres du club devaient en être truffées.

Grigoriev haussa les épaules.

— *Nitchevo* ! Ceux qui écoutent sont des amis. Ils pensent comme nous.

En dépit de la réorganisation voulue par Boris Eltsine, le FSB était encore pro-communiste à quatre-vingts pour cent et priait pour le succès du candidat communiste à l'élection présidentielle.

— À part ça, comment ça va ? demanda Uspenski.

Viatcheslav Grigoriev fixa son verre, l'air sombre.

— Je me suis fait engueuler par cette larve de Victor Ivanovitch.

— Ampilov ?

— *Da*. Il veut ses étoiles et il fayote. Boris Nikolaïevitch est furieux parce qu'un « bandit » tchéchène nommé Bassaïev serait à Moscou et qu'on ne le trouve pas. Il paraît que je ne « traite » pas assez bien les gens de la mafia tchéchène ! Comme s'ils allaient me faire des cadeaux ! Ils ne m'ont jamais livré que des petits *racketiri* de rien du tout. Ils jurent qu'ils n'aiment pas Doudaïev et ses copains, mais je suis certain qu'ils les financent.

— Tu as toujours ta « source », le vieux Salman Dokou ? Tu devrais le secouer un peu. À son âge, on a peur de mourir.

Grigoriev ricana.

— Je préfère secouer sa copine ! Quand je pense que cette pute de Tatiana Korygin se tape ce vieux débris ! Elle est superbe.

La « source » de Grigoriev lui servait aussi à gagner quelques dollars... Le mafieux tchéchène importait de Paris pour les « New Russians » des meubles de luxe Roméo sans payer de douane, grâce à Grigoriev.

Basil Uspenski trempa les lèvres dans son Gaston de Lagrange XO et dit avec philosophie :

— Si ce régime pourri n'avait pas dévalué notre bon rouble, elle ne serait pas réduite à faire la pute ! Tu sais combien elle a de pension ? Huit cent mille petits roubles ! De quoi crever de faim. Et son mari a reçu l'ordre de Lénine, la médaille de la Bravoure. Terminer en faisant des pipes à un « cul-noir » cacochyme ! J'espère que tu te la tapes ?

— Ça arrive, fit évasivement Viatcheslav Grigoriev. En tout cas, demain, il va falloir qu'il me crache quelque chose, le vieux. Sinon, je le remue. Si je ne retrouve pas ce fils de pute de Chamil Bassaïev, ce lèche-cul d'Ampilov est capable de me faire muter à Volgograd !

Un ange passa et s'éloigna à tire-d'aile. La glorieuse Stalingrad, symbole de la Grande Guerre patriotique, n'était plus qu'une sinistre ville de province, rebaptisée Volgograd.

— Ces Tchétchènes, il faudrait tous les tuer, les passer au napalm ou à l'atome, reprit Basil Uspenski d'un ton convaincu. On est trop bons avec eux. Ah, si le camarade Staline était toujours de ce monde, il ferait comme avec les Tatars.

Le club commençait à se remplir d'officiers qui bavardaient, par petits groupes en buvant des alcools étrangers. À côté d'eux, deux colonels se partageaient une bouteille de Defender « Very classic Pale ».

— À propos, pourquoi voulais-tu me voir ? demanda Basil Uspenski.

Viatcheslav Grigoriev lui jeta un regard surnois.

— Tu as toujours ton copain à la Quatrième Région ?

— Yuri ? Oui, bien sûr.

— Il pourrait encore assurer une livraison ?

— Ça dépend quoi... et il faut se dépêcher, il s'en va au début de l'été.

— Oh ! rien que du normal. Tiens, regarde, j'ai la liste.

Il sortit un papier de sa poche et le tendit à son ami qui y jeta un coup d'œil.

— Ça ne paraît pas impossible, conclut-il. Il y a de quoi remplir un camion. Ça va où ?

— Chez les Arméniens.

La guerre entre Azéris et Arméniens n'avait jamais totalement cessé. Ils s'entr'égorgeaient avec une régularité sans faille. L'ex-colonel hocha la tête, approbateur.

— Moi, j'aime bien les Arméniens ! Eux, ils n'ont pas peur des « culs-noirs ». Et puis, ils ont du pognon, ajouta-t-il avec un rire gras. Tu sais qu'il y en a pour de l'argent, dans ta liste.

— Combien ?

L'ex-colonel se concentra.

— À vue de nez, comme ça, pas loin de quatre cent mille dollars.

— Je vais transmettre, mais ça devrait pouvoir s'arranger. Avec toutes les œuvres d'art qu'ils nous ont volées...

— Attention, je ne prends plus les billets de cent dollars, avertit l'ex-officier. Tout doit être en cinquante dollars. Ou alors, il y a cinq pour cent de plus, et je dois obtenir un feu vert.

Les faux billets de cent dollars pullulaient à Moscou. Un sur trois. Comme c'était le principal moyen de paiement, dans le monde parallèle russe, cela causait beaucoup de problèmes.

Basil Uspenski acheva son Gaston de Lagrange XO avec un plaisir manifeste.

— *Karacho*. Tu m'appelles dès que tu as l'argent. Conditions habituelles, cinquante pour cent à la commande, cinquante pour cent juste avant la livraison. Et tu me dis où on livre.

Ils sortirent ensemble du club. Un flot compact de voitures remontait la rue Loubianka en direction de l'est. Moscou devenait une ville civilisée.

Viatcheslav Grigoriev regarda son vieux complice monter dans une BMW toute neuve, volée trois mois plus tôt en Allemagne et arrivée par la Pologne, comme presque toutes les grosses cylindrées de Moscou. Il fallait déjà payer cent pour cent de taxe, alors on n'allait pas, en plus, payer les voitures ! Tous les anciens du KGB avaient des filières sûres. Il suffisait de payer. En regagnant sa « poubelle », une vieille Lada, le major riait tout seul en pensant à la remarque de son camarade concernant les micros. Bien sûr qu'il y avait des micros dans le club de l'ex-KGB. Mais à part les remarques sur Eltsine, communes à tous les officiers et sans conséquence, il n'avait rien dit de *vraiment* dangereux.

*

* *

Malko émergea de la station de métro Smolenskaïa, au coin du boulevard Smolenski et de L'Arbat. Depuis deux heures, il sautait d'un métro à l'autre, cherchant à « casser » une éventuelle filature. Il s'engagea dans L'Arbat, l'unique rue piétonne de Moscou, au charme intact, avec ses réverbères et ses vieux immeubles baroques de toutes les couleurs. La même faune y traînait, vendeurs de souvenirs, de *matriochkas*⁽³⁹⁾, de tableaux faits en série, de cassettes. En dépit de l'heure tardive, il y avait encore pas mal de monde. Un énorme attroupement s'agglutinait autour d'un groupe de musiciens en poncho, jouant de la musique des Andes, arrivés là Dieu sait comment. Un peu plus loin, deux vieilles proposaient des chats sibériens, d'un blanc immaculé, avec d'étonnants yeux bleus. Les derniers marchands de bananes pliaient bagage. Des jeunes filles, provocantes jusqu'à l'indécence, se promenaient en bandes.

Très vite, Malko parvint à la hauteur du numéro 51. En face, il y

avait une galerie de peinture en plein air, d'où il put observer la façade ocre de quatre étages. Des magasins encadraient une voûte qui avait jadis été fermée par une grille à présent figée par la rouille et à moitié arrachée de ses gonds. C'était un endroit bizarre pour un rendez-vous clandestin. Une rue étroite, sans voitures, en plein centre de Moscou ; facile à boucler des deux côtés.

Neuf heures pile.

D'un pas nonchalant, il traversa la chaussée et s'engagea sous la voûte. Un escalier s'ouvrait à sa gauche, pouilleux et puant. Devant, il aperçut une cour, puis un second bâtiment traversé par une autre voûte qui desservait encore un autre immeuble. Disposition gigogne courante à Moscou.

Pendant qu'il hésitait, deux silhouettes en manteau de cuir noir surgirent de la cour et l'encadrèrent. Des hommes jeunes, bien rasés, au visage énergique. L'un d'eux le dévisagea.

— Vous cherchez quelqu'un ? demanda-t-il en russe.

— Oui, dit Malko. Abu.

Il n'en crut pas ses oreilles quand l'autre répondit simplement :

— *Karacho. Davai.*

Ils partirent vers le fond de la cour. Ils ne l'avaient pas encore traversée qu'il y eut un bruit de pas précipités sous la voûte, derrière eux. Malko se retourna.

Un homme venait de surgir de L'Arbat. Il lança une interjection à ceux qui encadraient Malko. Aussitôt, celui qui lui avait parlé fit jaillir de sa ceinture un gros automatique noir et en menaça Malko.

— Tu travailles avec eux ! fit-il en russe.

Malko vit l'expression de ses yeux fous, l'index crispé sur la queue de détente. Il sentit son poulx s'affoler. On allait le tuer et il ne savait même pas pourquoi.

CHAPITRE VIII

Un cri jaillit de la voûte où trois autres hommes avaient surgi, venant de L'Arbat. Celui qui avait averti les accompagnateurs de Malko franchit la voûte pour se coller au mur de gauche. L'homme qui menaçait Malko s'immobilisa. Le canon de son arme accomplit un quart de tour. Les genoux légèrement fléchis, tenant son automatique à deux mains, il commença à vider son chargeur avec un calme impressionnant. Deux des nouveaux arrivants boulèrent comme des lièvres foudroyés dans une battue. Le troisième plongea dans la cage d'escalier.

Il y eut un instant de silence. Le guetteur sortit de sa veste de cuir un court pistolet-mitrailleur Skorpion et cria quelque chose à ceux qui encadraient Malko. Le tireur prit celui-ci par le bras, et l'entraîna. Cela ressemblait maintenant plus à un kidnapping qu'à une invitation...

Malko se mit à courir, pour éviter d'être pris entre deux feux. Au moment où ils arrivaient au fond de la cour, la fusillade reprit dans leur dos. Le rescapé du trio tentait d'avancer, arrosé par le feu du Skorpion.

D'une violente bourrade, Malko fut projeté sous la seconde voûte, au moment où des coups de sifflet éclataient dans L'Arbat. Une grosse voiture stoppa juste en face de la porte cochère, déversant plusieurs hommes armés de pistolets-mitrailleurs. Le Tchétchène au Skorpion cria quelque chose à ses deux compagnons et se planqua dans une entrée latérale.

La seconde voûte était beaucoup plus basse, humide et sale. Les deux hommes qui escortaient Malko la traversèrent en courant, et débouchèrent dans une deuxième cour étroite, encombrée de carcasses de voitures, de gravats, d'ordures. Deux gros rats s'enfuirent devant eux. Derrière, il y eut encore des détonations.

Malko ne pensait plus, uniquement préoccupé de se sortir de ce mauvais pas. Ses deux kidnappeurs l'entraînèrent vers un boyau noirâtre débouchant dans une troisième cour, un vrai dépotoir. Des coups de feu claquaient en sourdine loin derrière eux, encore plus nourris. Puis ils perçurent l'explosion d'une grenade... C'était de la guérilla urbaine.

La troisième cour donnait sur une petite rue parallèle à L'Arbat. Malko vit une plaque bleu et blanc, juste en face : Pereulok Sistev-Vrajk.

Une camionnette était garée le long du trottoir, un homme au volant. L'homme au pistolet jeta à Malko :

— Vite, monte !

Malko grimpa à l'arrière, imité par ses deux compagnons. Il se reçut sur le plancher de tôle et la camionnette démarra aussitôt, tourna à droite, puis à gauche, à droite de nouveau et encore à gauche. Un silence de mort régnait entre les trois hommes ballottés par les cahots. À chaque seconde, Malko s'attendait à entendre la sirène d'une voiture de police. Ses compagnons aussi, vu leur nervosité. Enfin, le véhicule déboucha dans une grande avenue et se mêla à la circulation. Malko eut l'impression qu'il s'agissait de Gogolevski Boulevar.

Ses deux compagnons se détendirent d'un coup, échangeant quelques mots à voix basse dans leur langue. L'homme au pistolet rentra son arme.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demanda Malko.

— Ils nous attendaient, répondit-il brièvement.

Il ne semblait plus soupçonner Malko de collusion avec leurs adversaires.

Ils roulèrent encore dix minutes, puis celui qui avait déjà parlé dit d'une voix plus calme :

— On va vous bander les yeux.

Il sortit de sa poche un foulard sombre qu'il plia en quatre avant de le nouer autour de la tête de Malko. Le tissu sentait l'oignon et la sueur.

— Allongez-vous ! ordonna le même. Je dois vous attacher les mains.

Malko dut s'allonger sur le ventre contre la tôle ondulée du plancher. Le Tchétchène lui attacha les mains derrière le dos avec une fine cordelette qui lui entra dans la chair. Ensuite, il aida Malko à s'asseoir. Ce dernier entendit le claquement caractéristique d'un Zippo et, bientôt, sentit l'odeur d'une cigarette. Le véhicule continuait à une allure normale. Apparemment, ils étaient sortis de la zone dangereuse.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Je ne peux pas vous le dire, répondit le Tchétchène d'une voix égale.

Il n'y avait plus qu'à prendre son mal en patience. Il avait voulu voir Abu, il allait le voir... Du moins l'espérait-il.

Le trajet dura presque une heure, estima Malko. Ils se trouvaient sans doute à la périphérie de Moscou. Puis, la camionnette ralentit et s'arrêta.

— Restez là ! ordonna le Tchétchène.

Il descendit, laissant Malko à la garde de son compagnon.

Il y eut un chuchotis à l'extérieur, puis le silence. À côté de lui, son gardien ne bougeait pas. Il faisait froid.

Il entendait des voitures passer, pas loin. Ils devaient se trouver

dans une contre-allée. Le bruit de la ridelle arrière qui s'abaissait le fit sursauter, puis des mots chuchotés à mi-voix.

— *Davai ! Davai !*

On le tira hors du véhicule, on le houspilla pour lui faire franchir quelques mètres. Aveuglé par son bandeau, il trébucha sur une marche, sentit sous ses pieds un sol différent. Quelque chose comme le hall d'un immeuble. On le poussa dans ce qui devait être la cabine d'un ascenseur, si étroite qu'il était en sandwich entre deux hommes. La montée ne fut pas longue : deux ou trois étages au maximum. On le poussa dehors, puis on lui fit franchir quelques mètres. Il sentit une odeur différente, une senteur d'Orient.

— Asseyez-vous.

Joignant le geste à la parole, son gardien lui appuya sur l'épaule, tout en le retenant. Malko se retrouva dans un fauteuil, les mains toujours liées derrière le dos. Enfin, on lui ôta son bandeau et il découvrit un décor inattendu : une petite pièce rectangulaire, sans aucun meuble à l'exception d'une table sur laquelle était posé un télé, devant une fenêtre aux rideaux tirés. Le long des murs étaient alignés des canapés et des fauteuils, les uns à côté des autres. Des tapis recouvraient le sol. En plus des deux hommes qui l'avaient amené, il découvrit un jeune homme en jean et T-shirt rayé qui l'observait avec curiosité, un court Kalachnikov sur les genoux, le torse engoncé dans un plastron de toile kaki bourré de chargeurs de Kalach. Il portait un léger collier de barbe et son regard juvénile exprimait la gravité des croyants. Il avait le visage allongé, le nez important et le type oriental.

— Où est Abu ? demanda Malko.

Celui qui l'avait menacé lui lança un regard noir.

— Je ne sais pas.

— On m'a dit que je devais le voir.

— Il n'est pas ici.

Il sortit avec son copain, mettant fin à la conversation. Malko demeura, mains liées derrière le dos, en compagnie du jeune barbu au regard doux et illuminé. Celui-ci égrenait entre ses doigts une sorte de *comboloï*⁽⁴⁰⁾ en marmonnant des mots indistincts. À ses pieds était posé un téléphone rouge à touches. Malko percevait un bruit de conversation à travers la mince cloison.

Son « kidnappeur » réapparut et demanda d'un ton nettement plus aimable :

— Vous avez faim ?

— Oui, répondit Malko. Mais, avant, je voudrais voir Abu.

L'autre tourna les talons sans répondre. Visiblement, Abu n'était pas de son ressort. Quelques secondes plus tard, Malko eut le premier choc agréable de la soirée.

Une grande femme brune pénétra dans la pièce. Pas à proprement

parler belle, mais dégageant un magnétisme animal, avec ses épais cheveux noirs tombant sur ses épaules, son nez trop important, ses grands yeux aux prunelles sombres, assortis à une bouche large et sensuelle. Des sourcils marqués et bien dessinés donnaient l'impression qu'elle était maquillée.

Elle portait une robe de coton à fleurs boutonnée devant, et descendant jusqu'aux chevilles, qui moulait une forte poitrine, des hanches épanouies et un ventre plat. Ses pieds étaient nus et cela semblait naturel. Son regard se posa sur Malko avec un mélange de curiosité et d'intérêt presque trouble. Elle dégageait, sans rien faire pour cela, une sexualité puissante. Dans sa main droite, elle tenait un énorme bol de riz où était plantée une cuillère et, dans la gauche, une carafe de *kompota* rougeâtre. S'adressant d'abord au jeune homme dans sa langue, elle se tourna ensuite vers Malko et dit en russe avec un accent chantant :

— On va vous détacher pour que vous puissiez manger, mais si vous essayez de vous enfuir, Aslan vous tuera.

Malko se leva pour qu'elle puisse lui détacher les mains, tandis que le dénommé Aslan, abandonnant son chapelet, braquait sur lui son Kalachnikov, l'air si farouche qu'il en était comique... La femme se retira et Malko se mit à manger sous le regard vigilant de son gardien qui gardait le doigt sur la détente. Le bol contenait du *pilav*, mélange de riz, de morceaux et de graisse de mouton. Avec la *kompota*, ça passait. Lorsqu'il eut terminé, Aslan appela la femme qui vint chercher le bol, la carafe, et attacha à nouveau Malko.

— Couchez-vous par terre et dormez, dit-elle de la même voix douce, et surtout, ne tentez pas de vous enfuir. Aslan a ordre de vous tuer.

Cela devenait kafkaïen...

— Mais enfin, protesta Malko, je suis venu ici de mon plein gré, je ne suis pas votre prisonnier. Je veux seulement rencontrer Abu.

Visiblement dépassée, la femme ne répondit pas et disparut.

Malko n'eut plus qu'à s'allonger sur les tapis pour essayer de trouver le sommeil. Est-ce que cela s'était passé ainsi pour Paul Nitze ? Les Tchétchènes n'obéissaient, de toute évidence, qu'à leur propre logique. Il se repassa les événements de la soirée, cherchant à comprendre. Lui, ou eux, avaient été suivis. Ce ne pouvait être que le FSB. Au moment de s'endormir, il réalisa soudain qu'il avait déjà entendu la voix de la femme ! C'était la Tchétchène qui avait répondu par agacement : Louisa. Il essaierait de le vérifier. Il s'endormit avec l'espérance qu'il rencontrerait enfin le mystérieux Abu. Le lendemain.

Chamil Bassaïev se jeta sans sourciller sous la douche froide de sa chambre d'hôtel. Pour cent mille roubles par jour, on ne prétendait pas

avoir de l'eau chaude... Habitué aux rudes conditions de la montagne caucasienne, le chef tchéchène n'en revenait pas de dormir tous les jours dans un lit. Cinq heures de sommeil lui avaient suffi. Il était soucieux. Une fois de plus, le FSB était au rendez-vous, en dépit des précautions prises. Cette fois, il était certain d'une chose : cela venait du côté des Américains. La question était de savoir si c'était à leur insu, ou s'ils collaboraient secrètement avec le FSB. Objectivement, ils étaient les alliés de Boris Eltsine. Donc, ils pouvaient être tentés de désorganiser la tête de pont tchéchène à Moscou. Même dans ce cas, il ne pouvait pas se les mettre à dos. Ordre de Zelimkhan Iandarbaïev. Il importait de ne pas se brouiller avec leurs alliés turcs.

Son pari de voir son commando monté à Moscou agir dans l'ombre des pourparlers avec les Américains s'était retourné contre eux. À cause de la CIA, Chamil Bassaïev avait déjà perdu six hommes, dont trois *boiviki*, les autres faisant partie du réseau logistique moscovite.

Enfin, il avait réussi à s'assurer de l'agent de la CIA. Plus besoin de prendre des risques pour le rencontrer sous le nom de « Abu ». Il allait faire traîner les « pourparlers », le temps de compléter ses préparatifs opérationnels : huit jours environ.

Ensuite, les Américains seraient mis devant le fait accompli. Comme il avait l'intention de garder l'agent de la CIA jusqu'au bout, cela risquerait de les compromettre aux yeux des Russes, ce qui n'était pas plus mal.

Au moment où il sortait de sa douche, on frappa à sa porte. Trois coups. En dépit de ce signal convenu, il enveloppa son Makarov dans une serviette avant d'ouvrir. C'était son adjoint, Saïd.

— Magamet est là, annonça-t-il.

— J'arrive, fit Chamil Bassaïev.

Il s'habilla rapidement, enfila sa canadienne aux poches bourrées de chargeurs et de grenades défensives et sortit.

Magamet était un Tchétchène établi à Moscou depuis longtemps, précieux pour le transporter, grâce à sa plaque « 77 ». Il l'attendait au volant d'une Lada 1800 qui avait été blanche. À peine dans la voiture, il lui tendit un billet de train daté du jour même et un passeport intérieur à un faux nom.

— Tu es arrivé ce matin, tes affaires sont dans le coffre, expliqua Magamet. Tu es mon cousin et tu vas loger chez moi... Où va-t-on ?

— Dans la planque de la rue Kominternà. Tu n'as pas été suivi ?

Le Tchétchène contourna le bâtiment et se fit ouvrir la grille d'un coup de klaxon, tournant aussitôt à droite dans Minsk Chosse.

— Ils ne peuvent pas TOUS nous surveiller ! fit-il en riant. Je n'ai jamais eu aucun problème. Et ici ?

— Ça va, répliqua Bassaïev. La Milicija ne vient jamais.

Magamet franchit le pont enjambant le périphérique pour

rattraper celui-ci en direction du nord. Il roulait lentement, surveillant les éventuelles voitures du GAI, prompts à repérer la moindre infraction.

Chamil Bassaïev avait dans sa canadienne son pistolet Makarov, un PM Borko avec quatre chargeurs, ainsi que deux grenades, mais cela pouvait ne pas suffire. De plus, il était à Moscou pour mener une opération précise, spectaculaire, non pour faire la guerre à des miliciens démotivés. Le Tchétchène, bercé par le ronronnement de la voiture, se mit à somnoler, pensant à ses *boiviki* récemment disparus. Il s'ébroua, réveillé par un cahot. Il était viscéralement attaché à ses montagnes et se sentait mal à Moscou. Le danger ne lui faisait pas peur, mais ici, il ne le sentait pas comme en Tchétchénie.

*

* *

Le colonel Victor Ampilov relut le rapport qu'il venait de rédiger sur les événements de la veille au soir, augmenté d'un commentaire personnel, et le signa d'un paraphe décidé. Il appela ensuite sa secrétaire.

— Portez ceci au général Barsoukov, demanda-t-il.

Resté seul, il alluma une Gauloise blonde avec un Zippo offert par ses homologues américains et représentant une somptueuse rousse au décolleté vertigineux. Joan, la pin-up de l'année 1996, renouait avec la tradition inaugurée par Windy, la figurine emblématique des Zippo, soixante ans plus tôt. C'était génial : les Américains lui offraient des briquets garantis à vie et les Français des cartouches de cigarettes !

Il reprit le cours de la réflexion morose. En une seule journée, il avait perdu trois hommes et l'agent de la CIA s'était évaporé ! Celui-ci, en dépit de ses efforts, n'avait pas réussi à lâcher les agents du FSB qui l'avaient traqué jusqu'au 51, rue de L'Arbat. Là, les Tchétchènes leur avaient glissé entre les doigts après une violente escarmouche où ils avaient perdu un homme, délibérément sacrifié. Les barrages n'avaient rien donné. Tout cela renforçait l'hypothèse du Kremlin : Chamil Bassaïev était à Moscou.

Hypothèse favorable : il était venu chercher l'Américain pour le convoier jusqu'en Tchétchénie et repartirait avec lui. L'autre hypothèse, beaucoup moins favorable, devait être plus proche de la réalité, hélas : Bassaïev était venu faire un mauvais coup... D'où l'idée qui avait mis un peu de baume au cœur du colonel et qu'il exposait par écrit à son supérieur : sensibiliser la population par de faux attentats aveugles qu'on attribuerait aux Tchétchènes, afin de pousser la population à surveiller les « culs-noirs ». Cela mettrait les Tchétchènes en position difficile.

Seulement, il lui fallait un feu vert. Plus quelques bons relais dans la presse, ce qui n'était pas un problème, on comptait assez de

journalistes progouvernementaux pour faire passer n'importe quel bobard. Les agences étrangères reprendraient ensuite. Comme d'habitude. Et si les Tchétchènes faisaient vraiment un gros coup, on leur attribuerait le reste, afin de retourner l'opinion contre eux.

*

* *

Une porte claqua. Malko entendit un bruit de voix étouffées. Assis dans un des fauteuils, les mains toujours liées derrière le dos, il observait le jeune Aslan, les yeux rougis par la fatigue, immobile comme une statue, son Kalach sur les genoux. La porte s'ouvrit sur l'homme au pistolet de la veille et un inconnu engoncé dans une canadienne. Jeune, avenant, les cheveux courts très noirs, le nez droit, le regard vif. Il ouvrit sa canadienne, découvrant un pull jacquard et un pantalon sans forme. Sous le pull, Malko aperçut la forme d'une crosse. L'homme s'avança avec un sourire.

— *Dobredin !* Je suis Abu. Vous avez demandé à me rencontrer.

Malko se leva, dissimulant mal sa fureur.

— C'est exact, fit-il. Mais pas à être traité comme un prisonnier.

Le Tchétchène ne se troubla pas et lança un ordre à Aslan. Pendant que le jeune homme détachait Malko, il continua d'une voix douce :

— Mes hommes avaient pour instruction de ne prendre aucun risque. Notre rencontre devait se faire en terrain neutre, sans intervention extérieure. Cela n'a malheureusement pas été le cas. À cause de vous, nous avons perdu plusieurs combattants irremplaçables.

Malko faillit lui dire que les cimetières étaient pleins de gens irremplaçables... Frottant ses poignets endoloris, il lui jeta un regard méfiant.

— D'abord, comment puis-je être certain que vous êtes bien « Abu » ?

Un moment, le Tchétchène resta sans voix, puis il sourit.

— Je ne suis pas autorisé par mon chef, le président Zelimkhan Iandarbaïev, à vous révéler mon véritable nom. Mais je suis bien l'homme venu de Tchétchénie pour vous rencontrer. Un risque considérable. Comme vous le savez probablement, nous n'opérons JAMAIS à Moscou. Il faut que le président attache une grande importance à ce dialogue pour m'avoir envoyé ici. Voulez-vous un peu de thé ?

Malko dévisagea son interlocuteur. Son russe était parfait, il s'exprimait comme un intellectuel, ses mains étaient soignées. Ce n'était pas un combattant de base tchétchène. Comme il n'avait aucun moyen de vérifier son identité, il était bien forcé de le croire.

— Vous êtes venu de Tchétchénie spécialement pour me voir ? demanda-t-il.

— Oui.

On frappa à la porte. Aslan alla ouvrir. C'était la même jeune femme que la veille, avec la même robe, pieds nus, toujours aussi belle. Les yeux baissés, elle posa le plateau sur les tapis du sol, faisant saillir sa croupe, et s'éclipsa. Lorsqu'elle eut disparu, « Abu » dit à Malko :

— Vous voyez cette femme ? Toute sa famille a été tuée par les Russes, sa maison détruite. Elle s'occupait d'un jardin d'enfants, avant. Après ce qui est arrivé, elle est devenue une combattante. Comme elle a été blessée, nous l'avons envoyée se reposer à Moscou.

Malko trempa ses lèvres dans le thé. Il était très fort et très sucré. Pendant quelques instants, les deux hommes burent en silence. La fenêtre était toujours calfeutrée et seuls quelques bruits de radio leur parvenaient.

Malko reposa sa tasse et posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Où est Paul Nitze ?

Le Tchétchène lui jeta un regard surpris.

— Qui est Paul Nitze ?

— L'homme qui était chargé, avant moi, de vous contacter. Nous savons que des gens de chez vous lui ont donné rendez-vous, qu'ils sont venus le chercher à son hôtel, le *Kempinski*. Il y a une quinzaine de jours. Depuis, nous n'avons plus eu aucune nouvelle.

Chamil Bassaïev regarda Malko avec gravité.

— C'est moi qui allais vous demander des nouvelles des hommes que j'avais envoyés à sa rencontre, dit-il. Je n'en ai plus jamais eu depuis ce jour. Nous avons cru que le FSB nous avait tendu une embuscade, avec votre complicité. Si vous dites la vérité, c'est beaucoup plus grave. Hier soir, j'ai encore perdu un homme parce que vous étiez suivi. Je vous avais pourtant demandé de faire TRÈS attention, ajouta-t-il avec une ombre de menace dans la voix. Vous ne vous étiez pas aperçu que vous étiez suivi ?

CHAPITRE IX

Malko affronta sans complexe le regard froid du chef tchéchène.

— Non, dit-il, je ne m'en étais pas aperçu. Avant de rejoindre L'Arbat, j'ai effectué dans le métro une demi-douzaine de ruptures de filature. J'avais envisagé d'être suivi par le FSB. Puisque nous abordons ce sujet, allons au fond des choses. Vous ignorez vraiment ce qu'il est advenu de Paul Nitze ?

— Absolument.

— Hier matin, un homme parlant en votre nom m'a entraîné dans un immeuble et a essayé de me tuer. Vous n'y êtes pour rien ?

— Pour rien.

Les deux hommes s'observèrent quelques instants en silence. Rassuré par la présence de son chef, le jeune Aslan s'était plongé dans la lecture du Coran. La musique bruyante de Europa Plus, la radio la plus populaire de Moscou, filtrait à travers la cloison. Le cerveau de Malko tournait à cent mille tours. Était-il possible que Larry Walker lui ait menti ? Qu'il ait été de mèche avec le FSB ? Il décida que non et releva la tête.

— J'ai été mis sur cette affaire parce que la CIA a perdu la trace de Paul Nitze, dit-il. Le responsable de la CIA à Moscou a interrogé le FSB qui jure n'être au courant de rien. Nous pensions que Paul Nitze était retenu chez *vous*, pour une raison inconnue. C'est la raison pour laquelle j'ai recommencé à appeler tous vos numéros.

Nouveau silence.

— Dans ce cas, conclut Chamil Bassaïev, c'est dans les geôles de la Loubianka qu'il faut chercher nos hommes et le vôtre...

Malko secoua la tête.

— C'est peu probable. Le FSB ne prendrait pas le risque *politique* de détenir un citoyen américain. Même un agent de renseignements. D'autant qu'un accord avait été conclu.

Le Tchétchène sourit. Un sourire plein de tristesse.

— Vous ne les connaissez pas... Le Kremlin ne contrôle pas tout. Il y a dans l'appareil des hommes qui nous haïssent et qui *vous* haïssent. Ils ne rendent de comptes à personne.

— Si vous dites vrai, conclut Malko, Paul Nitze est mort. Et vos hommes avec. Combien étaient-ils ?

— Trois. Des gens sûrs. Je suis surpris qu'ils n'aient même pas pu

me prévenir. Cela suppose qu'ils ont été attirés dans un guet-apens. C'étaient des combattants expérimentés. Ils ne se seraient pas laissés surprendre.

Le silence retomba. Chamil Bassaïev fixait Malko avec une méfiance non dissimulée et ce dernier se demandait comment il allait sortir de cette impasse. Aucun des deux hommes ne savait ce qui s'était réellement passé. Malko penchait pour une manipulation du FSB, mais...

— Donc, hier matin, l'homme qui a tiré sur moi à deux reprises avec un pistolet muni d'un silencieux appartenait au FSB ?

— Je ne vois pas d'autre hypothèse, reconnut Chamil Bassaïev.

— Pourquoi ?

Le Tchétchène réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Pour deux raisons. Si vous me dites la vérité et que le FSB est responsable de la disparition de ce Paul Nitze et de mes hommes, les Russes ne tiennent pas à ce que nous entrions en contact. Ensuite, le fait même que les Américains nous parlent leur est insupportable. En vous abattant, ils font croire à une mauvaise volonté de *notre* part. Le rendez-vous d'hier matin, rue du Neuvième-Cercle, était un rendez-vous « blanc » pour vérifier si vous étiez suivi. Les deux hommes qui s'y sont rendus ne vous ont pas approché, c'étaient leurs ordres. Ils ont été abattus un peu plus tard par le FSB. Lui était là : ses hommes ont pris la voiture des miens en chasse. Enfin, nous n'utilisons pas d'armes munies de silencieux : nous sommes des combattants, pas des assassins.

Il se tut, sortit de sa veste un paquet de Gauloises blondes et eh alluma une. Aslan avait cessé de lire son Coran et regardait le tapis. Malko fit le point dans sa tête. Son interlocuteur ignorait le témoignage de Valentina, la pute du *Cherry Casino*, qui avait parlé d'un véhicule du FSB. Son récit tenait debout et le FSB avait tenté de doubler les Américains.

— Je vous crois, conclut-il.

Le Tchétchène eut un hochement de tête approuvateur.

— Nous sommes des combattants, répéta-t-il. Nous ne combattons pas le peuple russe, mais une poignée de dirigeants sanguinaires et menteurs, Boris Eltsine en tête. Même si c'est le favori de l'Ouest, nous savons qu'il n'a pas de parole.

— Vous pensez mieux vous entendre avec Guennadi Ziouganov ? demanda Malko, saisissant la balle au bond.

Chamil Bassaïev ne broncha pas.

— Je ne suis pas un politicien, dit-il. Nous continuerons notre combat jusqu'à l'indépendance complète de la Tchétchénie. Et nous discuterons avec ceux qui sauront s'asseoir à une table de négociations en cessant de nous bombarder. (Il regarda sa montre.) J'ai pris des

risques énormes en venant vous rencontrer à Moscou. Il n'aurait jamais fallu parler de ces contacts au gouvernement russe. Puisque nous avons réussi à nous rencontrer, quelle est la proposition que vous devez me transmettre de la part du gouvernement américain ? Je suis venu ici pour cela.

— Avez-vous des moyens de communication avec le président Iandarbaïev ?

— Oui.

Le regard du Tchétchène ne déviait pas. L'homme était transparent, solide comme un roc en dépit de son jeune âge.

— L'Amérique, admit Malko, serait satisfaite de l'élection de Boris Eltsine à la présidence. Il a des liens personnels avec Bill Clinton qui le considère comme un réformateur.

— Je sais, fit Bassaïev en tirant sur sa Gauloise blonde avec une pointe d'impatience. Les Américains ont l'habitude de jouer le mauvais cheval. Ils aimaient beaucoup Mikhaïl Gorbatchev... Je suppose que vous n'avez pas risqué votre vie pour me dire seulement cela...

— Non, reconnut Malko. La Maison-Blanche souhaiterait que le président Iandarbaïev n'entreprenne d'ici l'élection présidentielle aucune action de nature à saper la crédibilité de Boris Eltsine.

— Quel genre d'action ?

Malko hésita quelques secondes. Après ce qui s'était passé, s'il révélait à « Abu » ce qu'il savait, il risquait de rester, très, très longtemps dans cet appartement. Au mieux...

— La prise et l'occupation de Grozny par exemple, comme vous avez tenté de le faire il y a quelques semaines. Ou une action en Russie.

Le Tchétchène le fixa, légèrement incrédule.

— Vous pensez que cela suffirait à faire perdre les élections à Boris Eltsine ?

— Cela va se jouer à quelques points, répliqua Malko. Vous savez comme moi que Vladimir Jirinovski « roule » pour Eltsine. C'est un ancien du KGB qui est « tenu » par les Services. Mais Ziouganov a une réelle assise populaire. Il peut gagner. Si vous faites perdre la face à Boris Eltsine peu de temps avant les élections, cela peut lui coûter des milliers de voix, qui se reporteront sur Ziouganov ou sur Jirinovski.

« Je pense que vous faites un mauvais calcul en jouant Ziouganov. S'il est élu, il voudra montrer sa force aux Russes et vous serez ses premières victimes... N'oubliez pas que c'est un communiste et que le mensonge est la base du système communiste. S'il vous a fait des promesses, il ne les tiendra pas.

« De plus, les États-Unis n'auront pas avec lui les mêmes rapports qu'avec Boris Eltsine. Ni le même poids.

Le Tchétchène regarda pensivement son paquet de Gauloises blondes comme pour y trouver la réponse à son dilemme.

— Si notre président acceptait, conclut-il avec une lenteur voulue, cela signifierait de laisser tuer des centaines de civils par l'aviation, l'artillerie et les missiles russes, sans possibilité de riposte. C'est un sacrifice très lourd. Parce que Boris Eltsine va continuer sa campagne de terreur contre mon pays. Simplement parce qu'il est stupide et entouré de gens stupides comme le « Pacha »⁽⁴¹⁾. Qu'offrez-vous au peuple tchéchène en échange ?

— Trois choses, répliqua Malko. D'abord, l'assurance que Bill Clinton fera *immédiatement* pression pour que l'armée russe arrête ses opérations en Tchétchénie. Ensuite, il s'engage à obliger Boris Eltsine à entamer de véritables négociations sur l'autonomie de la Tchétchénie, les élections présidentielles passées. Des négociations *directes* avec votre président. Enfin, les États-Unis contribueront financièrement à la reconstruction de votre pays.

Il se tut. Il avait délivré son message. Son interlocuteur le regardait avec une incrédulité non dissimulée.

— Quelles garanties auriez-vous que Boris Eltsine tienne ses promesses, une fois réélu ?

C'était là que le bât blessait. Malko s'appliqua à faire abstraction de ses propres convictions, se contentant de répéter la leçon apprise.

— En ex-Yougoslavie, dit-il, les Américains sont parvenus à amener les Serbes bosniaques à la table des négociations. Ceux-ci ne sont pas pires que Boris Eltsine. Eux aussi s'étaient conduits comme des sauvages. Mais les États-Unis sont puissants. Sur le plan économique, la Russie ne peut pas se sortir d'affaire, sans eux... Boris Eltsine contrôle encore des missiles nucléaires et des SNLE⁽⁴²⁾, mais son pays est incapable de construire des voitures qui marchent. Si votre chef, le président Iandarbaïev, accepte cet accord, c'est le discours que tiendra le président Clinton à Boris Eltsine. En Bosnie, les Serbes ont cessé la guerre et rendu des territoires parce qu'ils ont eu peur de la puissance américaine. Même ivre mort, Boris Eltsine sait reconnaître un billet de cent dollars...

« Abu » l'observait avec intérêt. Il alluma une nouvelle Gauloise blonde et en offrit une à Aslan qui refusa. Bassaïev semblait ébranlé par l'argumentation de Malko.

— Vous m'avez presque convaincu, reconnut-il avec un demi-sourire. Mais je vous rappelle qu'on ne peut pas faire confiance aux Russes. Regardez ce qui se passe avec notre rencontre. Ils tuent, ils mentent, sans le moindre état d'âme. C'est l'effet de soixante-quinze ans de communisme : toute valeur morale a disparu. Il suffit de ne pas se faire prendre. Les hommes volent, les femmes sont des putains... Quelle importance ! Eltsine est capable de jurer n'importe quoi, la main sur le cœur, et de se déchaîner contre mon peuple, dès qu'il aura gagné les élections. Les États-Unis ne feront pas la guerre pour la

Tchéchénie, ajouta-t-il avec un rien d'amertume.

— C'est vrai, reconnu Malko, mais les États-Unis peuvent lui « tordre le bras » sans faire la guerre.

Le Tchétchène regarda sa montre et se leva.

— Je vais transmettre votre proposition, annonça-t-il. Bien entendu, je ne suis pas qualifié pour y répondre.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Je l'ignore. Cela dépend d'éléments que je ne contrôle pas. En attendant, vous êtes mon hôte. Il est impératif que vous ne sortiez pas de cet appartement. Personne ne doit savoir que vous êtes ici. J'ai donné des ordres pour que vous soyez traité comme un hôte et non comme un prisonnier. Bien sûr, ce n'est pas le confort de l'hôtel *Savoy*, mais vous pouvez lire, écouter la radio, regarder la télévision. Je serai de retour dès que possible. Avec une réponse, positive ou négative.

Malko essaya de faire contre mauvaise fortune bon cœur. En réalité, il était prisonnier.

— Pourrais-je au moins téléphoner en votre présence à Larry Walker, le nouveau responsable américain de l'opération ? demanda-t-il. Il est déjà inquiet au sujet de Paul Nitze, il va l'être encore plus pour moi.

— Non, c'est impossible. Cet appartement n'a jamais été repéré par le FSB. Le téléphone de M. Walker est peut-être sur écoute. Ce serait un risque trop grand. Mais si vous me donnez un mot pour lui, et son adresse, je le lui ferai parvenir.

Malko sortit son stylo et une carte puis rédigea un mot très court, disant que tout allait bien et que Larry aurait bientôt de ses nouvelles. Il ajouta à la fin : « Valentina avait raison. » Sur l'autre face, il inscrivit les téléphone et adresse de Larry Walker. Puis il le tendit à « Abu » qui le lut attentivement et leva la tête.

— Qui est Valentina ?

— Une prostituée qui avait aperçu un véhicule suspect, le soir où Paul Nitze a disparu. Maintenant, je suis certain qu'il s'agissait du FSB.

Le Tchétchène mit la carte dans sa poche sans faire de commentaire et tendit la main à Malko.

— À très bientôt. Je suis désolé, mais les gardes ont ordre de vous abattre si vous tentez de quitter cet appartement. Sinon, vous êtes libre. Louisa vous fera la cuisine.

C'était donc bien Louisa ! La femme à qui il avait parlé.

Aslan se leva vivement et salua, la main sur le cœur. La porte claqua.

Vingt minutes plus tard, la jeune femme apparut. Il sembla à Malko qu'elle s'était coiffée et un peu maquillée. Elle souriait.

— Venez déjeuner dans la cuisine, dit-elle en russe. Je vous ai préparé un repas tchéchéne, j'espère que vous aimerez.

Malko la suivit, découvrant l'appartement. Une entrée minuscule desservait une autre pièce dont la porte entrouverte lui permit d'apercevoir l'intérieur. Un homme dormait, enroulé dans une couverture, sur un matelas à même le sol. La pièce était coupée en deux par un rideau. Il pénétra dans la cuisine, exigüe elle aussi, mais dont la fenêtre n'était pas obturée. Deux couverts étaient mis sur une petite table. Au milieu, une assiette pleine de ce qui ressemblait à des macaronis verdâtres.

— Ce sont des *cheremia*, expliqua Louisa, des légumes qui ne poussent que l'hiver en Tchétchénie.

Elle remplit copieusement les deux assiettes et s'assit à côté de lui. Dans cet espace réduit, ils se touchaient presque. Malko, au moindre mouvement, sentait contre lui la cuisse de la jeune femme. Le mince coton de sa robe dessinait ses seins sans pudeur, mais elle ne semblait pas s'en apercevoir. Il s'attaqua aux *cheremia*. Cela ressemblait vaguement à des poireaux, avec un arrière-goût amer... Avec beaucoup de thé, cela passait... Louisa l'observait anxieusement.

— Vous aimez ?

— C'est très bon, affirma-t-il, la bouche pleine. Et Aslan, il ne mange pas ?

— Il a déjà mangé, affirma Louise.

Le jeune homme s'était déplacé dans l'entrée, assis sur un tabouret, son Kalachnikov en travers des genoux, canon dirigé vers Malko. Sa main était placée à plat sur la crosse, mais il lui suffisait d'un geste infime pour saisir la détente...

Les Tchétchènes pouvaient parfaitement le garder au chaud tandis qu'ils préparaient leur attentat, et le relâcher ensuite, songea Malko.

Le FSB croirait que les Américains l'avaient approuvé...

S'il tentait de s'évader avant, il faisait forcément échouer la négociation avec Iandarbaïev. Ce que la CIA ne lui pardonnerait pas.

Il était tombé dans un piège diabolique.

CHAPITRE X

Salman Dokou se regarda dans la glace de sa salle de bains et se dégoûta. Il n'avait jamais été un apollon, mais l'âge et le poids l'avaient rendu carrément répugnant. Son visage ovale n'était plus qu'une masse gélatineuse d'où émergeaient deux yeux noirs, brillants comme de l'onyx, semblables à deux bijoux perdus dans un bol de gélatine. Ses trois mentons pendaient lamentablement jusqu'à son cou fripé. Il passa son peigne dans les quelques cheveux qui recouvraient encore son crâne ovoïde, essayant de dissimuler les cicatrices de la chirurgie esthétique qui avait tenté de le garder présentable...

Découragé, il baissa les yeux sur son ventre énorme, et détourna aussitôt le regard. Il avait toujours été porté à l'embonpoint, mais depuis quelque temps, en dépit d'un régime féroce sans la moindre goutte d'alcool, il avait atteint sa « limite haute », c'est-à-dire dépassé le quintal. Ses jambes variqueuses avaient du mal à supporter son poids.

Il regarda le paysage de bouleaux et de sapins par la baie de la salle de bains. Un paysage qu'il détestait. Il n'aimait que les montagnes de son pays, la Tchétchénie. Mais son rang de chef mafieux et sa fortune considérable l'avaient poussé à se faire construire la dernière folie à la mode à Moscou, un « cottage », à l'ouest de la capitale, une dizaine de kilomètres au-delà du périphérique, au milieu d'autres « cottages » des politiciens ou des « Nouveaux Russes ».

Ces constructions avaient remplacé les datchas en bois, pleines de charme, comme Gorbatchev en avait encore eu. C'étaient des villas en brique, rutilantes, de deux ou trois étages, munies de tout le confort moderne – salle de bains, téléphone satellite, jacuzzi. Celle de Salman Dokou lui avait coûté plus d'un milliard de roubles, ce qui avait à peine entamé sa colossale fortune, amassée en plus de trente ans d'activités criminelles.

Pour les meubles, il était allé directement à Paris chez l'architecte d'intérieur Claude Dalle et avait choisi ce qu'il y avait de plus cher dans le somptueux catalogue.

À chacun de ses passages à Paris, avant de prendre le Concorde Air France pour New York, il complétait sa collection. Son dernier achat était un ensemble de bureaux 1930 en loupe d'orme. Il aimait bien le Concorde, ne supportant pas de rester longtemps en avion. Et pour

être tranquille, il achetait deux places.

Jeune paysan tchéchène venu à Moscou en 1965, grâce à un cousin déjà établi sur les marchés, Salman Dokou avait vite compris qu'il ne ferait pas fortune en vendant des bananes et des raisins. Heureusement, un autre Tchétchène déjà « arrivé » lui avait proposé un travail : faire rentrer les créances des mauvais débiteurs. On se rendait d'abord au domicile du « coupable » et on lui réclamait gentiment le dû. Neuf fois sur dix, cela suffisait. Mais pour les mauvais payeurs, il y avait ensuite une escalade implacable, qui menait *toujours* au paiement.

La première fois que Salman Dokou avait cassé d'un coup de barre de fer le bras d'un quinquagénaire en dette avec son patron, il avait eu un peu honte. L'autre gémissait, pleurait, suppliait. Mais il avait payé, et, ensuite, lorsqu'il croisait Salman Dokou dans la rue, il le saluait respectueusement. Quand des Azéris avaient commencé à établir des kiosques dans le quartier du marché Danilovski, le patron de Salman lui avait proposé un marché. Il s'occupait des kiosques et ils partageaient les profits.

C'est ainsi que Salman Dokou était devenu *racketiri*. Avec les kiosques, c'était très simple : on annonçait le prix à payer toutes les semaines. Au premier refus, le propriétaire prenait une épouvantable raclée. Au second, son kiosque recevait un cocktail Molotov. Il y en avait rarement de troisième, mais lorsque cela survenait, Salman se chargeait alors de poignarder sa femme après, bien entendu, l'avoir violée...

Lorsque son patron avait succombé à une crise cardiaque, il s'était « agrandi ». Les kiosques, c'était minable. Désormais, un réseau de rabatteurs lui signalait les voyous enrichis au marché noir. À l'époque communiste, il n'y avait pas de banques. Ils étaient donc obligés de garder le produit de leurs crimes en liquide. Mais, pas fous, ils ne le laissaient jamais chez eux.

Alors, Salman Dokou arrivait avec deux hommes et demandait poliment l'argent. Bien entendu, la victime jurait ses grands dieux qu'il n'y avait pas un kopeck chez lui. Salman Dokou sortait alors sa barre de fer.

Peu à peu, son savoir-faire lui avait permis d'amasser une fortune considérable et de se lancer dans d'autres trafics : voitures, or, blanchiment d'argent. La fin de l'empire soviétique avait fait exploser le business. En cinq ans, Salman Dokou avait gagné plus qu'en trente ! Le trafic des voitures atteignait une immense échelle et surtout le racket se développait dans des proportions vertigineuses, grâce aux innombrables petits commerces désormais autorisés...

Il contrôlait une zone de cinq kilomètres de long autour de Leninski Prospekt, grâce à une armée d'hommes de main. Lui-même

ne s'occupait plus que de grosses affaires. Servir de prête-nom pour l'achat d'usines, monter de juteuses escroqueries et surtout exporter des armes à destination de l'Iran et du Moyen-Orient, via l'aéroport de Grozny dont il avait acheté tous les douaniers. Salman Dokou possédait des comptes à Moscou, à Grozny, à Londres, aux îles Caïmans, plus des monceaux de billets de cent dollars dans des coffres. En dépit de sa puissance, il continuait à arroser des dizaines de kagébistes et ex-kagébistes, d'officiers de la Milicija ou des douanes. Il ne se déplaçait que dans une Mercedes 600 blindée, escortée de deux BMW pleines de gardes du corps originaires du même village que lui. Si l'un d'eux avait eu la mauvaise idée de trahir, toute sa famille aurait été exterminée...

Salman Dokou tamponna son visage après s'être rasé. À cause du mauvais état de sa peau, il se coupait régulièrement et ces estafilades n'arrêtaient pas de saigner... Il était aussi diabétique et avait survécu de peu à deux attaques cardiaques. Mais à soixante-douze ans, il luttait contre sa mauvaise santé avec la même rage qu'il avait mis à faire fortune...

En soupirant, il se retourna vers la table où Fédora, sa femme de chambre aux cheveux gris, avait préparé la longue liste des médicaments à prendre dans la journée. Sinon, il en oubliait. Il s'astreignit, pendant cinq minutes, à avaler des comprimés de toutes les couleurs. Il préférait s'en acquitter le matin en une seule fois, c'était moins déprimant...

Le téléphone intérieur bourdonna et il alla décrocher.

— *Grajdanka*⁽⁴³⁾ Tatiana vient d'arriver, annonça la voix respectueuse de son chauffeur-garde du corps-secrétaire.

— Installe-la dans le salon et donne-lui du thé, dit Salman Dokou.

Tatiana Korygin était une de ses maîtresses. Celle qu'il préférait à cause de son allure sculpturale : un visage régulier et sensuel éclairé d'immenses yeux bleus, cent quatre-vingts centimètres de chair blanche, des seins en acier, une croupe de marbre, de longues jambes. La première fois qu'il l'avait croisée, c'était à un dîner d'officiers supérieurs du KGB auquel il était convié, en tant que « contribuable » important. Son regard l'avait fasciné. Une expression trouble, lointaine et incroyablement salope. Quand il se posait sur un homme, celui-ci se sentait déshabillé. Elle transpirait le sexe. Née en Sibérie, à Tcheliabinsk, elle avait dû refouler ses penchants pendant longtemps, d'où cette attitude volontairement distante... Mais dès qu'elle bougeait, que ses hanches se balançaient, on sentait qu'elle avait vingt mille volts entre les jambes...

Son mari, général-major au Premier Directorate, était un très bel homme, ami de Salman Dokou. Ce dernier s'était arrangé pour les inviter à de multiples reprises et s'était renseigné. Tatiana trompait son époux chaque fois qu'elle le pouvait. Pas de liaisons, elle n'était pas

amoureuse. Simplement des pulsions sexuelles. Le sexe à l'état pur était son unique moteur.

Salman Dokou et elle s'étaient longtemps ignorés sexuellement. Lucide, le vieux mafieux tchéchène savait ne pas l'intéresser : trop gros, trop laid, trop vieux...

Tout avait basculé lorsque, cinq ans plus tôt, Tatiana Korygin était devenue veuve. La pension de son mari avait fondu avec l'inflation. Évidemment, elle avait dû conserver son appartement de Faleievski Pereulok, charmante petite rue donnant sur la Moskova, en face du Kremlin. Elle y vivait avec son fils, mais s'était retrouvée sans un rouble. C'est là que Salman Dokou était intervenu. Un jour, il l'avait invitée en week-end avec son fils de sept ans... Salman Dokou se souvenait de ce jour-là comme si c'était la veille. Tatiana Korygin portait un tailleur bleu très décolleté, des bas clairs, des escarpins. Il avait pris place à côté d'elle et, d'une voix posée, lui avait fait sa proposition.

— Tatiana, ton mari est mort. Moi, je suis seul, ma femme m'a quitté depuis longtemps, mais je suis encore trop jeune pour vivre dans l'abstinence... Je connais ta situation. Tu ne vas pas te résoudre à faire des ménages. Bientôt, si tu veux continuer à vivre bien, tu seras obligée de te prostituer. Moi, je t'ai observée depuis des années, je te trouve extraordinaire !

Tatiana Korygin avait rougi.

— *Spasiba*, mais...

— Voici ma proposition, avait continué Salman Dokou. À partir d'aujourd'hui, je prends soin de toi financièrement, tu continueras à vivre très bien, tu voyageras – seule ou avec moi –, tu auras ce qu'il faut pour élever ton fils.

— Tu veux que je vive avec toi ?

Salman Dokou s'était récrié.

— Non, non. Je suis trop vieux. Il y a des moments où je ne peux même pas me regarder moi-même... Non, je veux seulement pouvoir te voir et faire l'amour avec toi quand je te le demanderai. De cette façon, tu ne perds pas la face. Cela te convient ?

Tatiana Korygin avait tourné simplement la tête vers lui, esquissant un demi-sourire pour demander :

— Quand veux-tu commencer ?

Ému comme un collégien, le vieux Salman Dokou avait alors posé la main sur un genou gainé de nylon. De sa vie, il n'avait éprouvé une sensation aussi forte.

Tatiana Korygin avait imperceptiblement écarté ses cuisses charnues, permettant aux doigts de remonter d'abord le long du bas, puis sur la peau nue. Lorsqu'ils avaient atteint le ventre brûlant, les yeux de Tatiana s'étaient presque révoltés. Elle était inondée et

tremblait légèrement. Salman Dokou s'était souvenu des récits de ses amants. Courageusement, il lui avait pris la main pour la poser sur son membre, sous la masse envahissante de son énorme ventre.

Aussitôt, les doigts s'étaient refermés dessus, avec une force qui lui avait envoyé une décharge de cent mille volts dans la colonne vertébrale. C'était extraordinaire. La somptueuse Tatiana avait *vraiment* envie qu'il la baise !

Contrairement à ses putes habituelles qui allaient jusqu'à s'enduire de miel pour faire croire à un désir absent !

Il avait arraché d'un coup ses cent dix kilos du sofa et entraîné la jeune femme dans sa chambre. Là, il s'était installé sur un grand lit à baldaquin acheté, comme le reste de son mobilier, chez l'architecte d'intérieur parisien Claude Dalle. Et il avait attendu la suite.

Tatiana Korygin avait ouvert son pantalon de flanelle. Debout à côté du lit, son regard englué au sien, elle avait lentement remonté sa robe bleue sur ses hanches, découvrant des jarretelles blanches et un triangle de fourrure blonde. Elle était alors montée à son tour sur le lit, l'avait enfourché et, sans trop de mal, s'était empalée sur lui. Pour Salman Dokou, c'était la sensation de sa vie ! Mais pour Tatiana, ça ne semblait pas être trop mal non plus. Elle l'avait chevauché lentement, les yeux fermés, le visage extatique, jusqu'à ce qu'elle prenne son plaisir avec une secousse de tout son corps.

Très peu de temps après, Salman Dokou avait explosé au fond de son ventre en criant de bonheur.

Depuis ce jour, leur entente avait été parfaite. L'été, Salman Dokou quittait la chaleur poussiéreuse de Moscou pour une croisière en Méditerranée. Tatiana l'accompagnait toujours. Elle le retrouvait dans la grande cabine de son bateau et le faisait habilement jouir dans sa bouche. Quitte à aller aussitôt après se confectionner un « Margarita », Cointreau, tequila et citron vert, et à le boire d'un trait. Elle détestait garder dans sa bouche le goût du sperme d'un homme qu'elle n'aimait pas.

Le reste du temps, elle faisait une consommation effrénée de Champagne. Uniquement du Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1988. Elle en buvait une bouteille, très glacée, en fin de journée, pour se remettre de la chaleur sarde.

Fédora, la femme de chambre aux cheveux gris, surgit silencieusement et aida Salman Dokou à enfiler son slip et sa chemise. Ne pouvant plus se plier, il n'arrivait plus à s'habiller tout seul... Salman Dokou se regarda dans la glace et se trouva un peu moins laid.

Après s'être arrosé d'eau de toilette, il pénétra enfin dans le salon où Tatiana Korygin était en train de lire, installée dans un superbe canapé de soie verte, pour lequel il avait eu un coup de foudre deux mois plus tôt chez Claude Dalle, lors d'un passage à Paris.

— *Dobredin ! Dobredin !*

La jeune femme se leva, rajustant sa jupe de cuir noir très courte, et il aperçut le triangle blanc du slip, tandis qu'elle baissait les yeux.

— *Dobredin*, répondit Tatiana. Tu as bien dormi ?

— Non, fit-il, je recommence à étouffer ! Mes artères me jouent des tours, mais je ne veux pas me faire opérer. *Nitchevo !*

Elle le regarda avec une certaine tendresse. Grâce à cet homme, elle vivait très convenablement. Et si elle fermait les yeux, elle devait s'avouer que sa queue la faisait jouir tout aussi bien que celle de jeunes étalons pleins de fureur et sûrs d'eux. Évidemment, elle avait de l'imagination...

Salman Dokou se laissa tomber à côté d'elle.

— Tu as vu Grigoriev ? demanda-t-il.

— Oui.

— Alors ?

— Il dit qu'il n'y a pas de problème. Il lui faut simplement une semaine pour réunir le matériel. À partir du moment où il reçoit cinquante pour cent de l'argent.

— Combien ?

— Huit cent mille dollars en tout.

Salman Dokou secoua la tête avec une grimace.

— J'espère que pour ce prix-là, il ne te baise pas *aussi*.

Tatiana Korygin regarda le tapis kurde avec un sourire mécanique. Viatcheslav Grigoriev la baisait. Souvent même, mais cela n'avait rien à voir avec cette affaire. Une heure plus tôt, il l'avait coincée dans son bureau et clouée contre une porte, la prenant d'abord et la sodomisant ensuite. Tatiana en avait encore les jambes tremblantes.

Salman Dokou n'insista pas. Les armes qu'il avait commandées valaient tout au plus deux cent mille dollars, en étant très généreux. Ce salaud de Grigoriev devait se douter qu'elles n'étaient pas destinées à l'Arménie et en tirait les conséquences. Salman Dokou le connaissait de longue date. Pas plus que les autres Russes, Grigoriev n'aimait pas les Tchétchènes. Mais il détestait tellement Boris Eltsine qu'il ne rechignait pas à aider ses ennemis.

Tatiana Korygin sortit un paquet de Gauloises blondes de son sac et en alluma une.

— Qu'est-ce que je lui dis ? demanda-t-elle. Nous devons nous revoir ce soir.

— Que c'est d'accord, approuva Salman Dokou. Je te donnerai l'argent aujourd'hui, je dois aller à la banque. Retrouvons-nous pour déjeuner chez *Maxim's*... À une heure.

Elle se leva et il posa sur elle un regard tellement brûlant qu'elle hésita à partir... Mais Salman Dokou se contenta de lui caresser les fesses à travers le cuir noir de sa jupe. Ce matin, il avait d'autres soucis

en tête. Il la regarda quand même s'éloigner avec nostalgie, se demandant combien de temps encore il pourrait bander.

Une fois seul, il prit son portable et appela un autre numéro de portable qui répondit immédiatement. En Russie aussi, c'était le seul moyen d'échapper à d'éventuelles écoutes. En tchéchène, il prit rendez-vous avec son interlocuteur. Puis se mit à réfléchir. Malgré ses hautes relations, si, un jour, le secret était levé sur ces activités-là, il perdrait la vie. Même un général du KGB ne pourrait le protéger contre la fureur du tsar Boris Eltsine. Seulement, pour la première fois de sa vie, ce n'était pas lui qui tenait la barre de fer, mais un autre, le nouveau président rebelle, Zelimkhan Iandarbaïev.

Toute sa vie, Salman Dokou s'était tenu à l'écart de la politique. Puis, les collectes dans la communauté tchéchène de Moscou au profit des *boiviki* de Doudaïev avaient commencé. Après s'être assuré que l'argent allait bien là où il devait, Salman Dokou avait donné. Généreusement, à la mesure de ses moyens.

Tout avait basculé quelques semaines plus tôt. Il avait reçu un émissaire de Iandarbaïev lui-même. Celui-ci lui avait exposé une requête, de celles qu'on n'a pas le choix de refuser. Il s'agissait de procurer un stock d'armes.

D'abord, Salman Dokou avait dit non. L'émissaire s'était retiré sans insister.

Trois jours plus tard, un coup de téléphone avait prévenu Salman Dokou que sa maison de famille, en Tchétchénie avait été détruite par une explosion criminelle... On imputait cette action aux occupants russes, mais lui savait parfaitement à quoi s'en tenir. L'émissaire était revenu. La conversation avait été moins mondaine. On lui avait clairement fait comprendre que s'il n'aidait pas ses compatriotes en lutte, *jamais* il ne pourrait retourner finir ses jours en Tchétchénie. Il avait deux jours pour se décider.

Le soir même, Gorby, son splendide dogue allemand, était trouvé mort dans son jardin, au bord de la piscine, égorgé par un *kindjal*, le poignard traditionnel tchéchène...

Salman Dokou n'avait même pas eu peur. C'était un sentiment qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

D'ailleurs, il n'y avait rien d'irrationnel dans ce meurtre. La décision lui appartenait. Il avait simplement le choix entre vivre ou mourir. Il avait toujours posé le problème en ces termes, lorsqu'il était de l'autre côté de la barrière. Il lui avait alors suffi d'un très rapide coup de téléphone pour stopper le processus.

Le lendemain matin, un courrier lui apportait une liste tapée à la machine des armes qu'il devait fournir.

D'abord, il était question de les *donner* à l'organisation de Iandarbaïev. Mais Salman Dokou avait tellement pleurniché que son

interlocuteur avait accepté de les payer. C'était déjà assez difficile de se procurer ce genre de matériel à Moscou.

*

* *

À travers les glaces de sa Mercedes 600, Salman Dokou regardait distraitement défilér les tristes clapiers de Leninski Prospekt. Depuis le matin, il éprouvait une douleur bizarre dans le côté gauche et cela l'inquiétait, plus que le rendez-vous auquel il se rendait. On ne négocie pas avec la mort.

La voiture était arrivée dans le centre. Le chauffeur tourna à droite, là où il ne fallait pas, et un coup de sifflet furieux le fit stopper. Un monumental policier du GAI s'approcha, l'air mauvais. Salman Dokou baissa sa glace, l'appela d'un petit geste et dit avec un sourire :

— *Dobredin*. Il y a un problème ?

En même temps, il lui tendait le rectangle rouge prouvant qu'il était membre d'honneur du FSB... Le policier salua et s'éloigna, ravalant sa fureur. Il aurait dû s'en douter... Cinq minutes plus tard, la limousine s'arrêtait Neglinnaïa Ulitsa, en face d'un vieil immeuble ne payant pas de mine avec sa façade grise où on lisait à peine *Ouzbékistan*. Jadis, c'était un des meilleurs restaurants caucasiens de Moscou. Sa gestion à la soviétique l'avait fait couler et presque plus personne n'y allait. Salman Dokou passa la porte donnant sur une grande entrée sombre au sol recouvert d'un tapis caucasien qui n'avait pas été nettoyé depuis la révolution d'Octobre. Le préposé somnolait à côté d'un vestiaire vide. Il sursauta en voyant un client.

Un garçon à la veste blanche maculée vint à la rencontre de Salman Dokou et l'emmena dans une salle aux murs décorés à la turque, mosaïque et peintures.

— Vous avez de la Borjoni⁽⁴⁴⁾ ? demanda le mafieux tchéchène.

— Non, il n'y en a plus. Vous voulez du *Khivanskaza*⁽⁴⁵⁾ ?

— Non. Rien, alors.

Le garçon n'insista pas, laissant le Tchétchène dans son coin. Ce dernier ne resta pas seul longtemps. Un homme, entré par une porte donnant sur Kiselni Pereulok, arriva silencieusement. Jeune, les cheveux très noirs, l'air décidé, escorté de deux autres garçons jeunes au regard sans cesse en mouvement. Il tendit la main à Salman Dokou.

— Merci d'être exact. C'est dangereux pour moi de circuler dans Moscou.

Dokou inclina la tête et lui fit signe de s'asseoir. Il venait de franchir la ligne ténue où il pouvait tout perdre, y compris la vie. Il se sentait soudain très las.

— Vous vous êtes occupé de moi ? demanda poliment Chamil Bassaïev.

— Oui. Tout peut être là dans une semaine. Cela va coûter huit cent

mille dollars. C'est beaucoup trop cher, mais je n'ai pas le choix.

— Je comprends, admit Bassaïev, mais je n'ai pas encore l'argent... Je crois que vous êtes d'accord pour l'avancer.

— *Da, da*, fit Dokou.

On ne lui avait pas vraiment laissé le choix. Comme pour le rassurer, Chamil Bassaïev précisa aussitôt :

— J'ai besoin des armes jeudi prochain. Quant à notre argent, vous le récupérerez la veille.

Il lui expliqua alors avec toutes les précisions voulues où et quand il voulait la livraison et Salman Dokou lui donna à son tour les éléments nécessaires à la récupération de ses huit cent mille dollars.

— Pour les armes, conclut Bassaïev, vous êtes certain qu'il n'y a pas de problème ? Ce n'est pas un piège ?

— Il n'y aura aucun problème, affirma le Tchétchène. C'est une filière que je connais, des gens sûrs avec qui je travaille depuis des années.

Chamil Bassaïev tiqua à peine.

— Le vendeur sait à qui elles sont destinées ?

— Non. Il pense qu'elles partent en Arménie ou en Afghanistan. Il y a eu d'autres livraisons similaires.

Chamil Bassaïev n'insista pas. Salman Dokou avait donné sa vie en garantie, c'était suffisant.

— Votre attitude sera prise en compte dans l'avenir, conclut-il. J'espère que vous pourrez bientôt retourner chez vous. Quand la guerre sera finie.

— J'espère aussi ! fit d'une voix lasse Salman Dokou. Si mon cœur me porte jusque-là. »

Tous deux chuchotaient en tchétchène et leurs voix ne portaient pas à plus d'un mètre.

Ils échangèrent une brève poignée de main. Puis, Chamil Bassaïev souleva le rideau donnant sur la grande salle, la traversa et disparut. Quand il regagna la Lada de Magamet, il avait un grand poids de moins sur le cœur.

Un problème était presque résolu. Maintenant, il fallait jouer fin entre le FSB et les Américains.

CHAPITRE XI

Malko regarda son *khash*⁽⁴⁶⁾ avec écœurement. Trois jours qu'il ne mangeait que cela, ou du fromage aigre, et terminait le repas par un gâteau rougeâtre au goût abominable. Le tout arrosé de *kompota* ou de thé noir comme l'enfer. Levant la tête, il croisa le regard inquiet de Louisa.

— Vous n'aimez pas ?

— On ne peut pas envoyer Aslan ou Jabraïm acheter des œufs ? suggéra Malko.

Jabraïm était le « double » d'Aslan, physiquement et moralement. Ils se relayaient, l'un veillant pendant que l'autre dormait. Aussi pieux et réservé l'un que l'autre, ils fuyaient les contacts avec Malko, comme si ce dernier risquait de les souiller. De vrais *boiviki* qui avaient abandonné leurs études pour la *Gazavat*.

Louisa secoua la tête.

— Non, ils ont l'ordre de ne pas quitter l'appartement.

— Ils n'ont pas confiance en vous ? L'un des deux peut vous laisser son arme.

La jeune Tchétchène se troubla.

— Oh non, ce n'est pas cela. Mais si la police attaquait, ils veulent être là tous les deux.

— Alors, allez-y, vous, je vais vous donner de l'argent.

Elle tourna la tête vers Aslan vautreé devant la télé dans le salon rouge, en train de regarder un match de foot.

— Bon, d'accord, dit la jeune femme à voix basse.

Ils se trouvaient dans la cuisine, porte ouverte. En trois jours, l'attitude de Louisa avait beaucoup changé. Sa timidité s'était muée en une familiarité amicale pleine de curiosité. Malko la sentait prête à tous les efforts pour que sa captivité ne lui pèse pas trop. Le lendemain de la visite d'« Abu », elle était apparue avec des bijoux fantaisie ! Des boucles d'oreilles, un collier et un bracelet. Le tout ne devait pas valoir plus de vingt dollars, mais elle en était très fière. Aslan et Jabraïm lui avaient jeté des regards noirs sans oser la réprimander. C'était une combattante comme eux et cela donnait des droits.

Malko avait noté aussi le fin trait de khôl pour allonger les yeux et les lèvres plus brillantes, probablement frottées d'une crème incolore. Louisa avait envie de plaire, tous ses gestes le disaient. Elle devait

repasser la nuit, car son unique robe était toujours impeccable. Mais alors que le premier jour, elle était boutonnée de haut en bas, deux boutons du haut étaient désormais défaits et quatre en bas, ce qui libérait une partie de ses jambes.

Dans cet espace étroit, ils se frôlaient sans cesse. Comme par un fait exprès, Louisa voulait toujours franchir une porte en même temps que Malko. Il effleurait une hanche, un sein, une cuisse, recevait un regard brûlant, aussitôt détourné.

Dieu merci, les deux jeunes *boiviki* ne se rendaient pas compte de cette abomination, occupés à égrener sur leur chapelet d'ambre les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu...

La veille, après le dîner, Malko et Louisa étaient restés longtemps à bavarder dans la cuisine, en buvant du thé noir. Elle lui avait montré une photo de sa maison, dans le quartier de Kataïama, à Grozny. Il n'en restait que des ruines.

— J'avais tout, avait-elle expliqué, la voix brisée. Mon mari était gentil, j'adorais m'occuper de mes enfants. Et puis, il les ont tués, mes amis sont morts et moi je suis ici, où on vit comme des animaux.

Il n'y avait qu'une chambre avec une petite salle d'eau. Malko avait le droit de s'y isoler. Dès le premier jour, Jabraïm lui avait apporté une chemise et un slip de rechange, ainsi qu'un rasoir, du savon et de la crème à raser. Louisa faisait la lessive pour tout le monde.

Elle occupait la moitié de chambre, les deux *boiviki* l'autre. Un rideau les séparait. La porte demeurait toujours ouverte...

« Abu », d'après Louisa, avait appelé deux fois, avec un code compliqué, pour transmettre à Malko un message simple : il n'avait pas encore reçu la réponse du président Iandarbaïev à l'offre des Américains. Interrogée par Malko, Louisa avait avoué ignorer totalement où se trouvait « Abu », qui utilisait un portable. Il pouvait très bien être retourné en Tchétchénie, ce qui dans le meilleur des cas signifiait une absence d'une dizaine de jours. Sans la présence de Louisa, Malko serait devenu chèvre.

Il se mit à faire la liste de ce qu'il voulait : vodka, œufs, fruits, eau minérale pour changer du thé. Il glissa cent mille roubles à la jeune femme en ajoutant :

— Achetez-vous des cigarettes aussi.

Il avait remarqué qu'elle fumait parfois. Elle rougit sans répondre, mais prit les billets et se dirigea vers l'entrée. Malko voulut la précéder afin de l'aider à enfiler son manteau. Ils se retrouvèrent coincés dans l'embrasure de la porte, presque collés l'un à l'autre. Il sentit une cuisse ferme contre la sienne et un sein lourd contre sa chemise. Il régnait dans l'appartement une chaleur de four et ils ne portaient jamais beaucoup de vêtements sur eux.

Durant quelques secondes, le corps de la jeune femme palpita

contre lui. Heureusement, c'est le moment que choisit l'équipe du Dinamo de Moscou pour marquer un but contre Kiev. Lorsqu'ils se dégageèrent, Aslan était toujours rivé à la télé. Louisa se hâta d'enfiler son manteau et de sortir.

Malko regagna le salon rouge, troublé. Ce n'était pas la première fois qu'une étincelle sexuelle jaillissait entre Louisa et lui. Il avait lutté pour ne pas sauter sur elle, la veille, alors qu'elle lui lisait les lignes de la main, penchée sur lui. Un bouton de sa robe avait sauté, dévoilant le haut de ses seins. Ils s'étaient tus tous les deux, et il avait cru qu'elle allait l'embrasser...

Dans ce minuscule appartement, ils étaient comme deux électrons tournant l'un autour de l'autre et dégageant de plus en plus de chaleur. Comme ils ne pouvaient avoir *aucune* intimité, la tension grandissait encore plus vite.

*

* *

— Voilà, annonça Louisa à voix basse, en sortant ses trésors de son sac en plastique.

Douze œufs, du beurre, de la mousse à raser, des pommes, des bananes, des cigarettes russes, de l'eau minérale, une bouteille de Stolitchnaïa et une de Cointreau. Plus des magazines de sport pour les deux *boiviki*.

— J'ai vu ça dans un kiosque, expliqua Louisa à propos du Cointreau, je ne sais pas ce que c'est. Vous m'aviez dit de prendre de l'alcool.

— C'est très bon, affirma Malko, touché. Avec la vodka, on fera des mélanges. Ça s'appelle un cocktail. Si vous me faisiez des œufs au plat ?

— Tout de suite.

Cinq minutes plus tard, Malko dévorait ses œufs. Ce que cela pouvait être bon ! Louisa se contentait d'une banane.

Aslan, timidement, était venu remercier pour les magazines, non sans regarder d'un œil réprobateur la bouteille de vodka. Malko, pour lui faire plaisir, ouvrit celle de Boijoni et s'en versa. Il faillit recracher : c'était immonde, du décapant... Il la tendit à Aslan qui s'en régala tandis que lui se rinçait la bouche à la Stolitchnaïa.

Louisa attendit que le jeune *boivik* soit sorti de la pièce pour prendre une cigarette. Malko l'alluma avec son Zippo en argent massif. Elle n'en avait jamais vu et l'examina curieusement, ne voulant pas croire qu'il était garanti à vie – en Russie, les objets duraient entre quelques heures et quelques mois. Les armoiries gravées dans le métal l'impressionnèrent beaucoup. Leurs regards se croisèrent et elle s'empourpra. Juste à ce moment, Aslan revint prendre du thé, ils bavardèrent un peu. Ravi des magazines, il expliqua qu'il avait vingt ans, qu'il était *boivik* depuis déjà deux ans et qu'il avait hâte de

retourner en Tchétchénie tuer des Russes. Fièremment, il exhiba à Malko son *kindjal* dissimulé dans un étui de cuir sous son gros pull. Puis il repartit devant sa télé. Malko commençait à faire partie de la famille...

Il offrit de la vodka à Louisa qui refusa. Trop fort. Alors, avec un citron et du Cointreau, il lui confectionna un « balalaïka ». Elle adora. Puriste, il resta à la Stolitchnaïa sec. De la cuisine, on entendait Aslan rire à la parodie de Boris Eltsine en mendiant, tendant la main à Clinton... C'était l'heure des « Kouklis », sur la chaîne NTV, l'équivalent des Guignols de l'Info...

— Vous êtes très jeune ! remarqua Malko, pour être une combattante.

Louisa se rebella avec un sourire.

— Jeune ! Non, j'ai vingt-six ans. Et je suis veuve depuis bientôt deux ans.

À voir sa sensualité débordante, son corps épanoui, la chasteté devait lui peser. Les deux *boiviki* veillaient sur sa vertu comme si elle avait quatorze ans. Ces dernières vingt-quatre heures, elle tournait autour de Malko comme un chat autour d'un rôti. Il était visiblement le premier homme qu'elle approchait depuis son arrivée à Moscou, où elle vivait claquemurée dans ce minuscule logis.

Elle commença à lui poser mille questions à voix basse sur sa vie, ses voyages, tournant et retournant son Zippo armorié entre ses doigts. Elle lui demanda même des détails sur les magasins de Moscou.

— J'aimerais aller acheter des disques ! soupira-t-elle. Ou des cassettes. J'adore la musique.

— Il y en a dans tous les kiosques, remarqua Malko. Même dans ce quartier.

Louisa prit l'air embarrassé.

— Je n'ai pas d'argent. Je suis entretenue par l'Organisation. Ce serait du gaspillage. J'ai juste une cassette de musique tchéchène. Vous voulez l'entendre ?

— Bien sûr, fit Malko.

Elle se leva, prit un petit Walkman sur une étagère, relié à un haut-parleur nain, et l'enclencha. Une musique incroyablement gaie et rythmée s'éleva dans la pièce, un chœur de femmes accompagné de brusques coups de sifflet, des instruments à cordes. Un mélange de musique orientale et de chants russes. Malko imaginait des gens en train de danser autour d'un feu, au fond du Caucase. Louisa aussi, sûrement, car elle se leva et commença à danser sur place, claquant des doigts, faisant tourner son bassin comme une danseuse orientale, la poitrine projetée en avant. Une danse de rut.

Entraîné, Malko se leva. Louisa ondulait à quelques centimètres de lui. Une brutale pulsion le fit l'enlacer par la taille, et il la pressa contre lui sans un mot. Sa danse s'arrêta net, ses prunelles sombres

chavirèrent et il eut l'impression d'une fusion nucléaire ! Louisa s'était plaquée contre lui des épaules aux genoux, soudée à lui, les yeux fous, la bouche entrouverte. Leurs lèvres se touchaient presque. Il sut immédiatement que s'ils s'embrassaient, rien au monde ne pourrait les arrêter. Avec une sorte de gémissement, Louisa s'écarta et se laissa tomber sur une chaise. La musique continuait mais ils ne l'entendaient plus. Comme pour éviter une nouvelle tentation, Louisa se leva et alla rejoindre Aslan devant les « Kouklis ».

*

* *

Chamil Bassaïev venait de rentrer au *Majarski*, épuisé par la tension nerveuse. Toute la journée, il avait couru Moscou, pour une sérieuse reconnaissance de terrain. Son plan ne souffrait aucune improvisation. C'était une opération militaire qui devait se dérouler sans anicroche, du début à la fin ; les armes allaient arriver, ses hommes étaient dispersés en ville, attendant les ordres, terrés comme des rats. Même si l'un d'eux se faisait prendre, cela n'aurait pas de graves conséquences. Ils ne seraient mis au courant du plan d'attaque qu'au dernier moment. Et aucun ne savait où se trouvaient Bassaïev et ses autres camarades.

Si l'opération réussissait, Boris Eltsine ne pourrait plus se présenter devant ses électeurs sans déclencher l'hilarité générale. Comment voter pour un homme, à la tête d'un des États les plus puissants du monde, disposant de services de sécurité omniprésents, qu'une poignée d'hommes auraient à ce point ridiculisé...

Bassaïev gagna le bar à l'éclairage crépusculaire et s'installa dans un coin sombre. Trois de ses hommes surveillaient les issues. Personne au *Majarski* ne se doutait de leur identité. Ils prétendaient être des camionneurs en attente de pièces pour leur camion en panne. Rien que de très courant. Ce que tout le monde ignorait, c'est qu'à l'intérieur de leur énorme semi-remorque Kamaz se trouvait un camion militaire avec une plaque de la région militaire de Moscou, qui pouvait contenir une quarantaine d'hommes et leur équipement. Un engin volé à l'Armée Rouge. Avec cela, on passait tous les barrages...

Le portable de Chamil Bassaïev sonna. La communication était mauvaise, mais il reconnut la voix d'Aslan qui, comme chaque jour, lui annonçait que tout allait bien. Jamais le président Iandarbaïev n'avait eu l'intention de céder à la pression des Américains, mais il était maladroit de le leur dire de front. Il fallait gagner du temps.

Tant que les Américains espéraient une réponse positive de lui, ils modéreraient probablement le FSB, évitant ainsi un ratissage systématique des Tchétchènes. Le projet était dans les cartons et aurait considérablement gêné Chamil Bassaïev, qui se serait retrouvé comme un poisson hors de l'eau. Lorsque l'opération serait terminée, il ferait

relâcher son otage.

La serveuse en mini de daim à franges s'approcha pour prendre sa commande, sexy en diable, la poitrine offerte comme un plat du jour. Sagement, Chamil Bassaïev commanda de la Borjoni. Il n'était pas très attiré par les femmes, de toute façon, et tout contact représentait un risque. Ce vieux motel était un havre de paix, à condition de prendre certaines précautions.

*

* *

Larry Walker, enfermé dans son bureau, tirait sur sa Gauloise blonde, en proie à une rage froide. Malko avait disparu depuis quatre jours déjà. Unique signe de vie, le mot que l'Américain avait trouvé glissé sous la porte de son bureau. Trop succinct pour le rassurer, il pouvait avoir été dicté sous la menace, et l'allusion à Valentina ressemblait beaucoup à une mise hors de cause des Tchétchènes.

Heure après heure, il avait attendu un appel. En vain. Aussi, peu à peu, s'était-il convaincu que Malko était non seulement kidnappé, ce qui paraissait évident, mais probablement en danger de mort. Cette nouvelle journée allait s'achever sans rien apporter de nouveau. Il respira profondément, gonflant son gilet. Il était à la croisée des chemins.

Il n'avait toujours aucune réponse aux deux messages transmis aux Tchétchènes, par l'intermédiaire des services turcs. La conclusion semblait aveuglante : pour une raison qu'il ignorait, la nouvelle direction tchétchène, sous la houlette de Zelimkhan Iandarbaïev, avait changé d'avis. Paul Nitze était kidnappé ou mort, quant à Malko, son sort ne devait pas être meilleur. L'Américain se maudissait de l'avoir envoyé au massacre. Maintenant, c'était de son devoir de l'en sortir. Or, pour cela, il ne voyait qu'un moyen.

Après avoir pris son passeport dans un tiroir, il décrocha son téléphone et composa le 252 2451, la ligne directe du consul américain à Moscou. Lorsqu'il l'eut en ligne, il se présenta et dit simplement :

— Puis-je passer vous déposer mon passeport pour le renouvellement ?

— Venez à dix heures trente, répondit le consul d'une voix neutre.

*

* *

Il y avait la queue habituelle devant le vieux building de Novinskyi Boulvar, continuation du Koltso. Larry Walker passa devant les Russes résignés venant faire une demande de visa et donna son nom au Marine de garde qui, après avoir consulté une courte liste, le fit pénétrer dans les locaux du consulat. De là, une secrétaire l'introduisit dans le bureau du consul qui lui serra chaleureusement la main.

— J'ai prévenu M. Redd, dit-il, il vous attend.

Larry Walker sortit de son bureau par une porte qui donnait sur la partie de l'ambassade interdite au public.

Deux minutes plus tard, il frappait à la porte du bureau d'Austin Redd, le chef de station de la CIA à Moscou. Devant son air soucieux, ce dernier demanda aussitôt :

— Il y a un problème ?

— Et comment ! fit Larry Walker en se laissant lourdement tomber sur une banquette.

Dix minutes plus tard, Austin Redd connaissait l'étendue du désastre.

— Que voulez-vous faire ? interrogea-t-il.

Larry Walker caressa sa barbe.

— À mon avis, dit-il, il n'y a qu'une solution. Les pourparlers avec les Tchétchènes, c'est mort. Il faut tenter de récupérer nos gens sur le terrain. Les seuls qui puissent nous y aider, ce sont les Russes. Grâce aux numéros de téléphone que nous possédons.

Un silence pesant suivit sa proposition. Austin Redd dit simplement :

— Ce n'est pas une décision que je peux prendre à mon échelon ; je dois en référer à Langley. Là-bas, il est deux heures et demie du matin. Ça m'étonnerait qu'on trouve quelqu'un, à part l'officier de permanence.

— Le temps presse, insista Larry Walker. En cas d'urgence, on peut réveiller le DG.

Austin Redd sentit son angoisse et n'insista pas.

— OK, dit-il, j'envoie un message « flash-cosmic » immédiatement. Dès que j'ai la réponse, je vous le fais savoir. Si elle est positive, j'interviens moi-même auprès du FSB. Si elle est négative, nous ne faisons rien. Voici comment je vais vous le faire savoir.

Il le raccompagna jusqu'à l'ascenseur. Quelques minutes plus tard, Larry Walker ressortait du consulat. Un Américain bien tranquille venu régler un problème administratif.

Larry Walker était en train de signer le contrat de location de douze PC lorsque sa secrétaire lui passa une communication. Il reconnut aussitôt la voix d'Austin Redd.

— Monsieur Walker ? dit-il, je tenais à vous annoncer que votre passeport sera prêt demain matin. Vous pouvez passer ou envoyer quelqu'un.

— Merci, fit Larry Walker.

Il raccrocha : les lignes imprimées dansaient devant ses yeux. Ainsi, Langley avait accepté sa suggestion, sûrement après avoir pris conseil à la Maison-Blanche. Il avait attendu toute la journée ce coup de fil. Maintenant que les dés étaient jetés, il se demandait s'il n'avait pas commis une folie. Totalement déconcentré, il gagna son minibar,

en sortit une bouteille de Defender « Very classic Pale » et s'en versa une solide rasade.

*

* *

Le regard du général Roudzik fit trois fois l'aller-retour entre le papier posé sur la table et le visage de Austin Redd, chef de station de la CIA à Moscou. Les deux hommes se voyaient régulièrement, dans le cadre des accords bilatéraux et aussi chaque fois qu'il le fallait. Austin Redd avait obtenu de son homologue un rendez-vous dans la demi-heure. Et le général Roudzik ne regrettait pas de le lui avoir accordé.

— Ces numéros de téléphone sont *vraiment* ceux de bases tchétchènes à Moscou ? insista-t-il, encore un peu sceptique.

— Je vous ai tenu au courant de la tentative de contacts que nous avons faite, répliqua Austin Redd. Également de la disparition d'un de nos agents, il y a maintenant plus de quinze jours. Nous en avons assigné un autre à cette mission. Il a disparu également et je suis obligé de conclure à la mauvaise foi de nos interlocuteurs. Et d'agir en conséquence.

Le général du FSB buvait du petit-lait.

— On ne peut pas faire confiance aux « bandits », conclut-il avec une jubilation mal dissimulée. Qu'attendez-vous donc de moi ?

— Que vous mettiez tout en œuvre pour retrouver mes deux agents. Je pense que vous n'aurez aucun mal à trouver les adresses correspondant à ces numéros.

Le général Roudzik fixa les quatre numéros de téléphone étalés devant lui.

— Dans un quart d'heure, ce sera fait, dit-il d'un ton définitif. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci, dit poliment Austin Redd.

Tout en lui se révoltait. Il en avait la nausée. Depuis des années, il avait été entraîné à lutter contre le KGB, pas à collaborer avec lui. Il en avait la migraine. Heureusement que ce n'était pas *lui* qui avait pris cette décision.

— Parfait, fit le général. Je vous prie de m'excuser.

Il sortit du bureau et réapparut quelques instants plus tard, souriant.

— Cela ne va pas tarder, promet-il. J'ai demandé l'information en urgence absolue. C'est le MVD qui peut me la donner. Bien entendu, ils ne connaissent pas la raison.

Les deux hommes s'efforcèrent de tuer le temps, bavardant de la vie à Moscou, du prix des voitures. Austin Redd parlait parfaitement russe et l'anglais du général Roudzik était très compréhensible. Lorsque le téléphone sonna, le général sursauta comme s'il avait été piqué par une guêpe. Austin Redd n'entendit pas ce qu'on lui dit, mais

le vit noter fébrilement. Quand il raccrocha, il rayonnait.

— Le 234 8412 est le numéro d'un centre culturel tchéchène, au 16 de la rue Pouchkinskaïa. Le 266 0981 correspond à un appartement non loin de la Moskova, au nom d'un certain Arcady Rochov. Inconnu de nos services. Le 123 5398 est au nom d'un réfugié tchéchène, 9, Ulitsa Kominterna dans le quartier de Babouchkina.

— Et le quatrième ?

— Il est hors service. C'est peut-être une erreur. (Il regarda sa montre.) Il me faut environ deux heures pour monter des opérations simultanées contre ces repaires de « bandits ». Nous devons frapper en même temps. Je suggère que vous attendiez des nouvelles à votre bureau. Je vais vous donner le numéro de mon portable : 755 3521.

Austin Redd nota et se leva. Le général Roudzik le raccompagna jusqu'à l'ascenseur spécial qui ne desservait que le cinquième étage.

— J'espère avoir bientôt de très bonnes nouvelles ! lança-t-il en le quittant.

À peine les portes de la cabine refermées, il vola littéralement jusqu'au bureau du colonel Victor Ampilov qu'il trouva en train de hurler dans plusieurs téléphones. L'officier en raccrocha un et se leva.

— Je serai prêt dans une demi-heure, *Tovaritch* général, annonça-t-il.

Anatoly Roudzik lui adressa un regard glacial.

— *Tovaritch Polkovnik*, vos ordres sont de liquider l'agent de la CIA *avant toute chose*. Si nous le trouvons il ne faut à aucun prix qu'il puisse dire ce qui s'est passé.

— À vos ordres, *Tovaritch* général, fit le colonel Ampilov qui voyait enfin ses étoiles se rapprocher à la vitesse de la lumière.

CHAPITRE XII

Louisa était en train d'éplucher des oignons pour le *khash* du soir. Malko l'observait, assis en face de la table. Il passait de plus en plus de temps dans la cuisine. Parfois, la jeune femme levait la tête et lui expédiait une œillade brûlante. Depuis la veille au soir, ils n'avaient plus évoqué de sujets personnels, comme pour maintenir entre eux une distance artificielle. Mais chacun des mouvements de la jeune femme semblait destiné à provoquer Malko. Celui-ci en avait le ventre en feu... Aslan pénétra dans la cuisine et réclama à boire à Louisa. Ensuite, il retourna dans le salon rouge pour sa quatrième prière de la journée. Ses déplacements imprévisibles et l'exiguïté de l'appartement transformaient le feu qui brûlait chez Louisa et Malko en un abominable supplice de Tantale.

Trois coups de sonnette très rapprochés firent monter le poulx de Malko. On ne sonnait jamais...

Aslan bondit comme un diable hors de sa boîte et fonça ouvrir. Malko aperçut dans l'entrebâillement un visage jeune et basané, perçut un chuchotis affolé.

La porte se referma aussitôt. Aslan lança une interjection brève en direction de la chambre où reposait Jabraïm. En quelques instants, les deux *boiviki* enfilèrent des harnais de toile bourrés de chargeurs et de grenades.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

— La police, fit Louisa d'une voix blanche en enfilant un vieux manteau de lainage bleu. Le guetteur est venu prévenir. Il a repéré plusieurs véhicules suspects. On est en train de cerner le quartier.

Le claquement d'un Kalach qu'on armait l'interrompit. Aslan, les traits tendus, avait fini de se préparer. Il jeta un ordre bref à Louisa et lui tendit un bout de papier.

— Il veut que je vous emmène. Ils vont couvrir notre fuite !

— Mais pourquoi vous affoler ? protesta Malko. Ce n'est peut-être pas pour ici.

— Ce sont les ordres, dit-elle simplement. Ils doivent se sacrifier pour que nous ayons une chance de partir.

— Mais comment ?

Elle n'eut pas le temps de répondre. Des vociférations éclataient dans l'escalier. Aslan empocha son chapelet, passa un bandeau vert

autour de son front et, suivi de Jabraïm, se glissa sur le palier. Trente secondes plus tard, Malko entendit la détonation sourde d'une grenade : la guerre avait commencé.

Une rafale claqua. Dans l'escalier étroit, avec leur armement, Aslan et Jabraïm pouvaient tenir un bon moment.

— Aidez-moi ! cria Louisa.

Elle était en train de pousser l'armoire de la cuisine, découvrant une porte jusque-là invisible ! À l'aide d'un couteau, la jeune Tchétchène déchira le papier à fleurs, découvrant une porte munie d'un verrou qu'elle poussa.

— Avant, c'était une cuisine collective pour deux appartements, souffla-t-elle. Venez vite.

Malko enfila son manteau et la suivit. De l'autre côté, il y avait une cuisine exactement semblable. Une longue rafale suivie de coups de feu isolés claqua dans la cage d'escalier de l'appartement qu'ils venaient de quitter. Puis la voix rauque et incompréhensible d'un haut-parleur retentit. Les deux *boiviki* tenaient toujours. Malko hésita : il aurait pu rester, au risque de tomber entre les mains du FSB... Mais étant donné la tournure des événements, l'assaut s'annonçait brutal et les policiers ne lui demanderaient pas son passeport avant de tirer. Pour eux, il n'y avait que des Tchétchènes dans cet appartement.

— *Davai ! Davai !* cria Louisa.

L'autre appartement était vide et appartenait à un autre bâtiment. Louisa sortit et se pencha dans la cage d'escalier. Pas un bruit. On percevait, de l'autre côté du mur, des détonations et des explosions sourdes. Ils se lancèrent à corps perdu dans l'escalier, jusqu'au rez-de-chaussée. La porte sur la rue était fermée. Louisa poussa, à côté de l'ascenseur, une porte en bois qui donnait sur un escalier sombre et étroit descendant à une cave. Il y faisait froid et humide, quelques ampoules jaunâtres éclairaient vaguement des portes et un long couloir rectiligne filant tout le long de l'immeuble. Ils parcoururent en courant plus de cent mètres ! Jusqu'à un autre escalier.

— Attendez-moi, fit Louisa.

Elle monta et ouvrit une porte. Elle revint chercher Malko quelques instants plus tard.

— Suivez-moi ! souffla-t-elle.

Ils émergèrent au coin d'une barre abritant une centaine d'appartements, dans une contre-allée. À l'opposé de la rue, un bois de bouleaux rachitiques était tout proche.

Malko ne put s'empêcher de regarder sur sa droite. Les gyrophares clignotaient par dizaines à l'autre extrémité du bâtiment. Des hommes couraient dans tous les sens. On percevait l'écho de coups de feu. Louisa lui prit la main et ils se lancèrent dans une course éperdue à travers le maigre bois. Heureusement, la nuit était tombée... Ils avaient

franchi une centaine de mètres lorsqu'une violente explosion retentit derrière eux, éclairant le sous-bois d'une flamme orange.

Louisa s'arrêta net.

— C'est Aslan et Jabraïm, fit-elle d'une voix blanche. Ils se sont fait sauter avec les grenades...

Face à des combattants de cette trempe, les Russes n'étaient pas sortis de l'auberge. De nouveau, Louisa entraîna Malko. Celui-ci, choqué par cette brutale explosion de violence, demanda :

— Que voulez-vous faire ?

Le quartier devait être cerné. Ils risquaient de se faire abattre bêtement. Louisa le prit soudain par la main et lança, bouleversée :

— Suivez-moi, je vous expliquerai.

Ils parcoururent encore une trentaine de mètres, débouchèrent sur le parking d'une autre barre. Louisa s'accroupit à l'arrière d'une Jigouli jaune et sortit du coffre un pistolet-mitrailleur Borko avec plusieurs chargeurs. Elle le glissa sous le siège avant de la petite voiture et se mit au volant. La Jigouli démarra sans trop de problèmes, pétaradant ensuite comme une motocyclette. Louisa sortit du parking, et s'engagea dans une petite rue sombre et déserte. Ils traversèrent ensuite une banlieue sinistre, sans lumière et ne croisèrent que de rares voitures et quelques trams.

Apparemment, le dispositif russe avait des failles.

— Où allons-nous ? répéta Malko.

— Dans un endroit que j'espère encore sûr, dit Louisa. Nous en avons plusieurs au cas où la police nous surprendrait comme ce soir. Ensuite, je demanderai des instructions à « Abu ». Aslan m'a donné le numéro de son portable.

Ils roulèrent près d'une heure, n'empruntant jamais de grands axes. Il semblait à Malko qu'ils se dirigeaient vers le sud. Louisa déboucha enfin sur une grande avenue totalement déserte dont Malko aperçut le nom au passage : Balaklavski Prospekt. Ils passèrent devant ce qui ressemblait à un stade. À gauche l'avenue était bordée d'un bois apparemment très vaste. Louisa effectua rapidement un *rasvarut* et ils se retrouvèrent en train de longer les arbres. Cent mètres plus loin, la jeune femme ralentit et s'engagea dans une allée forestière. Ils furent arrêtés deux cents mètres plus loin par une barrière de bois.

— Nous sommes arrivés, annonça Louisa. C'est le Bittsevski Park. Plus de mille hectares. À cette saison, personne n'y vient.

Elle coupa le moteur, prit une torche électrique dans la boîte à gants, le Borko et ses chargeurs.

— Ce n'est pas loin, dit-elle. Dix minutes à pied.

Ils s'enfoncèrent dans les bois. On n'y voyait goutte et le silence était absolu. Vingt minutes plus tard, le faisceau de la torche éclaira une isba en rondins qui semblait sortir d'un conte de fées ! Louisa

farfouilla sous le perron de bois et en sortit une clef. L'intérieur était glacial. Elle alluma une lampe à pétrole posée sur la table qui éclaira un ameublement sommaire.

— Où sommes-nous ? interrogea Malko, stupéfait.

— Chez un Tchétchène sympathisant qui a de hautes relations. Le KGB l'a autorisé à construire cette isba ici. L'hiver, c'est absolument désert.

La jeune femme posa le pistolet-mitrailleur sur la table et se débarrassa de son manteau.

— Je n'en peux plus ! soupira-t-elle. J'ai eu tellement peur. Comme là-bas, à Grozny...

Elle tremblait de tous ses membres. Malko s'approcha et la prit dans ses bras. D'abord, elle se laissa faire sans cesser de trembler. Elle posa la tête sur son épaule. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient seuls, hors la présence des deux *boiviki*. Peu à peu, elle cessa de trembler et son corps se fit plus lourd contre lui. Son abandon se transforma progressivement en pression de chaque centimètre carré de sa peau. Son visage se leva vers Malko et sa bouche s'écrasa sur la sienne avec un gémissement de bonheur. Elle embrassait maladroitement, avec une fougue incroyable, entrechoquant ses dents aux siennes. Il sentait son corps s'incruster contre le sien, l'os dur de son pubis plaqué contre son sexe en train de gonfler à la vitesse de l'éclair.

Ils n'avaient pas dit un mot.

Fébrilement, Malko défit les boutons de sa robe de coton, en commençant par le haut. Il découvrit d'abord le soutien-gorge en coton blanc trop petit d'où débordait une poitrine généreuse, puis l'estomac plat et musclé, et enfin un slip assorti au soutien-gorge qui, imprégné des sucres de la jeune femme, moulait son sexe avec une précision anatomique. Il dut lutter avec Louisa pour défaire les autres boutons, tant elle était soudée à lui. Sa langue tournait dans sa bouche comme une toupie, ses doigts se crispaient dans son dos, ses hanches se balançaient en un frottement continu comme pour augmenter encore son érection. Ils ne sentaient plus le froid, transpirant dans la pièce glaciale.

Malko réussit à faire glisser la robe de ses épaules, puis défit le soutien-gorge, libérant deux seins gonflés et durs. Quand il en effleura un de sa bouche, après avoir réussi à s'arracher à celle de la jeune femme, Louisa rejeta la tête en arrière avec un long soupir ravi. Malko la courba contre la table, continua à descendre, mais elle l'arrêta quand sa bouche atteignit la lisière du slip. Sans un mot, elle l'entraîna vers le lit étroit et s'y jeta la première. Il fit doucement glisser le triangle de coton le long des cuisses et Louisa acheva de s'en débarrasser d'une détente pleine d'impatience. Ses doigts tremblants s'étaient attaqués

aux vêtements de Malko. Sa main se referma sur son membre tendu et, avec un cri rauque, elle l'attira sur elle, ouvrant largement ses longues cuisses. Malko s'enfonça d'une seule poussée dans son sexe inondé, l'emmanchant jusqu'à la garde. Dix griffes de fauve se plantèrent dans son dos, la bouche de Louisa retrouva la sienne, s'offrit avec autant de violence. Les jambes écartées au maximum, elle venait à sa rencontre, le ventre creusé par le désir.

Malko coulissait en elle avec tant de facilité qu'il n'eut aucun mal à prolonger ce moment extraordinaire.

Il ralentit un peu son rythme pour mieux en profiter. Louisa, presque tout de suite, fut secouée par un orgasme violent qui la laissa pantelante quelques instants. Puis elle recommença à onduler, dans une succession de spasmes qui n'en finissaient pas. Elle avait un corps puissant, sans un gramme de graisse. Les seins dressés et durs. Ses bras enserraient Malko avec une force incroyable. Celui-ci sentit enfin la sève monter de ses reins. Instinctivement, il se remit à la pilonner. Aussitôt, les cuisses se refermèrent autour de lui. Louisa murmura quelques mots dans sa langue, d'une voix brisée par le plaisir.

D'un ultime coup de reins, Malko lança sa sève au fond du ventre où il était fiché et Louisa poussa un cri sauvage, ses bras refermés autour de lui comme des serres.

Malko sentait encore le sexe de Louisa palpiter autour du sien, comme un animal vivant et haletant... Il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait l'amour avec cette violence primitive. Le fruit d'une longue attente. Il regarda le visage calme de Louisa. Les yeux clos, la respiration régulière, elle s'était endormie, épuisée par l'extraordinaire tension de l'attaque, de la fuite et de ce coït sauvage. Elle ne bougea même pas lorsqu'il se retira d'elle et se mit debout.

Le froid le saisit et il s'habilla rapidement. Dans son sommeil, Louisa se retourna sur le côté, lui offrant sa croupe pleine. Il hésitait sur la conduite à tenir. Avant tout, contacter Larry Walker, savoir ce qui se passait, quelle attitude adopter vis-à-vis des Tchétchènes. Et surtout le mettre au courant de l'attitude du FSB. L'Américain ignorait que les hommes du général Roudzik avaient tenté de tuer Malko et probablement supprimé Paul Nitze.

Il fit un pas vers la porte. Cela lui faisait mal au cœur d'abandonner Louisa, mais il était certain que s'il la réveillait, elle s'opposerait à son départ. De toute façon, il reviendrait la chercher. Elle était désormais leur seul lien avec « Abu ».

Il arriva à la porte et tourna doucement la clef dans la serrure. Puis il saisit le battant et commença à l'ouvrir. La porte céda avec un grincement effroyable. Sur le lit, Louisa fit un bond de cabri et se retourna.

— Où vas-tu ? lança-t-elle.

— Téléphoner, dit Malko, je reviens.

— Je ne veux pas que tu partes, fit-elle.

— Je te dis que je reviens.

— Aslan m'a donné des ordres. Tu ne dois pas me quitter. Tant que je n'aurai pas joint Abu.

— C'est important, plaida Malko. Viens avec moi, si tu veux.

Il ouvrit la porte, faisant pénétrer un courant d'air glacé dans la pièce. D'un bond, Louisa, toujours nue, sauta du lit et se rua vers la table. Elle attrapa le Borko qu'elle braqua sur Malko. Ses traits s'étaient durcis. D'une voix tendue, pleine de tristesse, elle lui lança :

— Referme la porte ou je te tue ! Tu sais, tous mes amis sont morts, mon mari, mes parents. Je suis habituée à pleurer des gens que j'aime...

Ses yeux brillaient de larmes. Malko affronta son regard. Il avait en face de lui une nouvelle race de femme : de celles qui faisaient l'amour et la guerre avec la même violence.

— C'est idiot, dit-il, nous venons de faire l'amour et maintenant, tu veux me tuer. Je ne suis pas ton ennemi...

Le regard de Louisa vacilla.

— Non, reconnut-elle, mais je ne veux pas trahir la confiance d'Abu. Aslan est mort – qu'Allah veille sur lui – je dois obéir aux ordres qu'il m'a donnés. Tant qu'Abu ne m'a pas ordonné le contraire...

— Alors, joins Abu.

— Il n'y a pas de téléphone ici.

— Comment comptes-tu faire, alors ?

— L'appeler d'une cabine. Demain.

— Allons-y. Maintenant.

— C'est loin. Je suis fatiguée.

— Il y a la voiture. Sinon, tu vas être obligée de me tuer. Moi aussi, j'ai des ordres.

Ils s'affrontèrent du regard, puis soudain, elle posa son arme et vint se jeter dans ses bras.

— Oh, pardon ! Pardon ! Mais je ne peux pas faire autrement.

— Allons-y, dit-il. Habille-toi.

*

* *

Chamil Bassaïev regardait son verre de Borjoni sans parvenir à se concentrer, partagé entre une fureur froide et une crainte qui lui tenaillait le ventre. À proximité de chacune de ses planques, il y avait une « sonnette », un jeune garçon chargé de donner l'alarme en cas d'attaque. Dans l'heure précédente, quatre « sonnettes » avaient fait leur rapport, pour relater l'attaque des quatre appartements qu'ils étaient chargés de surveiller. Le fait, en soi, n'avait rien d'étonnant. Il s'était toujours attendu à ce que le FSB frappe, en dépit des

précautions prises.

Mais ce qui le troublait, c'était que ces planques correspondaient aux quatre numéros communiqués à la CIA. Or, seul le FSB avait pu trouver les adresses correspondant à ces numéros. Seule conclusion possible, les Américains, furieux du kidnapping de leur messenger, avaient balancé les Tchétchènes au FSB.

Chamil Bassaïev but un peu d'eau. Cela ne modifiait pas ses plans. Sa structure d'attaque était déconnectée de cette logistique-là. Simplement, il fallait faire plus vite, afin de rejoindre au plus tôt ses bases en Tchétchénie.

Son portable se mit à sonner au fond de sa poche.

Cet appareil était le seul lien avec l'extérieur. Il appuya sur la touche « talk ». Les battements de son cœur s'accéléchèrent quand il entendit la voix de Louisa. Ainsi, il y avait des survivants... L'annonce de la mort d'Aslan et de Jabraïm l'attrista. Il tenait à chacun de ses hommes comme à des fils. Il félicita Louisa pour sa présence d'esprit et sa discipline. Puis il se donna quelques instants de réflexion avant de répondre à sa dernière question.

— Exécute-le, ordonna-t-il finalement.

CHAPITRE XIII

— Nous n'avons pas retrouvé trace de votre ami, annonça le général Roudzik. Il a été emmené par les « bandits » avant notre arrivée. D'après les voisins, une femme se trouvait dans cet appartement, qui a également disparu. Nous avons tout fouillé, sans résultat.

Le cinquième étage de l'immeuble de la Loubianka grouillait d'animation en dépit de l'heure tardive. L'opération contre les Tchétchènes avait mobilisé pas mal de monde. Las d'attendre, Austin Redd s'était déplacé pour voir son homologue russe. Ce dernier semblait de méchante humeur... Les résultats n'avaient pas été à la hauteur de ses espérances... Sur quatre planques, trois étaient vides. Le Russe lança à Austin Redd :

— Vos amis Tchétchènes ne vous faisaient pas confiance. Nous n'avons trouvé aucune trace de ce fameux Abu.

— Et Paul Nitze ?

— Rien non plus. Les « bandits » l'ont sûrement exécuté depuis longtemps.

L'Américain avait un goût de cendres dans la bouche. La CIA s'était définitivement coupée des Tchétchènes, pour rien. Si Malko se trouvait toujours entre leurs mains, son sort n'était pas enviable.

On frappa à la porte. Un sous-officier entra, murmura quelques mots à l'oreille du général Roudzik et déposa un paquet devant lui avant de ressortir. L'officier l'ouvrit et en sortit un objet brillant qu'il tendit à Austin Redd.

— Ce briquet vous dit-il quelque chose ?

L'Américain l'examina. Il s'agissait d'un Zippo en argent poli, portant sur une de ses faces des armoiries gravées et une couronne. L'Américain sentit sa gorge se nouer.

— Oui, bien sûr, dit-il, il appartient sûrement au prince Malko Linge, l'agent chargé de contacter les Tchétchènes. Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans l'appartement du 9, Ulitsa Komintern. Il avait glissé derrière un meuble. Cela prouve seulement que votre ami a été détenu là-bas. Nous savons qu'une ou plusieurs personnes se sont échappées. Peut-être se trouvait-il parmi elles.

— Mais comment ont-ils fait ? s'étonna l'Américain.

— Mes hommes sont des incapables ! grommela le général. Plusieurs appartements communiquaient entre eux. Ils sont passés par les caves. Seule une entrée était surveillée...

Découragé, Austin Redd se leva, tirant sur son gilet. Toute cette opération virait au fiasco.

— Prévenez-moi si vous avez quelque chose.

Le général l'en assura et le raccompagna jusqu'à l'ascenseur. Lorsque Austin Redd eut disparu, il gagna la salle de conférences où se trouvaient déjà une demi-douzaine de participants. L'ambiance était morose... Courageusement, le colonel Ampilov fit le point, qui se résumait à peu de chose. Ils avaient découvert une petite organisation logistique tchéchène, mais rien d'important. Seul élément intéressant : les jeunes combattants abattus dans l'immeuble de la rue Kominterna venaient de Tchétchénie et n'avaient aucune adresse officielle à Moscou.

— Cela signifie, conclut Ampilov, que les Tchétchènes ont fait venir à Moscou des éléments combattants, ce qui est nouveau.

— Vous n'avez toujours rien sur Bassaïev ? rugit le général Roudzik.

Un silence assourdissant lui répondit. Son regard fit le tour de la table, ne rencontrant que des têtes baissées, comme si tous étaient en train de prier... Il insista.

— PERSONNE n'a aucune piste ?

Le colonel Ampilov prit son courage à deux mains.

— J'ai demandé au major Grigoriev, suggéra-t-il. C'est lui qui est chargé, depuis longtemps, des contacts avec la mafia tchéchène...

— Où est-il ?

— À cette heure-ci, je l'ignore, avoua Ampilov.

— Trouvez-le et amenez-le-moi ! ordonna Roudzik.

Le colonel Ampilov fonça à son bureau, priant pour que le portable de Grigoriev soit branché.

*

* *

Le major Viatcheslav Grigoriev fit instantanément la plus mauvaise impression au général Roudzik, avec sa taille voûtée et son regard fuyant. Comble de l'horreur, il ressemblait à un « cul-noir », avec ses cheveux aile de corbeau et son teint mat.

— *Tovaritch* major, le colonel Ampilov, ici présent, vous a chargé de découvrir où se cache Chamil Bassaïev. Je crois que vous avez de bons amis chez les Tchétchènes.

Le major Grigoriev battit des cils comme un oiseau affolé et se tortilla, mal à l'aise.

— *Tovaritch* général, dit-il, j'en ai entendu parler, mais je ne pense pas qu'il se trouve à Moscou.

— Vous *traitez* bien Salman Dokou, l'homme le plus puissant de la mafia tchéchène à Moscou ?

— Bien sûr, reconnu Grigoriev, lui et ses amis sont des *racketiri*, des trafiquants. Ils donnent sûrement aux « bandits », mais n'ont aucune activité politique. Au contraire. J'ai toujours entendu dire qu'ils désapprouvaient l'attitude de leurs coreligionnaires. Ils se sentent très russes.

Le général le foudroya du regard.

— Grigoriev, vous savez bien que ces « culs-noirs » mentent comme ils respirent. Si vous ne sortez pas de votre bureau pour aller chercher des informations, je vais vous en jeter dehors moi-même à coups de botte !

Viatcheslav Grigoriev ne se le fit pas dire deux fois, salua et battit en retraite. Ce n'est que dans sa voiture qu'il retrouva un rythme cardiaque normal. Sa peur passée, il se trouva confronté à un dilemme très simple. Ou il « découvrait » le trafic d'armes, ou il continuait. Au risque de sa vie.

L'appât du gain fut le plus fort. Évidemment, il pouvait *aussi* gagner deux balles dans la tête ou un billet pour Lefortovo⁽⁴⁷⁾. Ni les Tchétchènes, ni ses supérieurs ne lui pardonneraient une trahison.

Le hasard faisait bien les choses : il avait rendez-vous une heure plus tard avec la pulpeuse Tatiana Korygin pour qu'elle lui remette quatre cent mille dollars, somme dont il gardait la moitié. Ce qu'il venait d'entendre confirmait les soupçons qui lui avaient fait exiger un prix fou pour sa livraison : les armes commandées par Salman Dokou n'étaient pas destinées à l'Arménie, mais aux bandits tchéchènes.

*

* *

Dehors, il faisait presque aussi froid que dans l'isba. Malko frissonnait. Ils avaient refait à pied le chemin jusqu'à la voiture, puis Louisa avait conduit jusqu'au stade où se trouvaient des taxiphones.

Elle raccrocha et revint vers lui. Ses traits semblaient rétrécis. Malko avait saisi quelques mots de sa conversation en tchéchène, sans rien comprendre.

— Viens, dit-elle, retournons là-bas.

— Attends, je dois téléphoner.

— Non. Abu va venir te voir dans une heure. Il te demande d'attendre jusque-là.

Ils repartirent au milieu des bois. Louisa gardait les lèvres serrées, avançant à grandes enjambées, le pistolet-mitrailleur à la main. Arrivé dans la cabane, Malko chercha son Zippo pour allumer du feu, et ne le trouva pas. Il en fut attristé. C'était un souvenir. Louisa restait muette. Elle s'allongea sur le lit après lui avoir dit :

— Excuse-moi, je suis fatiguée.

Son incandescence érotique s'était évanouie. Comme si elle regrettait de s'être donnée à Malko avec une fougue de jeune amoureuse. Un bras replié sur les yeux, elle ne dormait pas. Malko s'approcha d'elle, écarta doucement son bras et croisa son regard triste, mort.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je pense à Aslan, je pense à la mort, dit-elle.

De nouveau, sa robe était boutonnée jusqu'aux chevilles. Il avait l'impression qu'un mur de glace se dressait désormais entre eux. En même temps, il la sentait tendue, aux aguets. Pourquoi Abu avait-il refusé de lui parler ? Louisa lui avait-elle seulement parlé ? Il décida que si Abu avait du retard, il irait téléphoner quoi qu'il arrive. Cette isba qui lui avait semblé si accueillante paraissait maintenant sinistre.

Trente minutes environ s'étaient écoulées lorsque Louisa se dressa d'un coup.

— Tu n'as rien entendu ?

— Non, fit Malko. Quoi ?

— Des pas. Il y a quelqu'un dehors.

Son poulx s'accéléra. Et si le FSB les avait suivis ? Rien n'était impossible. Il se leva.

— Je vais voir.

Louisa était déjà debout.

— Non, reste là, j'y vais.

Elle ramassa le Borko, ouvrit la porte et disparut dans l'obscurité, laissant Malko intrigué et sur ses gardes. Trois ou quatre minutes s'écoulèrent. Puis il entendit la voix de Louisa l'appeler :

— Viens !

Il sortit à son tour et distingua la silhouette de la jeune femme à une dizaine de mètres de l'isba, à la lisière des bouleaux. Immobile. Le Borko à la hanche.

— Tu as vu quelque chose ? cria-t-il.

Elle ne répondit pas, ne bougea pas. Il fit alors un pas vers elle, vit le canon de l'arme à l'horizontale et comprit. À son tour, il s'immobilisa, éprouvant une drôle de sensation. Cela lui rappelait un très vieux souvenir au Kurdistan, un quart de siècle plus tôt, dans un endroit aussi désert que celui-ci⁽⁴⁸⁾. Face à une femme qui avait décidé de le tuer.

Il essaya de chasser la peur viscérale de la mort qui s'empare de vous quand vous y êtes confronté ; de se dire que dans son métier, cela finissait toujours ainsi. Qu'il n'y a pas de morts *bêtes*. Que la mort, en elle-même, est bête et surtout, inéluctable. Pourtant, l'instinct de conservation fut le plus fort.

Il n'avait pas envie de mourir.

Son cerveau se remit à fonctionner. Sans bouger, il lança à Louisa,

d'une voix calme :

— Il t'a dit de me tuer. Pourquoi ?

D'abord, elle ne répondit pas. Il ne distinguait pas son visage. Seulement la forme de l'arme braquée sur lui. Sa vie ne tenait qu'à un mot, à une intonation. C'était comme s'il était en train de désamorcer une mine. Avec des gestes au millimètre, on y arrive, mais au moindre dérapage, c'est fini.

Avant tout, il fallait empêcher Louisa de se concentrer. Comme elle restait silencieuse, il continua :

— Je ne t'en veux pas. Nous appartenons tous les deux à un monde de violence. Et parfois, on est amené à faire des choses que l'on n'a pas envie de faire. C'est la vie.

Elle fit un pas en avant. Puis un second, comme un automate. Elle parvint à un mètre de Malko. Alors, il vit son visage ruisselant de larmes, son menton qui tremblait, sa main gauche qui serrait le canon du Borko, la droite la crosse, l'index replié sur la détente. D'un ultime coup d'œil, il vérifia que la culasse était bien en position ouverte, prête à tirer.

Il était à quelques fractions de millimètres de l'Eternité.

Le canon se trouvait maintenant à cinquante centimètres de sa poitrine. Il avait gardé les mains le long du corps. Lentement, son regard remonta jusqu'à celui de Louisa et s'y planta. Ses yeux étaient si pleins de larmes qu'il ne distinguait plus ses prunelles.

Le silence se prolongea d'interminables secondes. Louisa respirait lourdement. Puis, avec une lenteur terrifiante, le canon du Borko commença à s'abaisser. Malko se garda du moindre geste tant qu'il ne fut pas vertical. Louisa titubait. Il la prit alors par le bras sans lui enlever son arme et l'entraîna doucement vers l'isba. C'est elle qui jeta le Borko sur la table avant de s'écrouler sur le lit, secouée de sanglots. Malko la laissa pleurer un bon moment, lui caressant les cheveux, puis il l'aïda à se retourner. Le visage baigné de larmes, elle balbutia :

— Je ne pouvais pas, je ne pouvais pas...

Elle secouait la tête de droite à gauche, comme dans un cauchemar.

— Pourquoi Abu t'a-t-il donné l'ordre de me tuer ?

— Quatre de nos appartements ont été attaqués ! Il paraît que ce sont les Américains qui ont donné au FSB leurs numéros de téléphone, dit-elle en reniflant.

Malko revit les quatre numéros qu'il avait appelés tant de fois. Larry Walker avait-il commis une erreur aussi monstrueuse ? Pourquoi ? Ou alors, les instructions étaient venues de Washington, pour une raison qu'il ignorait. Ce ne serait pas la première fois que la Maison-Blanche changerait de politique à cent quatre-vingts degrés... En laissant les gens sur le terrain se débrouiller...

— C'est possible, avoua Malko. Mais pourquoi me tuer, *moi* ?

J'aurais très bien pu être abattu dans l'assaut. Je n'y suis pour rien.

Le regard de Louisa dérapa.

— C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu qu'il fallait faire un exemple, pour que les Américains respectent le peuple tchéchène... Chez nous, on a l'habitude de prendre des otages pendant les négociations. Si cela se passe mal, on les abat.

Charmante coutume.

Malko se pencha et effleura ses lèvres. Elles étaient glacées.

— *Spasiba bolchoï*, dit-il d'une voix pleine de douceur. Aujourd'hui, tu m'as sauvé la vie deux fois.

Brutalement, Louisa referma un bras autour de sa nuque. Sa bouche écrasa celle de Malko. Leurs dents se cognèrent, une lèvre se fendit. Il sentit le goût du sang dans sa bouche, sans savoir si c'était le sien ou celui de la jeune femme. Furieusement, elle l'attira sur elle, le tissu de sa robe craqua : elle l'avait déchiré en écartant violemment les jambes. Cette brusque flambée de désir ranima sa flamme. En quelques instants, il banda à nouveau, furieusement.

— Viens ! Viens, gémit Louisa, j'ai besoin de te sentir dans mon ventre.

Il eut l'impression d'un exorcisme, tant elle était déchaînée. Écartant sa culotte de coton, il plongea dans son sexe d'un seul élan. Louisa l'accueillit avec un cri animal. Elle se tordait sous lui comme une possédée. Si violemment qu'il glissa hors d'elle. Malko y vit un clin d'œil du destin. La saisissant par les hanches, il la retourna sur le ventre et s'allongea à nouveau sur elle. Les reins creusés, les fesses hautes, elle l'attendait. Il la reprit et elle feula de bonheur, ruisselante de plaisir.

Alors, Malko osa.

Il se retira lentement, pour qu'elle sente bien une volonté délibérée, et remonta la vallée profonde et brûlante entre ses fesses. Jusqu'à ce qu'il sente au bout de son membre l'ouverture de ses reins. Il s'immobilisa, pesant légèrement, retenant son souffle. Louisa était immobile comme une morte, les muscles tendus, le souffle bloqué. Elle poussa un léger cri quand Malko pesa de tout son poids, forçant millimètre par millimètre l'étroit orifice. Sensation exquise, encore plus dans le contexte présent... Puis, d'une lente poussée, il la viola totalement, jusqu'à ce que leurs épidermes se touchent. Il demeura abouté en elle sans bouger. Ce n'est que plusieurs secondes plus tard qu'il commença à aller et venir. Louisa ne réagit pas immédiatement. Puis ses fesses commencèrent à s'animer sous lui, ses hanches à se soulever. Elle ponctuait de petits cris chaque plongée entre ses reins et, progressivement, se déchaîna.

Après une cavalcade effrénée, Malko sentit de nouveau monter sa sève et il se vida en elle. Ils étaient ruisselants de sueur. Louisa se

retourna, le regard noyé, et lui tendit sa bouche. Leurs langues s'enroulèrent doucement.

— C'est la première fois que je fais l'amour ainsi, souffla-t-elle. Maintenant, tu es obligé de m'épouser.

*

* *

— Il y a un monument secret dans nos montagnes de Tchétchénie, là où les Russes ne vont jamais. Un monument très particulier, élevé en souvenir de tous ceux qui sont tombés au cours des combats. Souvent, on n'a même pas retrouvé leurs corps et on ignore où ils sont enterrés. On sait seulement, par leurs camarades, qu'ils sont tombés les armes à la main. Alors, chaque famille grave sur une pierre le nom du martyr et la fait parvenir au village de Vedono. Là, on ajoute cette pierre à un tas qui grossit, tous les jours depuis un an et demi... De loin, ceux qui ignorent cette coutume voient seulement un tas de pierres. Un jour, quand la guerre contre les Russes sera gagnée, nous transporterons toutes ces pierres avec celles qui s'y seront ajoutées et nous érigerons un monument à Grozny, afin que tous puissent venir s'y recueillir.

La voix de Louisa se cassa. Blottie contre Malko, encore vêtue de sa robe déchirée, les yeux gonflés par les larmes et le plaisir, elle semblait avoir seize ans.

— J'espère que ton monument ne sera pas trop grand, dit simplement Malko.

Elle lui embrassa la poitrine.

— Si j'avais obéi aux ordres, tout à l'heure, murmura-t-elle, j'aurais un jour déposé une pierre avec ton nom sur ce monument. Parce que tu serais mort aussi pour notre pays. Tu n'es pas un ennemi.

— Merci, dit Malko. Maintenant, il va falloir partir d'ici.

Louisa lui jeta un regard triste.

— Toi, oui, mais pas moi.

— Pourquoi ?

— D'abord, je n'ai aucun papier. Si le FSB me prend, il saura très vite qui je suis. Ils me tortureront, me mettront en prison et me tueront.

— Je peux t'amener à la gare de Kazan, proposa Malko, te faire franchir les barrages.

— Mais je ne peux plus retourner non plus en Tchétchénie, expliqua Louisa. Je suis une combattante, une *boivik*, et j'ai trahi. J'ai refusé d'exécuter un ordre. Je suis une *souka*⁽⁴⁹⁾.

La guerre était décidément la chose la plus stupide inventée par les hommes !

— Donne-moi le numéro d'Abu, demanda Malko, je vais lui parler, lui expliquer.

Elle secoua lentement la tête.

— Je ne peux pas. Et, de toute façon, cela ne servirait à rien. Il est obligé de faire régner une discipline de fer. C'est la guerre.

— Mais alors que comptes-tu faire ? demanda Malko, abasourdi.
Elle lui jeta un regard apeuré.

— Je ne sais pas. Je ne pensais pas à tout cela quand je n'ai pas tiré sur toi. Je voyais seulement Dieu qui me regardait et me disait que ce n'était pas bien de te tuer. On ne tue que ses ennemis. Je ne peux pas non plus rester ici. Cette isba appartient aux *boiviki*. S'ils me trouvent là, ils me tueront.

Malko se prit la tête à deux mains. Il ne pouvait pas protéger Louisa de la police russe, et guère plus des Tchétchènes. Avant tout, il fallait gagner du temps. En retournant à son hôtel, il risquait d'être intercepté par le FSB. Il n'y avait qu'une chose à faire.

— Nous partons, fit-il. Tu restes avec moi. Rien ne t'arrivera.

Louisa ouvrit de grands yeux.

— Mais où allons-nous ?

— C'est une surprise. Mais tout se passera bien.

CHAPITRE XIV

Le major Viatcheslav Grigoriev contemplait Tatiana Korygin avec l'expression de gourmandise avide d'un renard en face d'un poulailler. Assise très droite sur la banquette de Skaï, ses longs cheveux blonds cascasant sur ses épaules, les seins projetés en avant par un soutien-gorge armé comme un cuirassé, les jambes croisées assez haut pour découvrir une cuisse fuselée, la veuve du général Korygin était belle à assécher le gosier. Viatcheslav Grigoriev posa la main sur le haut de sa cuisse, repoussant sournoisement la jupe, et cria pour couvrir le bruit assourdissant de la musique :

— Tu as apporté l'argent ?

Tatiana Korygin répondit sans tourner la tête :

— Oui.

— Où est-il ?

Elle ne portait qu'un petit sac minuscule.

— Au vestiaire.

— Quoi !

Cette fois, elle lui jeta un regard amusé.

— Pourquoi pas ? Qui pourrait croire que j'y laisse un attaché-case avec quatre cent mille dollars ? Même fermé à clef.

En Russie, les vestiaires, obligatoires dans tous les lieux publics, et gratuits la plupart du temps, étaient, avec le métro, une des rares choses fiables léguées par l'URSS. Rassuré, le major se dit qu'il pouvait s'offrir une petite récréation. Le contact de la chair tiède et ferme sous les bas commençait à lui donner de très mauvaises pensées. Il se pencha à l'oreille de Tatiana, profitant d'un break dans la musique rock.

— Viens, on va danser un peu !

Ils s'étaient donné rendez-vous dans la discothèque de l'hôtel *Rossia*, juste en face du Kremlin. Elle le suivit sur la piste en face du bar, où régnait une obscurité presque totale. Aussitôt, il la colla contre lui et commença à se frotter à elle, pratiquement sans bouger. Tatiana Korygin se prêta au jeu. Cela ne lui était jamais désagréable de sentir un homme s'exciter contre elle. Le slow s'éternisant, le major Grigoriev ressembla très vite à un chimpanzé en rut, sa frustration grandissant aussi vite que son désir. La discothèque ne se prêtait pas aux étreintes, même furtives. Il restait à convaincre Tatiana de prendre une chambre

au *Rossia* avec lui.

Salman Dokou avait choisi à dessein Tatiana Korygin pour lui servir d'intermédiaire avec l'officier du FSB. Tout l'ex-KGB connaissait son tempérament de feu et personne ne s'étonnerait de la voir rencontrer Viatcheslav Grigoriev pour une récréation sexuelle...

— Calme-toi, tu vas tacher ma robe, glissa soudain Tatiana à son oreille.

Le major se frottait à elle comme un chien en chaleur... Il s'écarta et proposa :

— On prend l'attaché-case et on va passer un moment au *Rossia* ?

— Je n'ai pas le temps, je dîne avec Salman à *l'Aragvi*. Je voudrais que tu m'y déposes.

L'Aragvi était le meilleur restaurant géorgien de Moscou depuis le naufrage de *l'Ouzbékistan* et la fermeture, pour cause de meurtres à répétition, de *l'Olymp*. On y trouvait une cuisine caucasienne très appréciée des Tchétchènes.

La musique s'arrêta et Tatiana Korygin en profita pour aller se rasseoir. À peine sur la banquette, Viatcheslav lui prit la main et la posa sur l'érection qui gonflait son pantalon. Tatiana eut un sourire connaisseur.

— C'est vrai, tu bandes bien... Mais ce ne sont pas les filles qui manquent ici.

Elle désignait les gogo-girls qui venaient de prendre possession du podium et se déhanchaient dans des simulacres de strip-tease. Le sang de Viatcheslav Grigoriev ne fit qu'un tour. Sans crier gare, il enfonça sa main entre les cuisses de Tatiana et murmura à son oreille :

— Salope, tu es trempée...

Elle ôta sa main, rabattit sa jupe et répéta d'une voix quand même altérée :

— Je te dis que je n'ai pas le temps. Et puis, je ne suis pas venue pour ça. Il nous faut les armes jeudi.

Le major Grigoriev se redressa, vexé.

— *Karacho*. Mais il faudra payer les autres quatre cent mille dollars *avant*. Où veux-tu que je les livre ? Elles seront dans un camion militaire.

— La veille, expliqua Tatiana Korygin, je te remettrai la clef d'un compartiment de consigne de la station Komsomolskaïa. Dedans, il y aura l'argent. Que ton camion se trouve jeudi à huit heures précises en face du métro Soukharevskaiïa, sur Sadovaïa Spasskaïa, au coin de Sretenka.

Grigoriev la regarda, interloqué. C'était en plein Moscou, sur le Koltso.

— Il ne va pas décharger là ?

— Non. Quelqu'un rejoindra le chauffeur et lui donnera des

instructions. Ça te va ?

— Je pense, dit Grigoriev, plutôt satisfait.

De cette façon, ses risques à lui étaient limités. Le chauffeur du camion serait un troufion à qui il suffirait de dire qu'il s'agissait d'une opération spéciale pour qu'il ne pose pas de questions. Surtout, si on lui donnait cent mille roubles.

Tatiana Korygin termina son « Cosmopolitan », mélange de Cointreau, vodka, citron et cranberry juice, et regarda sa montre.

— Il faut que j'y aille.

Elle se leva et Viatcheslav Grigoriev se hâta de vider sa coupe de Taittinger. La discussion d'affaires avait un peu calmé son désir, mais le balancement de la croupe de Tatiana le ranima d'un coup. Sa démarche aurait rendu fou le plus chaste des papes. Viatcheslav Grigoriev la rejoignit au vestiaire.

Elle lui tendit un attaché-case en Skaï.

— Ne le perds pas. Tu me déposes ?

La très vieille Lada de Grigoriev était garée sur un terre-plein, un peu en retrait de la discothèque. Galant, il ouvrit la portière à Tatiana et se mit ensuite au volant, l'attaché-case sur les genoux.

— La combinaison, c'est 1917, comme la révolution d'Octobre, précisa Tatiana Korygin.

Il ouvrit : les liasses lui sautèrent à la figure. Il prit un billet, le froissa, le défroissa... La jeune femme l'observait avec ironie.

— Tu crois qu'ils sont faux...

Il compta une liasse sans répondre, se disant que la moitié lui appartenait. Les trafics auxquels il se livrait ne lui avaient jamais rapporté une somme pareille. Évidemment, là, il jouait sa peau... Au fond de lui-même, il savait qu'il n'y avait rien à craindre. On était entre gens sérieux. Il referma l'attaché-case et le jeta sur le siège arrière, avant de se tourner vers Tatiana qui avait allumé une Gauloise blonde et soufflait sa fumée sur le pare-brise. La courbe de sa poitrine lui assécha la bouche.

— Ta voiture pue ! remarqua la jeune femme. On dirait qu'il y a un rat crevé dedans.

— Salope ! murmura Grigoriev entre ses dents.

Tout son désir revenu, il descendit son zip d'un geste décidé, exhibant une virilité fine et raide. Tatiana eut un sourire provocateur.

— J'en ai vu de plus grosses... Je te dis que je suis pressée !

Viatcheslav Grigoriev était partagé entre l'envie de la gifler et celle de la violer. C'est cette dernière qui prit le dessus. D'une main de fer, il lui saisit la nuque, brandissant son poing fermé devant son visage et siffla, teigneux :

— Tu me sucas ou j'écrase ta jolie petite gueule !

Elle le savait parfaitement capable de mettre sa menace à

exécution. En Russie, les femmes battues étaient légion. Cédant à la pression sur sa nuque, elle abaissa le visage vers le membre tendu et le fit disparaître dans sa bouche jusqu'à la racine. Certes, elle aurait pu le mordre, mais outre le fait qu'un pugilat était peu indiqué dans leur situation, son instinct de salope reprit le dessus. Elle se mit à le sucer comme si sa vie en dépendait, tout en pensant au superbe danseur gitan de vingt ans qui la baisait régulièrement avec un membre deux fois plus important.

Viatcheslav Grigoriev haletait de bonheur.

— Si tu ne veux pas être en retard, fais-moi jouir vite, lança-t-il.

Il n'avait pas besoin de l'encourager. Quand Tatiana Korygin avait un sexe d'homme dans la bouche, elle ne se contrôlait plus. Trois minutes plus tard, Viatcheslav Grigoriev grimpait le long de son siège en hurlant, aspiré par une bouche habile.

Au moment où Tatiana se redressait, elle distingua une silhouette debout à côté de la voiture, de son côté.

Un milicien en uniforme gris et chapka.

Tatiana Korygin donna un coup de coude à Viatcheslav Grigoriev en train de se rajuster.

— Nous avons de la visite...

Déjà le milicien faisait le tour de la voiture et frappait à la glace avec son bâton. Le major Grigoriev, furieux d'être dérangé, descendit la glace et lui mit sous le nez sa carte rouge du FSB. Puis, sans un mot, il remonta la glace et démarra.

*

* *

Toutes les cinq minutes, Malko descendait de la Jigouli pour appeler Larry Walker. L'Américain n'était pas chez lui. Le chauffage marchait à peine, Louisa et lui étaient frigorifiés. À Moscou, le mois de mai était l'équivalent de février dans un pays normal. Afin de ne pas prendre trop de risques, ils étaient restés dans l'ombre du stade. Louisa était décomposée, les traits creusés, les lèvres blanches.

Pour la vingtième fois, Malko composa le numéro de l'Américain. Toujours pas de réponse... Soudain, il eut une illumination. Il revint en courant à la voiture.

— Démarre, dit-il. On va rue Tverskaïa.

— Tu l'as eu ?

— Non, mais je crois savoir où il est.

*

* *

L'enseigne bleu et jaune du *Night-Flight* brillait dans la nuit sur la façade sombre. Malko se tourna vers Louisa.

— Tu vas monter place Tverskaïa. Tu m'attends en face de la statue équestre, là où il y a des parcmètres. Je serai là dans dix minutes, de

toute façon.

— Si tu ne reviens pas, je repars là-bas, dans l'isba, dit-elle d'une voix blanche.

Il sortit de la Jigouli et traversa. Il n'y avait presque plus personne devant les barrières métalliques du *Night-Flight*. À l'intérieur, c'était le même spectacle avec les filles alignées sur les banquettes et la musique plein pot. Pas de Larry Walker. Il traversa la salle sous le regard humide des filles et monta à la mezzanine du premier. En dépit de la pénombre, il discerna tout de suite la silhouette pachydermique de l'Américain, une fille enroulée autour de lui, une bouteille de Defender Success et deux verres en face de lui. Larry Walker sursauta en le voyant.

— *My God !* commença-t-il. Que...

— Virez de là et venez, fit sèchement Malko. L'heure n'est pas aux galipettes.

Larry Walker ne se le fit pas dire deux fois. Il murmura quelques mots à l'oreille de sa cavalière et suivit Malko, prenant sa pelisse au vestiaire. Ce n'est que sur le trottoir qu'il laissa éclater sa joie.

— Comment vous en êtes-vous sorti ? Et Paul ?

— Paul est très probablement mort.

— Les Tchétchènes ?

— Non, le FSB.

— Le FSB ?

Malgré l'obscurité, Malko le vit se décomposer.

— C'est vous qui avez balancé les numéros de téléphone au FSB ?

Larry Walker se décomposa encore plus.

— Oui... Non. J'ai rendu compte à Austin Redd. Cela faisait quatre jours que je n'avais plus de vos nouvelles. C'est Langley qui a décidé. Redd est allé voir Roudzik...

En dépit du froid, son front s'était couvert de sueur. Malko était partagé entre la fureur et le mépris.

— Vous avez commis une épouvantable erreur, les Russes vous mentent depuis le début. Je vais vous expliquer... Je ne suis pas seul, précisa-t-il. J'ai avec moi une combattante tchétchène qui m'a sauvé la vie. Deux fois. D'abord en m'aidant à échapper à l'assaut du FSB, dont les hommes m'auraient sûrement abattu. Ensuite, en refusant de m'exécuter sur l'ordre d'Abu...

— D'Abu ! Mais pourquoi ?

— Parce qu'il n'a pas apprécié que vous le dénonciez au FSB, cingla Malko ; il a décidé de se venger sur moi.

— Je suis désolé, fit piteusement Larry Walker.

Même son grand ventre semblait avoir dégonflé... Une voiture bleu et blanc du GAI passa devant eux, descendant Tverskaïa, ce qui rappela à Malko que Louisa attendait toujours.

— Vous avez une voiture ? demanda-t-il.
— Oui.
— Vous allez nous emmener chez vous. Nous nous dissimulerons sur le plancher. Il est possible que le FSB surveille votre immeuble. Où êtes-vous garé ?
— Place Tverskaïa.
Juste à côté de l'endroit où attendait Louisa.
— Allons-y, dit Malko.

*

* *

Petrov Nagatin arrêta sa voiture de patrouille, une antique Lada 1500 cabossée, devant le QG de la Milicija, 38, rue Petrovka. Le milicien n° 1765 n'avait pas encore digéré l'affront infligé par l'officier du FSB. Il était jeune dans le métier et croyait encore, comme le lui avaient enseigné ses chefs, que tout le monde avait les mêmes droits dans la Nouvelle Russie. S'il avait attrapé un pauvre bougre de Russe moyen en train de se faire administrer une fellation dans une voiture, il l'aurait mis au trou...

D'une plume rageuse, il se mit à rédiger son rapport. Vingt minutes plus tard, il en déposait un exemplaire dans le courrier destiné à sa hiérarchie, mais il réalisa que cela risquait de ne déboucher sur rien. Il en prit alors un second exemplaire, chercha dans l'annuaire administratif le nom qui lui manquait, et l'écrivit sur l'enveloppe. Certes, il n'avait pas pu noter le nom du coupable, mais avec le numéro de la voiture, on le retrouverait facilement.

À condition d'en avoir envie...

Il reprit ensuite sa Lada à bout de souffle et mit le cap sur la rue Loubianka. Un planton somnolait dans l'entrée et eut l'air étonné de voir ce membre d'une administration rivale.

— Message urgent pour le *Tovaritch Polkovnik* Vronski, jeta Petrov Nagatin. À porter le plus vite possible.

Le planton jeta un coup d'œil sur l'enveloppe, bâilla et lança :

— Ça attendra bien demain !

*

* *

La Buick Park Avenue noire passa avec douceur sur le « gendarme couché », à l'entrée du parking de Larry Walker. Derrière, le vigile referma la grille donnant sur la rue. Malko poussa un ouf de soulagement intérieur. Ils étaient saufs. Louisa avait abandonné la Jigouli sur un trottoir de la place Tverskaïa. Tous les Moscovites se garaient ainsi. Larry Walker, Malko et elle s'entassèrent dans l'ascenseur jusqu'au dixième étage. Elle avait gardé son Borko dans son sac.

Elle écarquilla les yeux devant le grand living aux murs tapissés de

livres. L'appartement entier de la rue Kominterna aurait tenu dans la moitié de la pièce. Timidement, elle s'assit au bord du profond canapé de cuir.

— Dites, pour Paul, vous êtes sûr ? demanda Larry Walker.

— Je le crains, dit Malko, lui résumant sa conversation avec Abu.

Il termina sur une note peu optimiste :

— Les ponts sont rompus avec les Tchétchènes et le FSB nous trahit.

Larry Walker ne répondit pas. Malko n'avait pas envie de prolonger la discussion.

— Nous sommes épuisés, dit-il. Où pouvons-nous dormir ?

L'Américain s'ébroua.

— Je n'ai qu'un lit, prenez-le, je dormirai sur le canapé. Venez.

Il les mena jusqu'à une grande chambre avec un lit très bas sur un podium. Partout des photos de *Playboy* ou de *Penthouse*. La vie n'était pas gaie, à Moscou. Louisa posa son sac d'où dépassait le museau du Borko.

— Détends-toi, lui conseilla Malko, je dis un mot à Larry et je te rejoins.

Sans discuter, elle commença à se déshabiller. Malko rejoignit l'homme de la CIA dans le living. Larry Walker venait de se verser une copieuse ration de Defender sur un lit de glaçons et d'allumer une Gauloise blonde d'une main tremblante.

— Quel salaud, ce général Roudzik ! remarqua-t-il, amer.

Malko ne releva pas. Depuis sa dernière mission⁽⁵⁰⁾, il avait découvert que la guerre froide n'était pas finie. Larry Walker était excusable d'avoir voulu le sauver.

— Larry, conclut-il, finalement, vous avez bien fait. Les Tchétchènes m'auraient gardé tant que ça les arrangeait. Eux aussi se sont servis de nous. Une sorte d'assurance. Ils s'imaginaient peut-être que si le FSB les arrêtait, vous les feriez relâcher pour continuer les négociations... Je pense qu'ils se trompaient.

— C'était vraiment un marché de dupes, reconnut l'Américain. Je suis sûr que l'élection acquise, la Maison-Blanche aurait oublié sa promesse d'aider Zelimkhan Iandarbaïev.

Un ange passa, avec trois paires d'ailes superposées. Le théâtre d'ombre, sous la brutale lumière de la vérité, n'était pas beau à voir...

— Il reste un problème, avança timidement Larry Walker. Je pense que l'information de notre agent infiltré chez les Tchétchènes, Abdul, était bonne. Ils préparent un coup à Moscou. Les ordres sont de tout faire pour les en empêcher. Afin de ne pas gêner la politique planétaire de la Maison-Blanche.

Recru de fatigue, Malko se moquait pour l'instant de la politique planétaire de la Maison-Blanche.

— Nous verrons demain, dit-il. Il n'y a plus qu'un fil à tirer : Louisa possède le numéro du téléphone portable d'Abu. S'il y a quelque chose à faire, c'est de ce côté.

CHAPITRE XV

Chamil Bassaïev faisait sagement la queue dans le sas qui protégeait l'entrée de la banque Stolichnyi, modeste établissement ne comportant qu'une seule et unique agence, comme souvent à Moscou. Les banques avaient beau y pulluler depuis quelque temps, c'était le plus souvent des structures minuscules. La plus importante banque russe, la Most, n'arrivait qu'au millième rang des banques mondiales...

Quatre hommes en casquette et veste de cuir noir étaient dans la file devant le Tchétchène. L'air farouche, méfiant, des visages taillés à coups de serpe. On les fit entrer ensemble. Des mafieux venant apporter le produit d'une nuit de casino. Le planton s'adressa à Bassaïev d'une voix rugueuse :

— Qui vous venez voir ?

— Moussa Balaoudi.

— Vous avez rendez-vous ?

— Dites-lui que son cousin Salman est là.

Modeste, Chamil Bassaïev attendit sur le trottoir.

Cinq minutes plus tard, le portier, beaucoup plus aimable, lui faisait signe d'entrer.

Moussa Balaoudi était le sous-directeur de la banque. On introduisit Chamil Bassaïev dans un petit bureau. Balaoudi vint vers lui et l'étreignit longuement, sans un mot. Les deux hommes étaient réellement cousins et s'étaient beaucoup vus quand Balaoudi travaillait à la Kredo Bank de Grozny. Une plaque tournante du blanchiment de l'argent... À l'époque, des dizaines de millions de dollars transitaient par là, inondant tout le Caucase. Un des plus gros dépositaires était Salman Dokou. C'est par Balaoudi que Bassaïev l'avait rencontré. Il en savait déjà beaucoup sur lui et le respectait. Les Tchétchènes étaient des trafiquants dans l'âme, ceux qui réussissaient avaient droit à toute leur estime...

— *Tchaï* ? proposa Balaoudi.

— *Da. Spasiba.*

Entre eux, ils parlaient russe, pas tchéchène. Inutile d'attirer l'attention, les murs avaient peut-être des oreilles... Le banquier versa deux tasses de thé noir et fort. Pendant un moment, ils burent en parlant du pays... Sans mentionner la guerre. Juste ceux qui avaient disparu. Une longue litanie de morts. Puis Balaoudi se leva, alla

prendre un papier sur son bureau.

— Voilà tes renseignements.

Chamil Bassaïev lut attentivement. C'était précis, détaillé, avec des horaires et des plans. L'un d'eux surtout l'intéressait. Surpris, il leva la tête.

— Comment as-tu pu te procurer cela ?

Moussa Balaoudi sourit.

— Avec tes dollars, je peux te donner la clef du Kremlin. Tu es sûr de vouloir te lancer là-dedans ? Jamais ils ne te laisseront partir. C'est une trop grande humiliation.

— Ils n'auront pas le choix, trancha Bassaïev.

Son cousin hocha la tête.

— Tu ne connais pas Boris Nikolaïevitch ! Quand il a bu, et ce jour-là, il aura bu, il ferait tuer la terre entière... Nous avons perdu assez d'amis...

— *Nitchevo* ! fit Bassaïev. Je dois le faire. Jamais Boris Nikolaïevitch ne s'en remettra. Et nous aurons tellement d'argent que nous pourrions le distribuer aux pauvres !

Moussa Balaoudi rit de bon cœur.

— Là, je *sais* que tu es fou !

Chamil Bassaïev se leva. Il n'avait plus qu'à rassembler tous les éléments de son puzzle.

Moussa Balaoudi l'étreignit une dernière fois, sur le seuil, et rentra dans son bureau. Il était conscient que son rôle modeste était indispensable. Sans lui, placé au cœur du système bancaire, Chamil Bassaïev n'aurait jamais pu obtenir les informations nécessaires à son opération. En son for intérieur, il savait que le chef du commando tchéchène était capable de réussir. Malgré leur puissance, les Russes n'avaient jamais été habitués à lutter contre des opérations militaires « coup de poing ». Le FSB était une machine trop lourde et surtout n'avait jamais pénétré les structures secrètes des résistants tchéchènes.

*

* *

Louisa se réveilla en sursaut, le regard affolé. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser où elle se trouvait, et se calmer. Nue dans le lit, elle se jeta contre Malko, écrasant sa poitrine contre lui. Le silence était absolu. Larry Walker était déjà parti à son bureau.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

— C'est justement la question que je me posais, soupira Malko.

— Je ne peux pas me cacher indéfiniment, fit la jeune femme.

— Il faut une explication avec Abu, suggéra Malko. Que nous mettions les choses à plat. Les Tchéchènes s'étaient engagés à écouter notre proposition. C'est la raison pour laquelle je suis à Moscou.

— Quelle proposition ?

Il réalisa qu'à son rang, elle n'était pas au courant, et lui résuma les pourparlers avortés. Louisa ne le laissa même pas finir.

— Jamais Iandarbaïev n'acceptera. Il n'a pas la moindre confiance en Boris Eltsine.

— Tu sais comment joindre Abu, dit-il, grâce à son portable.

— Oui.

— Je dois lui parler. Même si cela ne mène à rien. Ne serait-ce que pour régler ta situation personnelle.

— Si je te donne son numéro, il pensera que je trahis, fit la jeune femme. C'est impossible.

— Il n'y a pas d'autre solution, plaïda Malko. Bien sûr, on ne l'appellera pas d'ici.

La jeune femme demeura silencieuse un bon moment puis se décida.

— D'accord, fit-elle. De toute façon, ma place est dans mon pays. Je ne resterai pas seule à Moscou. Toi, tu vas bientôt repartir.

Elle se leva et alla dans la salle de bains. Une demi-heure plus tard, ils descendaient. Larry Walker avait laissé sa Buick avec un petit mot. Malko se mit au volant et conduisit Louisa jusqu'à un taxiphone où il la laissa avec une pile de jetons. Il la vit composer un numéro et commencer à parler. La conversation dura longtemps.

Lorsqu'elle raccrocha, la jeune femme était radieuse.

— Il me pardonne ! lança-t-elle. Il a reconnu avoir eu tort de me donner cet ordre.

— Et moi ?

— Il ne veut plus avoir aucun contact avec les Américains. Il estime que vous l'avez trahi. Plusieurs *boiviki* sont morts à cause de vous. Le FSB a détruit une partie de notre réseau logistique.

C'était la fin de sa mission « bons offices ».

— Comment vas-tu retrouver tes amis ? demanda-t-il, déçu.

— Je dois prendre le métro, expliqua Louisa. Jusqu'à une certaine station où je rencontrerai quelqu'un qui m'amènera dans un endroit sûr.

— Tu as confiance ?

Elle lui jeta un regard lumineux.

— Oui. Abu est un homme droit. S'il ne voulait pas me pardonner, il me l'aurait dit.

— Tu t'en vas maintenant ?

— Non, ce soir, à cinq heures. Mais c'est loin. Je partirai à quatre heures.

Elle le regarda émue, et ajouta :

— Nous ne nous reverrons pas.

— Qui sait ? dit Malko.

Les yeux de la jeune femme brillèrent.

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? demanda-t-elle. Nous accueillons tous ceux qui veulent combattre à nos côtés. Il y a même des Ukrainiens avec nous. Bien sûr, c'est dangereux...

Sous le regard exalté de la jeune femme, Malko se sentit pris de vertige. Pendant quelques secondes, il s'imagina dans le Caucase, combattant pour la liberté des Tchétchènes. Mais c'était une idée folle ; et la seconde fois qu'on lui offrait de prendre une arme. La première fois, c'était au Kurdistan, avec déjà une femme amoureuse qui ne voyait que ce moyen pour ne pas se séparer de lui...

Mais Louisa retomba vite sur terre.

— Je suis folle ! Je plaisantais.

À ses yeux humides, il vit bien qu'elle ne plaisantait pas, mais lâchement, il fit semblant de la croire.

— Il nous reste quelques heures, fit-il. Profitons-en.

*

* *

Le général Anatoly Roudzik était blême. Il baissa la tête devant le regard glacial de Austin Redd et bredouilla :

— Je vous jure, j'ignore ce qui est arrivé à Paul Nitze.

Il ne faut pas croire les accusations de ces « bandits ». Vous reconnaissez vous-même qu'ils avaient kidnappé M. Linge qui a pu s'échapper alors qu'il était emmené dans un autre lieu de détention.

C'était la version que l'Américain avait donnée au FSB. Pas question d'impliquer Louisa.

Pour masquer sa gêne, le général attrapa un paquet de cigarettes et en alluma une. Comble de l'ironie, avec un Zippo fraîchement acheté à la boutique du *Metropol*. On trouvait de tout à Moscou, désormais...

La mort de Paul Nitze était un secret d'État qu'il ne pouvait trahir, quelles que soient les conséquences de son silence. S'il parlait, c'est lui qui se retrouverait à Lefortovo. Pour haute trahison. On ne plaisantait pas avec la *Rodina*⁽⁵¹⁾, au FSB.

Austin Redd se leva, excédé.

— Général, fit-il, cette conversation ne mène à rien. Ma conviction est faite. Vos services sont responsables de la mort de Paul Nitze. Je veux bien croire qu'il s'agisse d'une erreur. Mais nous ne reprendrons des relations normales qu'une fois la dépouille de Paul Nitze restituée au gouvernement des États-Unis.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte. Le général l'accompagna et les deux hommes se séparèrent froidement devant l'ascenseur. Lorsque le général Roudzik se rassit à son bureau, il étouffait de rage. Sans la stupidité de ses subordonnés, il aurait pu mener à bien une opération conjointe avec la CIA et tenir en échec les Tchétchènes. Maintenant, il se retrouvait seul face à la menace terroriste, qui, si elle

se matérialisait, lui coûterait ses étoiles.

Son humeur ne s'était pas améliorée lorsque le colonel Vronski, responsable de la sécurité intérieure au FSB, demanda à être reçu.

— Qu'est-ce qu'il y a, Vronski ? jeta le général. Encore une merde ?

— Non, *Tovaritch* général, simplement une information que je tenais à porter à votre connaissance, répliqua le colonel Vronski. J'ai trouvé une note de la Milicija sur mon bureau, signalant un fait désagréable.

Il posa le rapport du milicien n° 1765 sur le bureau, pour que le général en prenne connaissance. Il y avait ajouté un P-S : la voiture appartenait au major Viatcheslav Grigoriev. La femme n'avait pas été identifiée. D'après le signalement, le général Roudzik devina immédiatement de qui il s'agissait. Il n'aurait pas donné suite si un détail ne l'avait pas accroché. Selon le milicien, un attaché-case était posé sur le siège arrière de la Lada. Or, le couple sortait de la discothèque. Ce n'est pas un endroit où on va avec un attaché-case. Et Grigoriev avait quitté son bureau depuis longtemps...

— Très bien, dit-il. Mettez le major Grigoriev sous surveillance discrète. Jusqu'à nouvel ordre. Personne ne doit être au courant, à part moi. Essayez de savoir s'il possède plusieurs comptes en banque.

Le colonel salua et sortit. Resté seul, le général entreprit d'ajuster les pièces du puzzle. Viatcheslav Grigoriev n'avait pas une réputation d'intégrité à toute épreuve. La femme avec qui il se trouvait ce soir-là était notoirement la maîtresse d'un mafieux tchéchène... Peut-être n'y avait-il qu'une histoire de fesses derrière l'incident du *Rossia*. Cela valait quand même la peine de creuser un peu.

La présence à Moscou de Chamil Bassaïev était une épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Et à ce jour, il n'avait plus aucune piste.

Louisa, en entendant le verrou de la porte, ne put s'empêcher d'avoir un petit battement de cœur. Malko l'avait laissée seule une heure plus tôt pour une course urgente. En dépit de sa déception, elle n'avait rien demandé. Dans son univers, les femmes ne posaient pas de questions. Il surgit dans le studio, plusieurs grands sacs dans les mains, qu'il déposa devant elle.

— C'est pour toi, dit-il.

Comme elle ne bougeait pas, il commença à défaire lui-même les paquets. Ils contenaient une garde-robe complète, simple, mais élégante. Deux tailleurs, deux robes, des chaussures, des bas, de la lingerie, des pulls, deux pantalons dont un rayé rouge et bleu. Il avait dévalisé les boutiques de la rue Tverskaïa. Pétrifiée, Louisa regardait ce déballage impromptu. Elle prit une des robes, ébahie, la mit devant elle et se regarda dans une glace, puis se tourna vers Malko.

— Mais pourquoi as-tu fait cela ?

— Pour que tu sois belle, dit-il.

Brusquement elle s'assit, tenant toujours la robe, et se mit à pleurer silencieusement. Jusqu'à ce qu'elle se jette dans ses bras en bredouillant.

— C'est trop beau ! Je ne les mettrai jamais ! Mais je les garderai toujours.

— Essaie une robe au moins une fois, dit Malko. Tu as tout perdu, tu ne peux pas revenir dans l'appartement de Babouchkine.

Elle haussa les épaules.

— Tu sais, j'ai l'habitude. J'ai déjà tout perdu à Grozny. J'avais une belle maison, des vêtements en abondance, pas aussi beaux que ceux-là, bien sûr, mais...

— Habille-toi, conseilla Malko. Nous allons déjeuner.

Elle s'enferma dans la salle de bains. Lorsqu'elle réapparut, il faillit ne pas la reconnaître. Elle avait réuni ses longs cheveux noirs en chignon, s'était maquillé les yeux et la bouche. La robe bleue lui allait à merveille, mais elle marchait difficilement sur ses escarpins. D'un seul élan, elle se jeta dans ses bras. Pour un long baiser sensuel, brûlant.

— Je n'ai pas faim, dit-elle. Je veux rester ici avec toi.

Son ventre disait la même chose. Il avait prévu cette éventualité. Parmi les paquets, il y avait une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, rosé 1986. Il l'ouvrit et remplit deux flûtes. C'était la première fois que Louisa buvait du Champagne... Un peu plus tard il l'entraîna jusqu'au lit ; comme il s'apprêtait à lui ôter sa robe, Louisa l'arrêta :

— Non, je veux la garder.

C'est ainsi qu'il lui fit l'amour, la belle robe bleue retroussée jusqu'aux hanches. Louisa roulait sous lui, éperdue de bonheur. Avant qu'il ne jouisse, c'est elle qui se retourna sur le ventre, lui offrant ses reins.

Ensuite, ils demeurèrent enlacés, sans rien dire. Le temps passait très vite. Malko alla prendre une douche. Quand il revint, Louisa, assise sur le lit, l'entoura de ses bras et sa bouche se posa sur son sexe. Les yeux levés vers lui, elle dit timidement :

— Tu as envie ?

Que répondre ? Malko lui caressa les cheveux. Elle l'embrassait tout le long de la hampe. Puis, elle le prit dans sa bouche, avec une douceur maladroite. Une maladresse si excitante qu'il eut instantanément une violente érection. Ravie, Louisa l'enfonça dans sa bouche, tout en le caressant. Jusqu'à ce qu'il sente qu'il allait exploser. Louisa le sentit aussi et tint à le recevoir jusqu'à la dernière goutte.

— Tu sais, c'est la première fois, avoua-t-elle ensuite. Chez nous, il n'y a que les putains qui le font.

Chamil Bassaïev avait regagné l'hôtel *Majarski*. Enfermé dans sa chambre, il préparait ses plans d'attaque. Il était heureux que Louisa ait pu échapper au carnage de Babouchkine. Il aurait besoin d'elle, car il ne comptait pas trop de combattants expérimentés ; or, elle avait déjà prouvé son courage.

L'opération qu'il projetait était d'une audace inouïe et, en même temps, parfaitement réalisable. S'il pouvait profiter à fond de la surprise.

Grâce à son ami banquier, il avait eu la confirmation d'une information recueillie auprès de la Kredo Bank. Chaque jeudi, le vol n° 30 des Delta Airlines en provenance de New York se posait à 10 h 55 à l'aéroport de Moscou, Cheremetievo II. Sur ce vol, en dehors des passagers, se trouvaient des sacs de billets de cent dollars tout neufs expédiés par la National Republic Bank de New York. Directement fournis par la Réserve fédérale américaine, ces billets étaient destinés à un certain nombre de banques russes qui en avaient passé commande pour leurs clients. Le montant était variable, selon les semaines. En fonction des besoins. La semaine suivante, il serait exceptionnellement élevé : un milliard de dollars.

C'est de cette manne céleste que Chamil Bassaïev avait décidé de s'emparer.

CHAPITRE XVI

Malko ralentit et se gara en face de l'entrée principale de la station Kurskaïa, juste au coin de Sadovo-Zernogryaz. Deux lignes de métro s'y croisaient : Kolitsevaïa, la circulaire, et Arbatsko-Pokrouskaïa, est-ouest. Louisa se tourna vers lui, avec un sourire courageux. Elle avait ôté son maquillage, changé la robe dans laquelle elle avait fait l'amour pour un pull et le pantalon bleu et rouge.

— Il faut que j'y aille, dit-elle.

— Prends tes paquets, dit Malko d'un ton volontairement léger.

Tous les vêtements étaient regroupés dans un grand sac à l'arrière de la Buick. Louisa secoua lentement la tête.

— Je ne peux pas, dit-elle d'une voix douce. D'abord, je n'oserai pas les mettre, et puis on me posera des questions. On pensera que je me suis fait acheter. Je risque de gros ennuis. Déjà, je serai obligée de mentir, je ne dirai jamais ce qui s'est passé entre nous. Mais je ne le regrette pas, ajouta-t-elle vivement.

Elle avait déjà la main sur la portière. Ils échangèrent un long regard, conscients tous les deux qu'ils avaient peu de chances de se revoir.

Malko sentit soudain dans sa poche le poids du Zippo à ses armes que lui avait rendu Larry Walker. Il le sortit et le mit dans la main de Louisa.

— Cela, tu peux le prendre. Garde-le. Il est fabriqué pour durer indéfiniment. Il te rendra certainement beaucoup de services.

Louisa prit le briquet dans le creux de sa main, le regarda longuement, puis frotta la molette et regarda la flamme claire qui jaillit aussitôt. D'un geste sec du pouce, elle referma le capot, avant de glisser le briquet dans son sac.

— Merci, fit-elle, je le garderai toujours.

Sans embrasser Malko, elle sortit de la voiture et se dirigea à grands pas vers l'entrée du métro. Au moment de s'y engouffrer, elle se retourna et adressa un geste de la main à Malko. Il aurait pu la suivre, mais à quoi bon ? Sa mission se terminait là. Il était venu à Moscou parler aux Tchétchènes et les Tchétchènes ne voulaient plus l'écouter.

Une heure plus tard, il se garait dans Nikitski Pereulok. Larry Walker ignorait encore le contact qu'il avait eu avec Abu.

— Où est la fille ? demanda-t-il aussitôt.

— Partie, fit Malko. Et moi, je ne vais pas tarder à en faire autant.

Il lui résuma ce qui s'était passé. Tous les contacts avec les Tchétchènes étaient rompus. Larry Walker sortit un paquet de Gauloises blondes et en alluma une, visiblement perturbé.

— Votre mission n'est pas finie, dit-il. Austin Redd m'a transmis les dernières instructions de Langley. Ce dialogue avec les Tchétchènes n'avait qu'un but : éviter toute action de leur part qui nuirait à Boris Eltsine. L'objectif demeure le même. À une nuance près. Puisque nous ne pouvons pas les convaincre, il faut les en empêcher.

— Comment ? réagit Malko.

Larry Walker tira pensivement sur sa cigarette.

— Je n'en sais rien encore. Mais je pense que « Abu » est le chef d'un commando venu frapper à Moscou. Or, grâce à cette Louisa, nous avons un lien avec lui.

— Jamais elle n'aurait accepté de collaborer, fit sèchement Malko. Je ne regrette pas qu'elle soit partie. Quant aux Tchétchènes, laissez-les se débrouiller avec Boris Nikolaïevitch...

— Vous semblez avoir de la sympathie pour eux, fit l'Américain d'un ton caustique. Ils ont pourtant voulu vous tuer...

— À cause de vous, lâcha Malko, glacial. Je ne vous en veux pourtant pas...

— OK, un partout, admit Larry Walker avec un sourire plutôt forcé. Mais cela ne change pas le fond du problème. Je sais que les troupes russes se conduisent comme des SS en Tchétchénie, que Boris Eltsine est un ivrogne caractériel et qu'il ment comme il respire. Mais les instructions de la Maison-Blanche sont claires. Tout faire pour qu'il soit réélu. Le président estime qu'il s'agit de l'intérêt supérieur du pays. Et cela, vous n'y pouvez rien.

— C'est vrai, reconnut Malko. Mais je peux aussi ne rien faire.

Larry Walker, ignorant la conclusion de Malko, dit d'une voix lasse :

— Faisons le point. Nous possédons deux indices matériels : l'isba au fond du parc Bittsevski et cette Jigouli abandonnée, puisque votre amie tchéchène est repartie en métro.

— C'est exact, reconnut mollement Malko. Mais il y a de fortes chances pour que l'isba ne soit plus utilisée pendant un certain temps. Quant à la voiture, je ne sais pas.

— Voulez-vous vous en occuper ?

Malko allait refuser, mais il réfléchit aux conséquences. Larry Walker n'avait pas d'états d'âme. Il accomplirait la mission confiée par Langley envers et contre tout. Si Malko refusait de l'aider, il se retournerait vers le FSB. Le visage de Louisa passa devant ses yeux. En acceptant cette mission, il la contrôlait.

— Oui, dit-il, mais elle va peut-être rester sur le trottoir jusqu'à

l'été.

— C'est un *long shot*, admit l'Américain, mais nous n'avons rien d'autre. Vous pouvez utiliser une de mes voitures en plaque « 77 ». Une Volvo 740 assez âgée qui passe inaperçue. Elle me sert pour mes virées en province.

*

* *

La Jigouli n'avait pas bougé. Même pas une contravention. Malko se gara sur les rares parcmètres, à une trentaine de mètres, en face du restaurant *Aragvi*. De toutes ses forces, il souhaitait que personne ne vienne chercher la voiture.

Il se mit à lire, sortant régulièrement de la Volvo pour se dégourdir les jambes, écoutant la radio le reste du temps. La nuit était tombée depuis une heure et la circulation était encore intense sur Tverskaïa Ulitsa.

Ce n'est que beaucoup plus tard dans la soirée qu'il remarqua une Lada grenat qui se garait non loin de la Jigouli. Personne n'en descendit. Elle repartit, pour réapparaître une demi-heure plus tard. Même manège. Cette fois, elle se gara un peu plus près. C'est alors qu'un homme apparut venant du fond du square Tverskaïa. Jeune, un bonnet de laine sur la tête. Il passa devant la Jigouli, ralentit, s'appuya dessus un moment, comme s'il essayait d'ouvrir la portière.

Il continua ensuite, disparut, puis resurgit dix minutes plus tard en compagnie d'un autre homme. Ils s'immobilisèrent, penchés sur la Jigouli. Malko était trop loin pour entendre le bruit, mais il vit soudain un des deux hommes passer la main par le déflecteur qu'il avait brisé et ouvrir la portière pour se glisser à l'intérieur !

Des voleurs de voiture ! Moscou en était plein.

Le second était monté à son tour et avait plongé sous le tableau de bord. Malko réalisa alors que la Lada grenat était toujours à la même place et que ses occupants observaient paisiblement la scène. Il comprit en un éclair. C'était un vol simulé ! De cette façon, si la voiture était sous la surveillance de la Milicija ou du FSB, ceux qui s'en emparaient apparaîtraient comme des délinquants de droit commun ! C'était astucieux. Les phares de la Jigouli s'allumèrent.

Les « voleurs » avaient réussi à mettre en route.

Malko eut le temps de plonger sous le tableau de bord quand la petite voiture passa devant lui, afin qu'on croie la Volvo vide. La Jigouli tourna autour de la statue équestre du fondateur de Moscou, Youri Dolgorouki, et descendit la rue Tverskaïa, suivie de la Lada grenat.

Malko démarra à son tour, laissant une centaine de mètres d'écart. Arrivées en bas de la rue, face à la place du Manège, les deux voitures prirent la file de gauche, tournant dans Okhotnyi Riad, en sens unique.

À cet endroit, la circulation était beaucoup plus dense et Malko

n'eut aucun mal à suivre, laissant plusieurs voitures entre eux.

Après avoir monté la côte jusqu'à la place Loubianskaïa, face à l'ancien QG du KGB, les deux voitures se séparèrent. La Lada prit à droite, vers Novaïa Plochtchad, la Jigouli à gauche.

Malko décida de suivre la Jigouli. Celle-ci, par de petites rues, rejoignit l'immense Koutouzovski Prospekt, filant vers l'ouest. Vingt minutes plus tard, elle passa devant le poste du GAI, juste avant le pont enjambant le périphérique extérieur. Ils sortaient de Moscou. Finis les grandes barres de ciment, les clapiers innombrables. Il n'y avait plus que de vieilles isbas isolées dans les bois de sapins ou de bambous. C'était la chaussée de Minsk.

Malko leva le pied. Il lui était beaucoup plus difficile de suivre discrètement la petite Jigouli qui pétaradait devant. Il laissa un camion entre elle et lui. Quelques kilomètres plus loin, elle mit son clignotant. Il en fit autant. Elle tourna à gauche, revenant sur ses pas !

Il crut que la Jigouli allait rentrer dans Moscou, mais juste avant le pont, elle quitta la chaussée de Minsk et s'arrêta devant la grille d'entrée de ce qui ressemblait à un hôtel. Un vigile ouvrit la grille et elle disparut. Malko continua tout droit, notant au passage : *Hotel Majarski*. Il venait de découvrir une nouvelle planque tchéchène.

*

* *

Chamil Bassaïev enveloppa Louisa d'un regard aigu. Elle était arrivée au motel quelques heures plus tôt, après une succession de ruptures de filature menées par l'homme venu la récupérer dans le métro. Depuis, il la « débriefait » soigneusement, lui faisant répéter à plusieurs reprises *tout* ce qui s'était passé depuis l'attaque de l'appartement. Louisa avait répondu à tout, sans se couper. Elle n'avait d'ailleurs qu'une chose à cacher : sa relation amoureuse avec le prisonnier. Elle y était d'autant mieux parvenue que Chamil Bassaïev ne lui avait pas posé la question directement.

Cependant, elle n'avait jamais révélé à son amant le véritable nom de « Abu ».

Maintenant, ils dînaient dans le bar à l'atmosphère glauque, au milieu des routiers bruyants lorgnant sur la serveuse trop sexy à la jupe de daim.

— Tu es heureuse d'être ici ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Louisa dans un souffle.

Elle avait tellement appréhendé son retour que tout lui paraissait merveilleux. Comme de dîner en tête à tête avec le grand Chamil Bassaïev, qui était son chef et avec qui elle n'avait eu jusque-là que des rapports distants.

Ce dernier l'observait. Il la sentait « claire » et en même temps devinait qu'elle ne lui avait pas tout dit. Il conclut qu'elle avait sans

doute été attirée par le prisonnier. Privée d'homme depuis des mois, c'était une réaction naturelle, mais qu'il fallait tuer dans l'œuf.

— N'oublie pas que tu as désobéi, fit-il abruptement. Tu es pardonnée mais il ne faut *jamais* que cela se reproduise. Tu te sens prête pour participer à notre action ?

Louisa soutint son regard sans ciller.

— Bien sûr, dit-elle, je me suis déjà battue, je n'ai pas peur.

— Je sais, reconnut Chamil Bassaïev. C'est pour jeudi. D'ici là, tu ne sortiras d'ici que sur mon ordre, pour une mission bien précise dont je ne te parlerai que le moment venu. Tu as une chambre à côté de la mienne. Ne parle à personne. Maintenant, je te laisse.

Il se leva et se dirigea vers la sortie du bar. Émue, elle sentit des larmes lui monter aux yeux, et voulut prendre son mouchoir dans sa poche. Ses doigts effleurèrent le métal poli du Zippo et son ventre s'embrasa brusquement. Un flot de pensées et de sensations la submergea. Comme si l'homme dont elle était tombée éperdument amoureuse, comme une adolescente, s'était trouvé soudain en face d'elle. Dans sa poche, elle étreignit le briquet, se demandant si elle aurait la force de caractère de ne pas lui donner signe de vie avant jeudi. Il n'y aurait pas d'après. Si tout se passait bien, elle retournerait en Tchétchénie. Sinon, elle rejoindrait la longue cohorte de ceux qui étaient tombés, de tous ses amis morts.

*

* *

Malko était passé trois fois devant l'hôtel *Majarski* depuis que la Jigouli y était entrée, repérant soigneusement tous les lieux. Toute l'animation était concentrée dans un bâtiment de deux étages, à l'intérieur d'un périmètre grillagé devant lequel se trouvaient des dizaines de poids lourds. L'hôtel lui-même, qui supportait l'enseigne, en bordure de la chaussée de Minsk, était désaffecté.

Il remonta vers le centre de Moscou. Inutile d'attirer l'attention. De toute façon, il lui était difficile de faire plus. Un étranger comme lui se ferait immédiatement repérer dans ce motel. En plus, il n'avait pas vraiment envie d'obéir aux ordres, de renvoyer Tchétchènes et Russes dos à dos. Il n'oubliait pas que sans Louisa, il serait allongé mort dans un bois. Simplement à cause de la mauvaise humeur d'Abu.

Il ignorait si la jeune femme se trouvait dans cette planque ou ailleurs, et n'avait aucun moyen de le savoir. Mais il ne voulait pas risquer de la faire tomber entre les griffes du FSB. Tout en remontant Koutouzovski Prospekt, il se demanda si, retournée à son univers, Louisa avait déjà oublié leur brève rencontre. Après tout, elle ne serait pas la première femme qui, privée trop longtemps d'amour, aurait éprouvé une brutale pulsion sans lendemain pour un homme qu'elle connaissait à peine. Pourtant, quelque chose dans le regard limpide de

la jeune Tchétchène lui disait qu'il se trompait.

Lorsqu'il arriva devant le *Savoy*, il avait trouvé la solution à son problème immédiat. Il continuerait la surveillance mais ne dirait pas la vérité à Larry Walker. Il prétendrait avoir perdu la Jigouli et surveiller l'isba perdue dans les bois. Si jamais l'Américain avait de mauvaises intentions, cela ne tirerait pas à conséquence.

CHAPITRE XVII

Le colonel Vronski attendait, au garde-à-vous, que le général Anatoly Roudzik ait fini de prendre connaissance du rapport confidentiel qu'il venait de lui remettre. Le fruit de la filature du major Viatcheslav Grigoriev. Vronski n'éprouvait aucun trouble de conscience à utiliser ces moyens contre un camarade. C'était un technicien, point final.

Son supérieur sursauta à sa lecture.

— Comment ! Grigoriev a rencontré hier soir le colonel Uspenski au Club et ils ont mentionné une vente d'armes illégale ! Et vous n'en savez pas plus ? Les micros auraient dû enregistrer *toute* leur conversation.

Le colonel Vronski avala difficilement sa salive.

— La plupart des micros étaient en panne, *Tovaritch* général ! avoua-t-il. Ceux qui marchent encore fonctionnent très mal. On saisit un mot sur dix !

Fou de rage, le général Roudzik frappa son bureau du plat de la main si violemment que sa lampe manqua tomber à terre. Le colonel Vronski la rattrapa de justesse.

— Vous ne pouviez pas les faire réparer ! hurla Roudzik.

— Nous n'avons pas de crédits, *Tovaritch* général, avoua Vronski dans un souffle.

— Renforcez la surveillance, marmonna le général Roudzik. Si vous les surpreniez en train d'échanger de l'argent, je vous donne l'ordre de les arrêter tous les deux immédiatement et de les faire transférer ici, à la Loubianka. Mettez aussi Tatiana Korygin sous surveillance.

Le colonel Vronski claqua des talons et sortit. Resté seul, le général Roudzik alluma une cigarette et s'efforça de recoller les pièces du puzzle. L'homme que rencontrait Grigoriev était un officier de la bande du « Pacha », le général et ministre Pavel Gratchev, notoirement connu pour ses trafics. Des armes, entre autres, à destination de différents pays, Azerbaïdjan, Afghanistan, Iran même. Le FSB se contentait de tout surveiller et de noter, ne souhaitant pas s'attaquer de front à Gratchev, protégé de Boris Eltsine. Tout le monde se débrouillait, après tout, et de nombreux ex-officiers du Second Directorate s'étaient reconvertis dans le business. Etant donné le montant de leur pension, on ne pouvait pas vraiment les blâmer.

Seulement, il y avait la connexion Grigoriev-Tatiana Korygin-Dokou... le mafieux tchéchène. Juste au moment où le FSB soupçonnait Chamil Bassaïev d'être à Moscou pour commettre des attentats. Il était facile de faire passer des combattants de Tchétchénie à Moscou, beaucoup moins des armes en quantité suffisante. Impossible par avion, risqué par la route ou le train. Mieux valait les acheter sur place. Hélas, tout cela n'était encore qu'une construction de l'esprit. Ceux que le général Roudzik soupçonnait avaient des protections, même Tatiana Korygin, veuve d'un général-major du KGB. Il n'y avait qu'un chaînon faible : Salman Dokou, mafieux et tchéchène de surcroît.

Le général Roudzik pesa un moment le pour et le contre. Son flair lui faisait renifler quelque chose de grave, tandis qu'il imaginait l'attaché-case aperçu dans la Lada de Viatcheslav Grigoriev bourré d'argent. Toutes les transactions d'armes se faisaient en liquide. Et Tatiana Korygin n'achetait évidemment pas pour elle... Bien entendu, sans preuves matérielles, il était difficile d'inculper Salman Dokou, mais Dieu merci, le FSB possédait un droit de garde à vue d'un mois. Dokou était un homme âgé, riche, en mauvaise santé. Si on lui proposait un deal intelligent, il craquerait.

La décision du général Roudzik fut prise. Il rédigea rapidement un ordre écrit et fit rappeler le colonel Vronski.

— Mettez Salman Dokou en état d'arrestation, dit-il. Que personne ne soit au courant. Traitez-le avec dureté. L'inculpation est : activité mafieuse. Ne répondez à aucune de ses questions. Exécution immédiate.

*

* *

La chambre de Chamil Bassaïev avait été transformée en QG opérationnel. Six de ses hommes veillaient dans le couloir et dans les chambres voisines dont les portes étaient restées ouvertes. C'était l'heure où le motel était calme, les clients du matin étant partis au volant de leurs camions et ceux du soir pas encore arrivés. Autour de lui, se pressaient ses meilleurs *boiviki*, dont Louisa. Sur la table était étalé un plan de l'aéroport de Cheremetievo II et de ses environs. Chamil Bassaïev examina les visages autour de lui. C'était la première fois qu'il révélait son projet.

— Tous les jours, sauf le mardi, commença-t-il, un Boeing 267 de la compagnie Delta Airlines se pose à Cheremetievo II à 10 h 55 en provenance de New York. À cause des vents dominants venant de l'Ouest, il se pose d'est en ouest, comme tous les vols d'ailleurs.

Bassaïev pointa son index sur le plan de l'aéroport.

— Comme vous le voyez, il n'y a que deux pistes d'atterrissage à Cheremetievo II. Elles sont parallèles et mesurent, l'une, trois mille

cinq cent trente mètres, l'autre trois mille sept cents mètres. La plus courte, la « 25 R » n'est pas en service, son revêtement est défectueux. Tous les vols se posent donc sur la « 25 L ». Comme ils n'ont plus beaucoup de carburant, ils n'ont pas besoin de toute la piste, mais seulement des deux tiers. Ce qui leur permet de dégager par le taxiway n° 22, afin de rejoindre leur point de stationnement à côté de l'aérogare. Donc, jeudi, le vol n° 30 va se poser vers onze heures...

— Et s'il est en retard ? demanda un des *boiviki*.

— Je le saurai, répliqua aussitôt Chamil Bassaïev. Son retard ne pourrait s'expliquer que de deux façons : soit un retard au *départ* de New York, soit une attente au-dessus de Cheremetievo II. Or, je serai prévenu sur mon portable de l'heure exacte du décollage à New York. Une fois en l'air, le vol étant sans escale, les causes de retard sont peu nombreuses. Quant au trafic aérien, il y a très rarement de l'attente à Cheremetievo II. Donc, continua-t-il, lorsque le vol n° 30 se posera jeudi, nous serons déjà en position, dissimulés dans le bois qui s'étend sur 1 500 mètres de profondeur, au sud de l'aérogare. Il est délimité, à l'est, par la route desservant l'aérogare, au sud et à l'ouest par la Kliama, une petite rivière qui entoure cette zone, et au nord par un mur délimitant la zone aéroportuaire. Ce bois n'est jamais patrouillé et il est très facile d'accès par le sud. Il suffira de laisser nos véhicules dans la zone boisée à l'est de la grande route Tverskaïa.

— Le mur est haut ? demanda Louisa.

— Non. Environ deux mètres. Il est fait de plaques de ciment préfabriquées. Une charge explosive très légère permettra de le détruire sur plusieurs mètres. Nous nous trouverons à environ un kilomètre de l'aérogare où se trouve la tour de contrôle. Lorsque le Boeing 267 s'engagera dans le taxiway 22, nous ferons exploser le mur. À ce moment, l'appareil roulera environ à quinze kilomètres à l'heure. Toi, Saïd, tu fonceras avec un RPG 7 et tu te placeras en face de l'appareil en faisant signe au pilote de stopper. Ce qu'il fera.

— Et s'il ne le fait pas ? demanda Saïd.

— *Il le fera*, martela Chamil Bassaïev. Tous les commandants de bord ont la même consigne, surtout les Américains.

— Il risque d'y avoir des patrouilles sur le tarmac, hasarda un autre *boivik*.

— C'est possible, reconnut Bassaïev. Mais là aussi, j'ai recueilli des informations. Les rares patrouilles s'effectuent en BRM⁽⁵²⁾. Si l'un d'eux est alerté, nous le neutralisons d'un coup de RPG 7. Dès le début de l'opération, nous mettrons deux Poulimiot⁽⁵³⁾ en batterie, afin de repousser toute intervention des gardes de l'aéroport. Nous aurons également des fusils à lunette.

— Le pilote va appeler à l'aide, remarqua Saïd.

— Sûrement. Mais nous entendrons ce qui se dit. Il ne peut parler

que sur deux fréquences VHF : 120.7 ou 121.8. J'aurai une radio calée dessus. Cela n'a pas grande importance. Car l'essentiel de notre opération va se dérouler en moins de dix minutes. Ainsi, ils n'auront pas le temps de faire venir des renforts. Voici ce que nous allons faire...

« Nous aurons amené des échelles métalliques télescopiques très légères. Pendant que Saïd immobilisera l'appareil avec son RPG 7, six *boiviki* appliqueront les échelles le long du fuselage, à côté de la porte avant gauche. La hauteur de cette porte au-dessus du sol n'est que de quatre mètres environ, sur un Boeing 267. Vous grimpez en deux groupes sur ces échelles et attendrez mes ordres. Je serai en dessous de l'avant avec ceci...

Il sortit d'un sac de toile et leur montra un casque radio comportant écouteurs et micro, prolongé d'un long câble se terminant par une fiche.

— C'est un moyen de communiquer avec le pilote de l'avion, expliqua-t-il. On branche la prise dans la jambe du train avant et on parle. Quelqu'un en a volé un pour moi à Cheremetievo. Je donnerai donc l'ordre au pilote de désarmer les toboggans, avant d'ouvrir les portes. Sinon, les rampes d'évacuation se mettraient en place automatiquement et on ne pourrait plus refermer.

— On peut ouvrir de l'extérieur ?

— Sans aucun problème, affirma Chamil Bassaïev. Au sol, il n'y a plus de pressurisation. Dès que nous nous serons emparés de l'appareil, la seconde partie de l'opération commencera. À ce moment, les autorités seront alertées et le *vrai* danger commencera. Mon intention est la suivante : nous embarquons *tous* dans le Boeing 267 et nous refermons les portes. D'après ce que je sais, l'appareil, quand il se posera, aura encore assez de carburant pour gagner un aéroport de dégagement. Dans le cas de Moscou, il y en a deux : Vnoukovno, qui est tout près, et Saint-Petersbourg. Mon but est de redécoller pour aller nous poser à Nazran, en Ingouchie. On nous y attendra. Ce n'est pas beaucoup plus loin que Saint-Petersbourg. Je compte une quinzaine de minutes entre la *check-list* de départ et le temps de regagner l'extrémité est de la piste. Si l'appareil n'avait plus assez de carburant, nous referions un plein partiel. Cela ne prend qu'une dizaine de minutes.

Un silence de mort accueillit sa conclusion. Puis les questions fusèrent.

— Le pilote va-t-il obéir ?

— Si, affirma Chamil Bassaïev. C'est un Américain, pas un Russe. Il y aura à bord au moins deux cents passagers. Son premier souci sera de les protéger. Je lui garantirai que si tout se passe bien, il ne leur sera fait aucun mal.

— Mais le Kremlin sera prévenu, objecta Saïd. Eltsine va donner

l'ordre de nous empêcher de décoller.

Chamil Bassaïev eut un large sourire.

— Évidemment. Mais au moment de l'attaque, un des nôtres, resté en ville, téléphonera à l'ambassade des États-Unis et aux grandes agences de presse pour les avertir de ce qui se passe. Ce sera notre meilleure protection. Dès que les Américains seront au courant, ils exigeront de Eltsine que rien ne soit tenté qui puisse mettre en danger la vie des passagers.

— Ils vont avancer des véhicules sur la piste pour qu'on ne puisse pas redécoller, dit un autre *boivik*.

— Ils essaieront probablement, concéda Bassaïev. Mais à ce moment, c'est moi, sur mon portable, qui contacterai l'ambassadeur des États-Unis. Je l'avertirai que, tant que nous n'aurons pas redécollé, je tuerai un passager américain toutes les cinq minutes. (Il se tut quelques secondes avant d'ajouter :) Je le ferai.

— Et s'ils tirent sur l'avion ?

— Je pense que les Américains les en empêcheront. Mais il n'y a pas d'opération sans risque.

— Pourquoi cet avion en particulier ? demanda Saïd.

Le visage de Chamil Bassaïev s'éclaira.

— Parce que dans sa soute, il y a un *milliard* de dollars en billets de cent dollars. Cinq mille milliards de roubles ! De quoi financer notre combat de longs mois. En même temps, nous frappons Boris Eltsine dans ce qu'il a de plus cher : son orgueil. Le monde entier saura que nous pouvons frapper à quelques kilomètres du Kremlin. Et repartir !

— Et si Eltsine donne l'ordre à la chasse russe de nous abattre ? objecta Saïd.

— Pas avec deux cents passagers américains à bord. À partir du moment où la presse et les Américains sont prévenus, les risques sont limités. Il y a eu des précédents. On a toujours laissé redécoller les avions. Pour gagner du temps. Je connais les Américains. Ils feront *tout* pour préserver la vie des otages. Nous aussi d'ailleurs. Si cette opération se déroule sans effusion de sang, notre prestige en sortira grandi. Nous n'aurons fait que voler un milliard de dollars à la mafia.

— Quand aurons-nous les armes ? demanda un jeune *boivik*.

— Le matin même. D'autres questions ?

Personne ne répondit. Ils étaient médusés par l'audace de ce plan et ils sortirent de la chambre sans un mot. Déjà, en 1991, Bassaïev avait détourné un avion vers le sud de la Russie afin d'attirer l'attention sur la cause tchétchène. Ce dernier retint Louisa qui se préparait à les suivre.

— Reste. J'ai une mission pour toi, dit-il.

*

* *

Malko ralentit en arrivant à la hauteur du poste du GAI de Koutouzovski Chosse, juste avant le pont enjambant le périphérique extérieur. Depuis le matin, comme depuis deux jours, il tournait autour de l'hôtel *Majarski*, essayant de repérer les allées et venues. Sans résultat. La zone derrière l'hôtel était occupée par des champs en friche. La circulation intense de la chaussée de Minsk l'empêchait de ralentir et il n'osait toujours pas se risquer à l'intérieur de l'hôtel. Il resta sur sa droite, se laissant doubler par des camions au moment de passer lentement devant le *Majarski*. Le vigile était en train d'ouvrir la grille. Il ralentit encore. Son poulx grimpa brutalement quand une Jigouli claire s'engagea dans le portail ouvert. Une femme était au volant. Il n'eut même pas besoin d'un second coup d'œil pour reconnaître Louisa.

La Jigouli tourna à droite, vers Moscou. Malko dut continuer près d'un kilomètre avant de pouvoir effectuer un demi-tour totalement illégal, pour revenir sur ses pas. Bien entendu, la Jigouli avait disparu lorsqu'il repassa devant le *Majarski*. Elle pouvait avoir pris deux directions : Koutouzovski Prospekt ou le périphérique extérieur. À cause du poste du GAI, il choisit le périphérique, en direction de l'est. L'estomac noué, il parcourut au moins quatre kilomètres avant de voir l'arrière de la petite Jigouli qui se traînait sur la file de droite.

*

* *

Tatiana Korygin, agenouillée au bord de son lit, l'interminable sexe de son jeune amant gitan enfoncé jusqu'à la garde dans sa croupe, profitait pleinement du moment présent. Elle hurla de plaisir. Les deux mains accrochées à ses hanches un peu grasses, son amant effectuait dans son ventre un mouvement vrillant, comme pour agrandir son sexe. C'était divin.

Grâce à Salman Dokou, ce petit appartement était devenu une bonbonnière. À chacun de ses passages à Paris, Tatiana dévalisait la boutique de décoration de Claude Dalle. Le lit à baldaquin aux montants de métal noir sur lequel elle faisait l'amour venait de là. Ensuite, grâce à son catalogue, elle avait fait venir ce qui lui manquait encore. Les épais tapis venaient du Caucase et l'équipement audiovisuel du Japon.

Quand elle se repliait là, c'était toujours pour assouvir ses pulsions sexuelles. Le jeune homme arrêta sa vrillette et, brutalement, emmancha à fond Tatiana, qui hurla à nouveau. Puis, avec une lenteur exaspérante, il commença à se retirer. Elle retint son souffle, s'attendant à un nouveau coup de boutoir. Hélas, il se retira complètement, et elle ne put retenir un cri de frustration.

— Non !

Sa protestation s'arrêta net. La saisissant par ses cheveux blonds,

son amant venait d'amener sa bouche au contact du membre bandé. Il le lui enfonça jusqu'à la lulette. La veuve du général Korygin eut un sursaut, puis, docilement, entreprit de faire ce qu'il attendait d'elle. Elle avait hâte qu'il se répande dans sa bouche.

Quand elle l'entendit haleter, elle accéléra sa fellation jusqu'à ce qu'il hurle et se torde de plaisir. Quand elle l'eut aspiré jusqu'à la dernière goutte, elle se releva, une lueur égrillarde dans ses beaux yeux bleus.

— Petit gredin, pour te racheter, tu vas me rendre un service.

— Lequel ?

Elle lissa la longue robe d'hôtesse très décolletée dans laquelle elle recevait son jeune amant et alla prendre une enveloppe scellée par un scotch. Elle la lui tendit.

— Il faudrait porter ceci à un ami.

À l'intérieur, il y avait la clef de la consigne où elle avait déposé les quatre cent mille dollars restant dus à Grigoriev. Deux jours plus tôt, Salman Dokou les lui avait remis, en lui expliquant comment elle devait récupérer ensuite les huit cent mille dollars payés par les Tchétchènes.

— C'est quoi ?

— Une clef, dit-elle. Voici l'adresse. C'était celle du domicile du major Viatcheslav Grigoriev. Il y avait toujours une jeune Azéri qui faisait le ménage.

Le jeune homme posa l'enveloppe et jeta à Tatiana un regard luisant.

— J'ai encore envie de te baiser, fit-il en se masturbant lentement.

Il n'était jamais rassasié du corps plantureux de sa maîtresse, mais Tatiana ne le prenait qu'à doses homéopathiques. Elle avait peur de s'attacher.

— Pas maintenant, dit-elle. Je dois sortir.

Le jeune homme se rhabilla de mauvaise grâce. Dès qu'il fut parti, Tatiana alla prendre dans le réfrigérateur une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne et la déboucha. Après l'amour, le liquide pétillant et glacé était ce qu'il y avait de meilleur au monde. Elle se resservit trois fois avant d'aller prendre une douche et s'habiller. C'était le jour où elle récupérerait les huit cent mille dollars pour le compte de Dokou et elle n'avait pas intérêt à manquer le rendez-vous...

Le mafieux tchétchène la mêlait rarement à ses affaires. Parfois, il lui demandait de se rendre à Paris, où elle rencontrait dans la « foule » de Roissy un inconnu qui lui remettait des documents qu'elle emmenait ensuite à New York par le premier Concorde. Revenant par le vol du soir.

Elle n'aurait plus qu'à les porter à une des banques de Salman Dokou. L'opération se terminerait ainsi avec un minimum de risques.

Le major Grigoriev récupérerait la seconde partie du versement et les armes seraient livrées sans que lui, Tatiana, ou Salman Dokou ait à intervenir.

Ce qu'on appelait en russe un système « main morte ».

CHAPITRE XVIII

Salman Dokou étouffait. Allongé sur le bat-flanc de sa cellule, il comprimait sa poitrine en essayant de ne pas s'affoler. Son arrestation avait été un choc épouvantable. Il n'avait pas eu le temps de prévenir qui que ce soit. On l'avait dépouillé de tout et mené dans une des cellules du sous-sol de la Loubianka, là où des centaines de prisonniers avaient souffert au long de soixante-quinze ans de communisme. Les murs noirâtres suintaient d'humidité. Une ampoule grillagée accrochée sur le haut plafond dispensait une maigre lueur, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un seau et un robinet dans un coin, aucune ouverture, et pas un bruit tant les murs étaient épais... Salman Dokou vivait un cauchemar.

Ce matin, il avait vomi la soupe au chou rance qu'on lui avait servi. Mais surtout, on l'avait privé de ses médicaments et c'était la façon la plus efficace de le faire craquer. Sur le plan cardiaque, il pouvait encore tenir un certain temps, mais son diabète réclamait des soins quotidiens. Il en avait parlé au gardien qui ne lui avait même pas répondu. Les ordres venaient d'en haut. C'était un bras de fer entre le FSB et lui. Le torturer était inutile. Ou il craquait, ou il mourait. Avec un certificat médical parfaitement en règle.

Il se leva, pris d'un étourdissement. À chaque minute, un coma diabétique pouvait se déclencher, et alors...

Il frappa de son poing contre le rectangle métallique coulissant qui servait à passer la nourriture. Quelques instants s'écoulèrent, puis Salman Dokou aperçut vaguement un visage collé à l'ouverture.

— *Da ?*

Privé de ses lunettes, il n'y voyait plus. D'une voix maîtrisée, il lança au gardien :

— Fais dire au général Roudzik que le prisonnier de la cellule 15 demande à lui parler. Vite. Je ne suis pas bien.

Le rectangle d'acier coulisssa et il retourna s'allonger sur le lit, en proie à d'horribles vertiges. Vingt minutes plus tard, la porte de la cellule s'ouvrit sur un surveillant qui lui apportait ses lunettes, sa cravate, une chemise propre, toutes ses affaires. Il les tendit sans un mot à Salman Dokou qui s'habilla péniblement mais dut se rasseoir, pris de vertiges. Aussitôt, un second gardien arriva, portant un plateau avec un verre d'eau et toutes ses pilules pour une journée...

Salman Dokou les avala avidement et sentit peu à peu se relâcher l'étau qui lui enserrait la poitrine. Les gardiens attendaient en silence, sans le brusquer. C'est lui qui donna le signal du départ.

Ses pas résonnaient sous la voûte du couloir. Il monta péniblement l'escalier de pierre jusqu'au niveau supérieur. Il n'y avait pas d'ascenseur au second sous-sol. Le silence était impressionnant, et pourtant on se trouvait en plein centre de Moscou. On le mena au petit ascenseur desservant les étages. Il s'assit sur l'étroite banquette, de nouveau pris de vertiges.

L'appareil démarra en grinçant et s'arrêta avec une petite secousse au cinquième étage. Un civil l'attendait et lui dit avec un sourire :

— Vous avez souhaité rencontrer le général Roudzik, je crois ? Il vous attend.

Une vraie réunion mondaine ! Salman Dokou pénétra dans un bureau au plafond immense, aux boiseries claires, décoré de tableaux modernes. Une grande baie donnait sur la cour intérieure. Le général Roudzik était un homme de taille moyenne, très beau, le nez cassé, les cheveux noirs, l'air avenant en dépit de ses yeux bleus à l'expression dure. Il serra la main de Salman Dokou et lui désigna un vieux fauteuil de cuir.

— Vous avez souhaité me parler ?

— Pourquoi vos services m'ont-ils arrêté ? demanda Salman Dokou d'une voix calme. Personne ne m'a interrogé. Je n'ai pas pu joindre un avocat, c'est illégal.

Le général Roudzik eut un sourire de crocodile.

— Ce n'est *pas* illégal. Au FSB, nous disposons de trente jours de garde à vue, avant de transmettre le dossier à un juge qui décide d'arrêter ou de continuer la détention.

Salman Dokou fixa l'officier. Il avait décidé de jouer cartes sur table.

— Vous savez très bien qu'avant trente jours, je serai mort, fit-il. Vous connaissez mon bilan de santé.

— C'est possible, en effet, reconnut le général, totalement indifférent.

— Que me reprochez-vous ?

— Vous devez le savoir.

C'était un mortel jeu de poker menteur. Salman ne voulait à *aucun* prix retourner dans sa cellule, d'où il ne ressortirait que mort. Le général ne lui donnerait pas deux fois une chance. Mais s'il en disait trop, c'était le peloton d'exécution. On fusillait encore beaucoup en Russie. Surtout quand le sort de l'État était en jeu.

— Général, fit-il, je suis prêt à répondre à vos questions.

Le général Roudzik ne s'attendait pas à une victoire aussi rapide. Il jaugea Dokou, le mafieux tchéchène, d'un rapide coup d'œil. Un

vieillard à bout de forces, de grandes poches sous les yeux, un ventre énorme, les mains ridées, pleines de taches brunes. Le souffle court. Il avait même du mal à marcher. Il aurait suffi d'un interrogatoire un peu ferme pour le tuer. Mais après ?

— Vous êtes impliqué dans une affaire extrêmement grave, fit-il, plaidant le faux pour savoir le vrai. Des ventes d'armes à des « bandits » sécessionnistes tchéchènes. Vous êtes vous-même tchéchène et vous avez pu profiter du traitement de faveur de l'Union soviétique, et maintenant de la Russie. Vous vous êtes enrichi, vous disposez de beaucoup de choses que la plupart de mes concitoyens ne possèdent pas.

— Je n'ai jamais fourni d'armes aux « bandits », protesta d'une voix ferme Salman Dokou.

Le général frappa brutalement du plat de la main sur la table basse.

— Ne faites pas l'idiot ! Je n'ai pas dit que vous l'aviez fait, mais que vous étiez en train de le faire. Vous avez chargé votre maîtresse, Tatiana Korygin, de trouver des armes auprès d'un officier de chez nous. Le major Grigoriev. Ce dernier s'est mis en rapport avec un de ses amis qui est connu de nos services pour se livrer à ce genre de trafic. Ces armes ne peuvent être destinées qu'aux « bandits » tchéchènes.

— Nous sommes loin de la Tchétchénie, plaida Salman Dokou. Les Tchétchènes peuvent s'en procurer autant qu'ils le veulent dans leur pays.

Le général lui jeta un long regard, puis se leva et appuya sur une sonnette posée sur son bureau.

— On va vous faire raccompagner dans votre cellule, fit-il d'une voix calme. Vous êtes un imbécile. J'avais eu pitié de vous à cause de votre âge, mais... *nitchevo*...

Salman Dokou sentit qu'il avait été trop loin. Il venait d'imaginer rapidement un plan pour s'en sortir. Il se leva à son tour avec peine et d'une voix pleine d'humilité, reconnut :

— Général, je vais vous dire la vérité. J'ai été contacté par des « bandits », il y a quelques semaines. Ils exigeaient que je leur livre des armes à Moscou.

— Quelles armes ?

— Des armes légères. J'ai refusé. Ils sont revenus à la charge et m'ont menacé de faire exécuter ma famille qui se trouve toujours en Tchétchénie. Ma mère a quatre-vingt-douze ans. Vous savez comment ils procèdent...

— Je sais, fit le général, peu enclin à s'apitoyer sur le sort d'une vieille Tchétchène. Ensuite ?

Salman Dokou murmura d'une voix contrite :

— J'ai eu le tort d'accepter. Mais j'ai exigé d'être payé d'avance. Ils

n'avaient pas l'argent.

— Alors ?

— Ils m'ont promis de le faire venir de là-bas.

— Combien ?

— Huit cent mille dollars.

— Quand cet argent doit-il vous être remis ?

— Aujourd'hui. À la gare de Kazan.

Le général se raidit.

— Aujourd'hui ? Quand ?

— À l'arrivée du train de Grozny. Quelqu'un doit venir avec l'argent. J'ignore qui. Il est convenu que cette personne contacte, en face de la gare, Tatiana Korygin, qui se trouvera là avec sa voiture. Celle-ci ignore de quoi il s'agit. Il y a souvent des mouvements de fonds importants avec la Tchétchénie. Elle croit qu'il s'agit d'une transaction commerciale normale.

Le silence retomba. Le général était, lui aussi, en train de faire ses calculs. Avec un peu de chance, il pourrait bloquer l'opération tchétchène sans faire de mal à ses puissants voisins de l'armée.

— Qui vous a contacté ? demanda-t-il.

— J'ignore son nom, un homme jeune, la trentaine, qui s'est présenté sous le nom d'Abu.

— Il s'agit de Chamil Bassaïev, s'écria le général. Un des « bandits » les plus dangereux.

— Je ne sais pas, persista Salman Dokou. Je ne l'ai vu qu'une fois.

— Vous saviez où le joindre ?

— Non, il me téléphonait.

— Donc, vous deviez recevoir l'argent et le remettre au major Grigoriev ?

— Oui.

Salman Dokou sentit que son mensonge « passait ». Le général Roudzik se détendit imperceptiblement.

— Très bien, dit-il. Vous allez faire une déposition relatant tous ces faits et la signer. Lorsque vous aurez terminé, vous serez transféré à la prison de Lefortovo. Vous y bénéficierez d'un régime de faveur et de tous vos médicaments. Si les choses se passent comme vous me le dites, je vous ferai remettre en liberté provisoire dès demain.

Salman Dokou demeura silencieux. Tout son plan reposait sur une libération immédiate lui permettant de disparaître. Le lendemain était le jour prévu pour la livraison des armes. Il était obligé de jouer sa vie à quitte ou double. S'il avouait maintenant que les armes étaient *déjà* payées, et par son propre argent, il aggravait son cas. Le FSB ne lui pardonnerait pas. C'était de la haute trahison. Pour des Iraniens ou des Tadjiks, il s'en serait tiré avec un million de roubles d'amende, mais pas avec les Tchétchènes.

Il n'avait plus qu'à prier pour que ceux-ci n'utilisent pas leurs armes immédiatement...

*

* *

Malko gara sa voiture au milieu du grand parking de la gare de Kazan, en contrebas de la large avenue qui la séparait des deux autres gares, celle de Leningrad et celle de Iaroslav. Ce quartier des trois gares était extrêmement animé, la circulation y était démente et il avait failli perdre plusieurs fois la Jigouli conduite par Louisa. Celle-ci, au lieu de se garer devant la gare, avait continué pour s'arrêter le long du côté des arrivées, perpendiculairement à la façade principale.

Malko descendit et se mêla à la foule. Desservant l'Azerbaïdjan et le Caucase, la gare de Kazan était le centre de tous les trafics. En quelques minutes, on lui proposa de l'or, de la drogue, une fille vierge garantie par son père, des oranges et un poignard effilé comme un rasoir... Une foule de femmes en foulard et d'hommes boudinés dans des canadiennes sans couleur et sans forme, gris de fatigue, pas rasés, le regard fixe, traînant des bagages hétéroclites, se déplaçait dans tous les sens, assiégeant les entrées. Craignant d'être vu par Louisa, Malko paya mille roubles pour avoir accès à la salle d'attente et faire le tour par l'intérieur.

Des centaines de voyageurs épuisés étaient allongés à même le sol, la tête sur leurs ballots, attendant des trains qui avaient souvent entre deux et dix heures de retard.

L'entrée des quais était interdite aux gens dépourvus de billets, aussi gagna-t-il le hall central où on faisait la queue pour les acheter. Il se planta devant le panneau affichant les arrivées et le parcourut des yeux. Il trouva très vite la raison de la présence de Louisa : un train en provenance de Grozny était prévu dix minutes plus tard ! La jeune femme était venue chercher un ou des *boiviki*, qui risquaient de ne pas arriver très frais : le train avait plus de six heures de retard.

Il ressortit et, se faufilant au milieu des innombrables kiosques qui occupaient le terre-plein en face de la gare, il se rapprocha de l'unique sortie des voyageurs, sur le côté de la gare.

C'était une incroyable cohue, plus ou moins canalisée par deux miliciens qui empêchaient les gens d'entrer par là.

Impossible de savoir d'où venaient les voyageurs. Il observa les alentours et finit par repérer Louisa. Elle mangeait une saucisse, debout à côté d'un kiosque, tout en surveillant la sortie.

Le flot des voyageurs augmenta soudain. Un train venait d'arriver. Les gens se battaient pour sortir plus vite, coincés par leurs bagages, jouant des coudes. Des hommes traînant des valises aussi informes qu'énormes, des femmes chargées de paniers, de paquets, des ribambelles de gosses. Tous mal habillés, hâves, le regard vide. Malko

sentit son pouls s'accélérer. Louisa venait de quitter son poste d'observation. Il la vit s'adresser à un malheureux croulant sous des ballots trois fois gros comme lui, lui demandant visiblement un renseignement.

La réponse dut la satisfaire, car elle resta à quelques mètres de la sortie, guettant les nouveaux arrivants.

Qui Malko allait-il voir débarquer ?

CHAPITRE XIX

L'apparition fut tellement inattendue que Malko se demanda s'il ne rêvait pas. Au milieu de la foule mal habillée, grise, chargée de bagages hétéroclites, au-dessus du moutonnement de casquettes de cuir et de bonnets de laine, venait de surgir une créature de rêve. Une grande fille aux cheveux blonds cascadeant sur les épaules, le regard protégé par des lunettes noires, un profil de Claudia Schiffer, hyper élégante dans un tailleur de cuir noir dont la minijupe découvrait les trois quarts de ses longues cuisses. Elle portait un grand sac de voyage en cuir noir, aussi élégant qu'elle, et se frayait un chemin dans la foule, distante comme une princesse !

Les deux miliciens chargés de refouler les resquilleurs s'écartèrent respectueusement devant cette apparition. Abêtis de fatigue, les voyageurs croulant sous leurs ballots ne semblaient même pas la voir, comme si elle avait été transparente.

Malko la suivit des yeux et reçut un deuxième choc. Louisa venait d'aborder l'inconnue et échangeait quelques mots avec elle ! Les deux femmes s'arrêtèrent, un peu en retrait, parlant avec animation. Ce fut bref. À nouveau, elles se séparèrent. Louisa repartit vers la Jigouli, tandis que la nouvelle venue se dirigeait vers le fronton de la gare, où se trouvaient les rares taxis et le parking. Malko décida de la suivre pour récupérer sa voiture et voir ce qu'elle faisait.

Il se retourna. Louisa s'était immobilisée devant la Jigouli, bloquée par une autre voiture dont le conducteur s'était absenté. Elle regardait autour d'elle, cherchant à l'identifier parmi la foule.

Malko reporta son attention sur l'inconnue en tailleur noir. Celle-ci était déjà dans le parking et inspectait les alentours, comme si elle attendait quelqu'un. Soudain, elle se faufila entre les voitures, pour rejoindre une blonde splendide vêtue de gris qui attendait à côté d'une Golf. Les deux femmes étaient aussi belles l'une que l'autre. Elles échangèrent quelques mots puis prirent place à l'intérieur de la Golf. Bizarrement, à l'arrière, comme si elles attendaient un chauffeur, ce qui pouvait être le cas... Malko vit la blonde aux lunettes noires ouvrir son sac et y plonger la main.

Soudain, quatre hommes jaillirent de la foule, en jean et blouson. Banals. L'un se plaça devant le capot de la Golf, deux autres ouvrirent les portières à la volée, le quatrième resta à quelques mètres.

La suite se passa très vite. Malko entendit trois coups de feu assourdis. L'homme qui avait ouvert la portière droite fut rejeté en arrière et s'écroula. La blonde aux lunettes noires ressortit de la voiture comme un diable. Sa main tenait un gros pistolet automatique. Le bras tendu, elle visa l'intérieur de la voiture. Malko, debout à moins de dix mètres, entendit le cri perçant de la blonde en tailleur gris, juste avant qu'elle ne reçoive une balle dans la tête. Elle retomba sur la banquette arrière. L'autre femme s'éloignait déjà, à reculons. Les trois hommes qui avaient assailli la voiture ne se manifestaient plus, abrités derrière la Golf. Des coups de sifflet jaillirent de la foule et plusieurs civils intervinrent, arme au poing. Malko réalisa qu'un énorme dispositif était en place.

La blonde s'abrita derrière un taxi et se mit à tirer, forçant les autres à s'abriter. Avec une dextérité prouvant son entraînement, elle mit un chargeur neuf dans son arme en quelques secondes. Elle sauta ensuite à l'abri d'un autre véhicule. Peu à peu, elle se rapprochait de l'endroit où était garée la Jigouli...

Malko tourna la tête dans cette direction. Hystérique, Louisa appelait le conducteur de la voiture qui la bloquait. En vain. Malko courut jusqu'à sa Volvo, afin d'être prêt à partir. Au moment où il se mettait au volant, il aperçut un homme surgissant de la gare qui ajustait la blonde. Il tira trois fois de suite. Les lunettes noires s'envolèrent, la fille en cuir noir tournoya sur elle-même et tomba sur le dos, les jambes ouvertes, le visage couvert de sang, sans lâcher son arme.

Malko lança le moteur et se dégagea. Alentour, le plus grand désordre régnait. L'homme qui avait abattu la blonde se rua vers elle et d'un coup de pied fit voler son arme de sa main. Elle tenta de se relever et aussitôt, il lui tira une balle en plein visage... Les gens s'enfuyaient dans toutes les directions, abandonnant sur place bagages et enfants. On aurait dit une scène d'exode. Le grondement de la circulation sur le boulevard Krisnopridnaïa couvrait le bruit des coups de feu.

Malko vit aussi deux civils se mettre à courir en direction de la Jigouli, sûrement repérée elle aussi. Louisa s'en éloigna vivement et se mit à courir en direction du boulevard. Apparemment, les deux hommes ne l'avaient pas aperçue. Ils se contentèrent de faire le tour de la Jigouli. L'un d'eux essaya de l'ouvrir. Louisa courait toujours en direction de la station de métro Komsomolskaïa. Malko se dit qu'elle ne l'atteindrait pas...

Il démarra, se faufilant le long des voitures en train d'embarquer leurs passagers. Il la rattrapa cent mètres plus loin, juste au moment où elle se retournait. Une expression d'intense stupéfaction apparut sur ses traits. Elle cessa de courir. Malko stoppa à côté d'elle, ouvrit la portière et cria :

— Viens ! Vite.

Après une brève hésitation, elle se jeta dans le véhicule. Il accéléra pour gagner la rampe menant au boulevard Krisnopridnaïa. Un milicien fendant la foule dans sa direction lui fit signe de stopper. Il accéléra et déboucha sur le boulevard. Juste derrière lui, le milicien se plaça en travers de la chaussée, interdisant à tous les véhicules de sortir de l'esplanade de la gare de Kazan...

Louisa se redressa, défigurée par les larmes, et hurla :

— Salaud ! C'est toi qui nous as dénoncés. Zina ! Zina ! Ils l'ont tuée !

Elle se jeta sur lui avec une violence incroyable, le frappant au visage à coups de poing, le griffant, l'insultant. Il manqua d'emboutir une autre voiture.

— Louisa ! Arrête ! cria-t-il, je n'ai dénoncé personne.

Elle se calma quelques secondes et il en profita pour regarder dans le rétroviseur s'il était suivi. Dieu merci, il se trouvait dans une grande artère, au milieu d'une circulation intense et sa Volvo n'était pas particulièrement repérable. Louisa se redressa, les yeux fous et, sans un mot, voulut le frapper à nouveau. Une furie.

Il arrêta brutalement la voiture pour ne pas avoir d'accident et l'attrapa par le cou, la forçant à le regarder.

— Je n'ai pas prévenu la police ! martela-t-il, j'ai été aussi surpris que toi.

— Comment étais-tu là, alors ?

— Je t'ai suivie. L'autre jour, j'ai planqué devant la Jigouli.

— Tu travailles pour ces salauds ! rugit-elle, lui sautant de nouveau à la gorge.

Il dut la repousser, la couchant presque sur la banquette. À chaque instant, la Milicija pouvait surgir et intervenir pour les séparer. Or, il ignorait si Louisa avait des papiers ou était armée. Elle se débattait comme une folle et son poing le heurta de nouveau, à la tempe. Puis, elle se jeta sur la portière et l'ouvrit, sautant sur le trottoir puis la claquant à toute volée. Malko redémarra comme un automate, choqué.

Que s'était-il passé ? Qui était la femme blonde tuée par la nouvelle arrivante ? Dans quel piège était tombée Louisa ? Il tourna à droite dans une rue calme, s'arrêta et examina son visage dans le rétroviseur. Il était griffé et marqué de coups. On aurait dit qu'il s'était battu avec un chat sauvage... Il repartit, se tamponnant tant bien que mal avec un mouchoir. Amer.

Il tourna encore à droite, laissa passer deux rues et revint sur le Koltso. Par acquit de conscience.

*

* *

Elle était au bord du trottoir, là où elle avait sauté de la Volvo. Les

bras ballants, le regard vide. Quand Malko stoppa en face, elle ne chercha ni à s'enfuir, ni à réagir. Il descendit, vint la prendre par le bras pour l'entraîner doucement vers la voiture. Elle se laissa faire. Comme en catalepsie. Ce n'est que lorsqu'il démarra qu'elle demanda :

— Où m'emmènes-tu ?

— Où tu veux, fit Malko. Si tu veux, je te dépose à une station de métro.

Elle essuya son visage baigné de larmes du revers de sa manche, et tourna la tête vers lui.

— C'est vrai, ce n'est pas toi ?

— Non, fit Malko, je ne sais même pas ce que tu venais faire à la gare de Kazan.

— Retournons là-bas, fit-elle brusquement, j'ai laissé Zina. Il faut la secourir.

Malko posa la main sur son bras.

— Si Zina est la fille blonde qui a débarqué du train, elle est morte, dit-il. J'ai vu l'homme qui l'a achevée d'une balle dans la tête. Ce serait de la folie de retourner à la gare. Je ne sais même pas comment nous avons pu nous enfuir. Ils s'intéressaient seulement à cette Zina. Comme tu lui as parlé, tu as attiré leur attention.

De nouveau, elle tourna la tête vers lui, la secoua comme si elle était en proie à un cauchemar.

— Je voudrais tellement te croire ! soupira-t-elle. Mais *personne* n'était au courant de ce rendez-vous... Personne ! répéta-t-elle.

— Il y avait forcément quelqu'un, répliqua Malko. Quand je t'ai suivie à la sortie de l'hôtel *Majarski*, je ne savais pas où tu allais. Et je ne collabore pas avec le FSB. Que veux-tu faire maintenant ?

— Retourner là-bas, fit-elle, s'il y a encore un *là-bas*. Je suis si fatiguée.

— Je t'y ramène, dit Malko.

Il fallait traverser tout Moscou et, s'il se faisait prendre avec une terroriste tchéchène dans sa voiture, la CIA aurait du mal à le sortir des griffes du FSB ; mais il ne pouvait pas abandonner Louisa dans cet état. Elle marmonnait toute seule, dans sa langue, la tête entre les mains, choquée. Il revit la blonde du train tirer froidement une balle dans la tête de celle qu'elle venait de rencontrer. On ne se faisait pas de cadeaux.

Pendant plus de trente minutes, Louisa ne desserra pas les lèvres. Il suivait Volgogradski Prospekt, une immense avenue descendant vers le sud-est de Moscou, au milieu d'un flot de camions. Son cœur battait plus vite, à chaque barrage de la Milicija. Si les gens de la gare avaient eu le temps de relever son numéro, il courait un risque énorme. Moscou était quadrillée par des centaines de voitures, Milicija et GAI. Sans parler des voitures banalisées du MVD et du FSB. Enfin, il

atteignit le périphérique extérieur, encore plus encombré, et prit la direction de l'ouest. Ils roulèrent dix minutes avant que Louisa dise à mi-voix :

— Ne va pas là-bas tout de suite. Je veux m'arrêter, téléphoner. Savoir ce qui se passe.

Comme il voulait sortir à la bretelle suivante, elle le retint.

— Non, prends la route de Yassenovo.

Celle-ci menait au parc Bittsevski, où ils avaient fait l'amour pour la première fois.

Un quart d'heure plus tard, Malko quitta le périphérique, passant devant un gros poste du GAI. Le milicien en gris jeta un coup d'œil indifférent à sa voiture et cela le rassura. Cent mètres plus loin, il stoppa devant un taxiphone et Louisa descendit.

Il attendit plusieurs minutes. Lorsqu'elle regagna la voiture, elle semblait un peu moins bouleversée.

— Tout se passe bien ? demanda Malko.

— Oui, tout est normal. Mais cela ne veut rien dire.

— Après ce qui s'est produit à la gare de Kazan, le FSB aurait déjà investi le motel, si c'est toi qu'on avait suivie.

Malko redémarra.

— On va là-bas ?

Elle secoua la tête.

— Non, je voudrais respirer un peu, avant. Allons à l'isba. Il faut que je me reprenne, je ne m'attendais pas à tout ça...

Il voyait le tissu de sa robe collé à sa peau par la transpiration, ses cheveux en bataille, ses traits creusés. Il continua jusqu'au sentier forestier et ils s'enfoncèrent dans le bois, après avoir garé la voiture près du stade où elle n'attirerait pas l'attention. Louisa n'ouvrit pas la bouche avant d'avoir atteint l'isba. À peine assise sur le lit, elle fut prise d'une violente crise de larmes que Malko laissa passer.

— Pardonne-moi, fit-elle, Zina était comme une sœur pour moi.

— Que s'est-il passé ? Qui est Zina ?

— Zina est une *boivik*, expliqua-t-elle. Elle arrivait de Tchétchénie. Elle faisait régulièrement le *courrier* entre Grozny et Moscou. À cause de son physique, elle ne subissait jamais aucun contrôle. Elle ressemble à une Russe et on la prend pour un mannequin. C'est volontairement qu'elle s'habillait d'une façon provocante. Les miliciens croyaient toujours qu'il s'agissait d'une de ces filles qui font la pute avec les « New Russians ». Pas d'une combattante.

— Pourquoi venais-tu la chercher ?

— Elle accomplissait une mission précise : apporter de l'argent pour acheter des armes. Elle avait huit cent mille dollars en billets de cent dollars dans son sac. Elle avait rendez-vous avec une femme pour lui remettre cet argent.

— La blonde dans la Golf ?

— Oui.

— C'est probablement elle qui a trahi. Elle est morte maintenant, ton amie l'a tuée.

— Elle a bien fait !

C'était un cri du cœur. Il croisa le regard plein de désespoir de la jeune femme et eut pitié d'elle. Il voulut la consoler.

— Ce que vous faites est dangereux, remarqua-t-il, ce genre de trahison est fréquent. Ton amie connaissait les risques qu'elle prenait, elle était armée et elle n'a pas hésité à se servir de son pistolet.

— Je ne suis pas triste seulement parce qu'elle est morte, avoua Louisa, mais cet argent avait une importance vitale. Grâce à lui, nous devons obtenir des armes.

— Vous ne manquez pas d'armes.

Elle secoua la tête.

— Tu ne comprends pas ! Ces armes devaient servir ici, à Moscou, pour une opération préparée depuis des semaines. Nous comptions sur cela pour faire battre Eltsine. Maintenant, c'est fichu. En Tchétchénie, nous pouvons nous procurer tout ce que nous voulons, comme armes et munitions. Ici, ce n'est pas pareil... Notre chef a eu beaucoup de mal à les obtenir. Il les a payées dix fois leur prix... Mais cela valait la peine : demain, le monde entier aurait su que nous étions plus forts que Boris Nicolaïevitch !

De nouveau, son regard s'était allumé.

— De quelle opération s'agit-il ? demanda Malko.

— Je ne peux pas te le dire. En plus de la victoire psychologique, nous aurions pu financer notre guerre pendant des mois et des mois.

— Vous alliez attaquer la banque Most ? demanda-t-il, plaisantant à moitié.

— Ne me demande pas, je ne te le dirai pas. De toute façon, cela n'a plus d'importance. Sans armes, nous ne pouvons rien faire. Je vais regagner la Tchétchénie et continuer le combat là-bas. Jusqu'à la victoire finale.

Une phrase qu'il avait déjà entendue...

Louisa s'approcha soudain de lui, de nouveau pleine de tendresse, et effleura les blessures qu'elle lui avait infligées.

— Pardon, fit-elle, j'ai honte de moi. J'aurais dû me maîtriser.

Elle l'étreignit et demeura un long moment blottie contre lui, avant de dire :

— Il faut que j'y aille.

— Tu as parlé de moi, tout à l'heure, au téléphone ?

— Non, souffla-t-elle. *Eux* ne t'auraient pas cru. J'ai dit que j'avais pu m'enfuir à pied et prendre le métro. Je dois les rejoindre, maintenant.

Mais elle ne bougeait pas. Au contraire, elle se serra encore plus contre lui. Il se mit à caresser un sein à travers la robe, sentit la pointe s'ériger et durcir sous ses doigts. Puis leurs bouches se retrouvèrent. Lentement, ils se couchèrent, emmêlés sur le lit étroit. Sans un mot, comme la première fois. Quand Malko enfonça avec lenteur son sexe au fond du ventre de la jeune femme, elle exhala un profond soupir et le serra à le briser.

Ils firent l'amour longtemps, s'interrompant pour ne pas jouir. Sachant que, cette fois, c'était *vraiment* la dernière fois. Ni l'un ni l'autre n'avait plus de raison de rester à Moscou. Jamais ils n'auraient dû se rencontrer. Quand Malko se répandit en elle, Louisa se tendit comme un arc, le soulevant du lit. Quelques instants plus tard, elle jouit à son tour, tandis qu'il continuait à lui faire l'amour. Puis elle murmura :

— Je sens dans mon ventre que tu m'as fait un enfant. Ce furent ses derniers mots. Elle se rhabilla, ils sortirent de l'isba et elle remplaça la clef à sa place. Aucun d'eux n'avait envie de parler. Elle lui demanda de la déposer à la station de l'Elektrichka⁽⁵⁴⁾, près de la gare de Kiev.

En face de la station, ils se dévisagèrent une dernière fois. Puis, avec douceur, Louisa déposa un baiser sur chacune des blessures qu'elle lui avait infligées, avant de descendre de voiture et de s'éloigner sans se retourner.

CHAPITRE XX

Le général Anatoly Roudzik plongea la main dans le sac de cuir noir et y prit une liasse qu'il examina rapidement. Des billets de cent dollars usagés, attachés par des élastiques et enveloppés de plastique transparent. Avec un chiffre tracé au feutre : dix mille. Il les compta. Il y avait bien quatre-vingts briquettes. Salman Dokou n'avait pas menti. Il alla au mur du fond et ouvrit le grand coffre qui lui servait à conserver ses documents les plus secrets. Il y enfourna le sac. Le claquement de la porte qui se refermait lui fit chaud au cœur. Si tout se passait bien, cet argent se retrouverait sur son compte, à la banque Most.

Il alluma une cigarette et commença à lire le rapport du colonel Ampilov qui avait mené l'opération de la gare de Kazan. Sans grand mérite et avec deux bavures de taille. La Tchétchène qui avait transporté l'argent, et savait donc beaucoup de choses, n'avait pu être prise vivante. Une complice non identifiée, dont on avait retrouvé la voiture, avait pu s'enfuir. Ce qui n'avait pas une grande importance, l'essentiel étant d'avoir saisi l'argent, et d'étouffer dans l'œuf les projets tchétchènes. La mort de Tatiana Korygin n'était finalement pas une mauvaise chose... Cela supprimait un témoin gênant. Il ne restait plus que deux personnes concernées : Salman Dokou et le major Viatcheslav Grigoriev, qui devait livrer les armes contre l'argent.

La première tentation du général avait été de l'arrêter immédiatement. Mais cela signifiait impliquer *également* son fournisseur, ami du ministre Pavel Gratchev. S'il y avait eu flagrant délit, c'eût été différent : Grigoriev n'aurait pas pu faire jouer ses appuis. Mais maintenant, il n'y avait plus de transaction, l'argent se trouvait dans son coffre... S'il attaquait Grigoriev, le général Roudzik serait *obligé* de parler des huit cent mille dollars, qui lui échapperaient... Après tout, l'essentiel était que les Tchétchènes n'obtiennent pas leurs armes.

Il sonna sa secrétaire.

— Prévenez la prison de Lefortovo que le prévenu Salman Dokou sortira demain. Qu'on le lui fasse savoir.

Salman Dokou serait le dernier à se plaindre, trop content d'échapper aux griffes du FSB.

Le major Viatcheslav Grigoriev s'approcha du compartiment 222 de la consigne de la station de métro Komsomolskaïa, le cœur battant. Les quatre cent mille dollars déposés par Tatiana Korygin l'y attendaient depuis la veille. Pris par ses occupations professionnelles, il n'avait pu aller les chercher. La moitié de cet argent était destinée au colonel Basil Uspenski, l'autre était pour lui. Il se retrouvait ainsi avec une petite fortune : quatre cent mille dollars en cash. Il examina les lieux autour de lui. Rien que des gens ordinaires. Il prit alors dans sa poche la clef déposée chez lui sur les instructions de Tatiana Korygin et la mit dans la serrure.

Le paquet était là : un attaché-case en Skaï noir. Il ouvrit le zip avant de le sortir et aperçut les liasses de billets. Tout était en ordre. Il s'éloigna, l'attaché-case à bout de bras, l'air dégagé, malgré son pouls battant la chamade.

Ce n'est qu'en haut de l'escalier roulant qu'il retrouva un rythme normal. Il consulta sa montre. Il n'était que temps. Avisant un des nombreux taxiphones, il composa le numéro direct de Basil Uspenski.

— C'est moi, dit-il dès qu'il l'eut en ligne. Tout est en ordre.

— Ce devait être hier, objecta le colonel Uspenski.

— Je sais, grommela Grigoriev, mais je n'ai pas pu. Tout est en ordre, tu peux livrer.

— *Karacho*.

Ce fut tout. Il raccrocha et remonta à la surface pour prendre un café et un bretzel dans un kiosque. Il était encore trop tôt pour porter cet argent à la banque. Il avait une heure à tuer.

Le général Anatoly Roudzik était encore dans sa voiture, en route pour son bureau où il arrivait vers huit heures et demie, lorsqu'il reçut un appel du colonel Vronski, qui s'excusa patement de le déranger...

Les événements de la veille avaient fait oublier au général Roudzik la surveillance dont le major Grigoriev était l'objet. C'était une bonne occasion de clore cette affaire.

— *Tovaritch Polkovnik*, dit-il, puisque je vous ai, vous pouvez cesser la surveillance sur le major Grigoriev. Cette affaire est désormais éclaircie. Il a été soupçonné à tort.

Il était euphorique, après avoir reçu les félicitations du Kremlin pour l'affaire de la gare de Kazan. Il réalisa quand même l'étrange silence du colonel Vronski. Une petite pointe d'inquiétude troubla sa sérénité.

— Vous m'avez entendu, *Tovaritch Polkovnik* ?

— *Da*, *Tovaritch* général. Je voulais justement vous signaler que les hommes qui surveillaient le major Grigoriev viennent de voir ce

dernier retirer un paquet d'une consigne automatique de la station Komsomolskaïa...

Le général eut l'impression qu'on le plongeait brutalement dans un baquet d'eau glacée.

— Quoi ! rugit-il.

Son subordonné répéta son information. Le sang du général ne fit qu'un tour.

— Donnez l'ordre qu'on l'arrête immédiatement, lança-t-il. Et qu'on l'amène dans mon bureau. Avec son paquet.

Il raccrocha et lança au chauffeur :

— Mets la sirène.

Pendant que le chauffeur déboîtait, essayant de se faufiler dans la circulation intense du matin, le général essaya de se persuader qu'il ne pouvait s'agir que d'une horrible coïncidence...

*

* *

Les feux étaient très longs au coin de la rue Sretenka et de Sadovaïa Spasskaïa. Plusieurs miliciens surveillant le carrefour activaient à grands coups de sifflet le flot de véhicules arrivant de la périphérie de Moscou par Mira Prospekt, et continuant vers le centre, par Sretenka. La circulation était encore ralentie par un camion militaire en panne, juste en face du poste de surveillance de la milice, un mirador vitré. Le conducteur était descendu et, philosophe, fumait une cigarette devant son capot levé. Scène parfaitement banale à Moscou.

Lorsque, vingt minutes plus tard, un second camion militaire vint se garer derrière le premier, personne n'y prêta attention. Plusieurs hommes en uniforme en descendirent, échangeant quelques mots avec le chauffeur.

Deux d'entre eux montèrent à l'arrière du premier camion.

Quand la ridelle arrière fut abaissée et que les hommes commencèrent à transporter des caisses du premier camion dans le second, le milicien dans son mirador se dit que le camion était en panne pour longtemps. Encore une fois, la grande armée patriotique n'était plus ce qu'elle était, et ce camion gênait la circulation. Mais les militaires étaient bien les seuls à ne pas être houspillés par la Milicija qui n'avait aucune autorité sur eux...

Le transfert dura presque une demi-heure, puis le second camion démarra et se perdit dans la circulation. Il y en avait des dizaines circulant dans Moscou. Des GAZ assez âgés, portant leur immatriculation en grandes lettres sur la ridelle arrière.

Le second camion n'avait pas disparu depuis dix minutes que le chauffeur du premier rabattit son capot. Il remonta dans son véhicule et, à la grande surprise du milicien dans son mirador, démarra,

s'éloignant dans Mira Prospekt ! Il le regarda passer, ébahi. Pas la moindre trace de réparation ! Pourquoi s'être donné le mal de transférer son contenu dans l'autre véhicule ? Il regarda le micro suspendu à son baudrier, prêt à appeler son commissariat, puis se ravisa. À quoi bon ?

Il n'avait même pas le numéro de l'autre camion et, après tout, c'étaient les affaires des militaires... Quand même, lorsque le premier camion passa devant lui, il nota son numéro... apercevant au passage la tête du chauffeur, un brave bidasse à la casquette en arrière.

*

* *

— Qu'est-ce que c'est ? demanda d'une voix blanche le général Roudzik, en découvrant les liasses de dollars contenues dans la mallette du major Grigoriev.

Le regard de ce dernier chavira. Depuis que deux agents du FSB l'avaient arrêté tandis qu'il finissait son café, il avait l'impression de vivre un cauchemar. Il passa sa langue sur ses lèvres, esquissa un sourire mécanique, mais ne put parvenir à sortir un seul mot.

Ivre de fureur, le général sortit une des liasses, l'en gifla à deux reprises et hurla :

— Qu'est-ce que c'est, espèce de salopard ?

— De l'argent, bredouilla Grigoriev.

Il crut que le général, en dépit de la présence des hommes qui l'avaient arrêté, allait lui sauter à la gorge. Congestionné, il glapit :

— Quel argent ? D'où vient-il ?

— C'est Tatiana Korygin qui me l'a remis, bredouilla-t-il.

— En échange de quoi ?

Une insoutenable seconde de silence. Le major Grigoriev vit une lueur de meurtre dans le regard du général Roudzik et comprit que ce n'était pas le moment de raconter un conte de fées. Il bafouilla :

— Un chargement d'armes pour les Arméniens. Je vais vous expliquer...

Le général Roudzik eut l'impression d'être frappé par la foudre. D'où venaient ces quatre cent mille dollars ? Ces armes étaient payées normalement par les huit cent mille dollars saisis à la gare de Kazan. Sans pouvoir se retenir, il prit le major au collet et lui jeta d'une voix déformée par la fureur :

— D'où viennent ces armes ? Où sont-elles ? C'est ce petit salaud d'Uspenski qui te les procure ?

Le major Grigoriev baissa la tête.

— *Da, Tovaritch* général.

— Où sont-elles ? hurla le général Roudzik, écarlate.

— Elles ont déjà dû être livrées, *Tovaritch* général, avoua dans un souffle le major Grigoriev.

Il en remettait dans le respect hiérarchique, tentant d'écarter l'orage.

— À qui ?

La pomme d'Adam de Grigoriev effectua trois aller-retour avant qu'il ne parvienne à faire sortir un son de sa bouche. Il lui semblait entendre déjà les claquements des culasses du peloton d'exécution.

— À Salman Dokou, *Tovaritch* général, lâcha-t-il dans un souffle.

Étouffant de rage, le général se laissa tomber dans un fauteuil. Livide. Ce salaud de « cul-noir » l'avait mené en bateau. Les huit cent mille dollars saisis à la gare de Kazan concernaient une autre affaire. Le deal des armes destinées à Bassaïev était en route. Il fallait l'arrêter coûte que coûte.

Il se releva et vint se planter en face du major Grigoriev pour lui lancer d'une voix blanche :

— *Tovaritch* major, je vous donne ma parole d'officier que, si vous ne récupérez pas ces armes, je veillerai personnellement à ce que vous soyez fusillé. Où sont-elles *maintenant* ?

— La livraison a dû s'effectuer il y a un moment, confirma Grigoriev. Au coin de Sretenka et du Koltso.

— Quoi ? En pleine ville ? sursauta le général.

— C'étaient les instructions de Salman Dokou, tenta d'expliquer Grigoriev.

Le général le prit par le bras et le traîna près d'un des téléphones de son bureau.

— Faites arrêter immédiatement cette livraison !

Le major Grigoriev décrocha d'une main tremblante et composa le numéro de Basil Uspenski. Qui répondit aussitôt.

— C'est moi, fit Grigoriev d'une voix blanche. Le camion est déjà parti ?

Rageusement, le général Roudzik appuya sur la touche « haut-parleur » et la voix de Basil Uspenski s'éleva dans la pièce, joviale et rassurante :

— Ne t'en fais pas ! Il est parti depuis une bonne heure. Et toi, tu as été à la banque ?

Le major n'eut pas le temps de répondre, le général Roudzik venait de lui arracher l'appareil. Il hurla dans le récepteur :

— Ici, le général Roudzik ! Vous êtes en état d'arrestation, votre ignoble trafic est découvert. Quel est le numéro du camion où se trouvent ces armes ?

Sonné, Basil Uspenski bredouilla :

— 6594, *Tovaritch* général, mais...

— Restez où vous êtes, hurla le général Roudzik, je vous envoie des hommes pour vous transférer ici.

Il raccrocha avec une violence froide et se tourna vers le major

Grigoriev.

— *Tovaritch* major, priez pour que ces armes ne tombent pas entre les mains des « bandits » tchéchénes.

Le major Grigoriev se cabra, essayant de trouver un ton convaincant :

— Des Tchétchénes ! Mais elles sont destinées aux Arméniens. C'est ce que Dokou m'a juré. Sinon...

Le général lui coupa la parole d'une voix à fendre en deux un iceberg :

— Vous expliquerez cela au tribunal militaire, *Tovaritch* major.

*

* *

Le milicien Piotr Bajanki fut stupéfait de voir débouler de la rue Sretenka un véritable convoi de Volvo, de BMW et de Volga noires hérissées d'antennes, venant du centre et se frayant un chemin à grands coups de sirènes hurlantes. Il appuya vivement sur la commande du feu tricolore pour leur donner le passage, mais les six voitures stoppèrent en bas de son mirador vitré. De la première jaillit un civil aux cheveux très noirs, au nez cassé, le visage rouge.

Il se rua dans l'escalier métallique et ouvrit la porte de sa tanière, jetant d'une voix de stentor :

— Général Anatoly Vladimirovitch Roudzik, de la direction du FSB. Avez-vous remarqué un camion militaire dans les parages ?

Piotr Bajanki crut avoir mal entendu. D'autres voitures venaient encore de s'arrêter et cela grouillait en bas de son mirador. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait un général de près.

— *Da, da, Tovaritch* général, il y avait bien un camion de l'armée en panne, bredouilla-t-il. Juste ici.

Il désignait le trottoir un peu plus loin.

— Il s'est même passé quelque chose de bizarre.

D'une voix mal assurée, il décrivit l'étrange transfert, et conclut :

— Quand j'ai vu le premier camion repartir sans avoir été réparé, j'ai trouvé cela bizarre, et j'ai noté le numéro. Je pensais faire un rapport...

Le général se dit qu'il y avait encore une chance microscopique d'erreur.

— Le numéro ? demanda-t-il.

Le milicien regarda son bloc.

— 6594, *Tovaritch* général. Un GAZ bâché. J'ai cru à une opération spéciale.

— Et l'autre ?

— Je n'ai pas relevé le numéro, balbutia le milicien, tout était encore normal.

Le général préféra ne pas répondre.

— Appelez les QG du GAI et de la Milicija, lança-t-il. Qu'on arrête tous les camions militaires circulant dans Moscou. Qu'on les immobilise sur place et qu'on m'avise. Priorité absolue.

Il dégringolait déjà les marches de fer et se ruait dans sa Volga. Avant, il s'arrêta et gifla à la volée le major Grigoriev, déjà menotté.

— Tu seras fusillé ! lança-t-il. À Lefortovo !

*

* *

Salman Dokou attendait, assis sur son bat-flanc, un petit sac à côté de lui contenant ses affaires. Il devait être libéré vers midi, selon ce qu'on lui avait transmis. Il y avait un avion pour le Daghistan deux heures plus tard.

La clef tourna dans la serrure et la lourde porte de fer s'ouvrit sur le général Anatoly Roudzik. Sans un mot, ce dernier marcha sur le Tchétchène et, d'un violent coup de poing, lui écrasa ses lunettes sur le visage !

Dokou retomba sur le lit en geignant. Roudzik le releva et le frappa à nouveau, de toutes ses forces. Il avait l'impression hideuse que son gros poing s'enfonçait dans la chair molle de son visage. Cela dura presque une minute, avec uniquement le bruit sourd des coups, des chairs qui éclataient. Salman Dokou tentait de se protéger tant bien que mal. Il couina en recevant un coup en plein estomac et se mit à vomir. L'adjoint du général tira ce dernier en arrière.

— *Tovaritch* général, attention, il est très âgé !

Le vieil homme, le visage en sang, la bouche éclatée, ses rares cheveux blancs en bataille, faisait pitié. Roudzik comprit que l'avertissement était justifié. Or, il avait encore besoin de Salman Dokou... Il se maîtrisa et deux hommes aidèrent le vieillard à se rasseoir sur le lit. Roudzik se tourna vers ses deux adjoints.

— Laissez-moi seul avec lui.

Dès qu'ils furent sortis, il s'approcha de Salman Dokou, aveuglé par le sang, et lui jeta :

— Je sais tout. Tu m'as baisé. Les huit cent mille dollars étaient pour toi... C'est toi qui as avancé l'argent. Tatiana Korygin est morte, nous avons saisi l'argent qui venait de Grozny. Grigoriev a parlé. Les armes ont été livrées ce matin, comme prévu. À tes amis tchétchènes. Tu peux encore sauver ta sale peau de « cul-noir ». Où sont-elles ?

Salman Dokou essuya lentement sa bouche sanguinolente. Sans ses lunettes, il distinguait le général dans un halo flou.

— Je l'ignore, dit-il. Bassaïev n'a jamais voulu me le dire.

Volontairement, il avait prononcé le nom du chef rebelle, sachant que cela augmenterait encore la fureur du général. Ce dernier scruta le visage massacré du vieillard. Dokou ne mentait pas. De nouveau la rage le submergea. Il saisit le Tchétchène par sa cravate et le remit debout.

— Je t'avais promis de te faire sortir aujourd'hui, siffla-t-il. Je vais tenir ma promesse.

Il prit son élan et, à toute volée, décocha un coup de pied dans le ventre énorme. Salman Dokou poussa un seul cri, son visage blanchit, il essaya de s'appuyer à un mur, mais un second coup de pied, dans les reins cette fois, le jeta à terre. Sans un mot, méthodiquement, écarlate de fureur sous l'effort, le général Roudzik le massacra à coups de pied dans l'entrejambe, le ventre, le foie, les reins, la poitrine, le visage, jusqu'à ce que le vieux mafieux tchéchène ne soit plus qu'une loque inerte. Hors d'haleine, le général ouvrit alors la porte de la cellule et jeta à la cantonade, au gardien et à ses hommes :

— Nous le transférons à la Loubianka. Qu'on aille chercher une civière.

Les gardiens s'affairèrent. Il alluma une cigarette, les mains tremblantes. Son adjoint, un jeune capitaine, ressortit et lui dit à l'oreille :

— *Tovaritch* général, je crois qu'il est mort.

Le général Roudzik le foudroya d'un regard définitif.

— Vous *croyez*, Fédor Ivanovitch ! Il est bien vivant. C'est un ordre.

*

* *

Tout le temps du long trajet entre Lefortovo, à l'est de Moscou, et la rue Loubianka, le général Roudzik était resté au téléphone, appelant le GAI et la milice. En vain. Aucune trace du second camion militaire. Il fit stopper sa Volga rue Loubianka, tandis que l'ambulance continuait pour entrer par le côté. Dans l'ascenseur, le capitaine se pencha vers lui, gêné.

— *Tovaritch* général, il y a du sang sur vos chaussures.

Il était déjà en train de téléphoner quand on déposa la civière en face de son bureau. Il se leva, s'en approcha, et, se penchant, essuya les taches de ses mocassins au drap. Ensuite, il se tourna vers le capitaine :

— Fédor Ivanovitch, balancez-moi cette ordure dans la cour intérieure. Rédigez-moi ensuite un procès-verbal de tentative de fuite que je signerai. Vous êtes témoin, ainsi que le *Praportchik* Dimitrov.

Les deux hommes obéirent. Après avoir défait les sangles qui la maintenaient sur la civière, ils portèrent la dépouille de Salman Dokou jusqu'à la fenêtre et la firent basculer dans le vide. Le général Roudzik ne leva même pas les yeux.

La situation commençait à être sous contrôle. Le major Grigoriev se trouvait au secret dans une des cellules du deuxième sous-sol. Il n'en sortirait que pour être fusillé. Il allait y être rejoint par le colonel Uspenski. Les huit cent mille dollars rejoindraient bientôt le compte du général Roudzik...

Il restait un problème.

Les Tchétchènes.

Qu'allaient-ils faire de ces armes ? Le général était sans illusion. On ne les retrouverait pas. Il n'y avait plus qu'à attendre en priant.

*

* *

Louisa passa autour de son cou la sangle retenant l'espèce de tablier en toile kaki qui couvrait son torse jusqu'en haut de ses cuisses. Dans ses poches, elle avait entassé huit chargeurs de Kalachnikov, un poignard et six grenades défensives. Elle serra ensuite la ceinture pour que l'ensemble lui colle au corps. Puis elle enroula autour de son poignet droit des fils de laine verte qui servaient de signe de reconnaissance aux membres du commando Bassaïev. Autour d'elle, ses quinze camarades *boiviki* achevaient de se préparer de la même façon. Ils étaient arrivés des quatre coins de Moscou. Selon les ordres, en voiture, en métro ou en tram, afin de ne pas attirer l'attention.

Les armes livrées par le colonel Uspenski avaient été entreposées dans l'aile abandonnée de l'hôtel *Majarski*. Trois jeunes *boiviki* faisaient sauter les couvercles de bois, découvrant Kalachnikov, grenades, munitions, roquettes antichars, fusils-mitrailleurs Poulimiot, un RPG 7 et même trois lance-roquettes Mura. Les Kalach étaient du nouveau modèle, de calibre 5.45, qui permettait d'emporter plus de chargeurs...

Chamil Bassaïev, en tenue de combat, s'était ceint le torse d'une bande d'approvisionnement de Poulimiot. Il roula soigneusement un drapeau tchétchène, vert, avec des bandes rouges et blanches, qu'il mit dans une de ses poches. Un de ses adjoints vint lui parler à l'oreille. Les trois véhicules qui devaient les emmener à Cheremetievo étaient prêts. L'un d'eux était un bus civil aux couleurs d'une compagnie privatisée. Il siffla entre ses doigts pour obtenir le silence et lança :

— Nous avons surmonté tous les obstacles jusqu'ici. Maintenant est venue l'heure du combat. Vive la Tchétchénie libre !

Ils hurlèrent tous leur joie, à s'en faire péter les poumons. Louisa souleva au-dessus de sa tête son Kalach comme si c'était une plume. Tous se sentaient invincibles.

*

* *

Malko feuilletait les *Izvestias* en attendant que Larry Walker ait terminé une conversation téléphonique. Son séjour à Moscou était terminé. Il avait pu trouver à grand-peine une place sur le vol Air France pour Paris où il retrouverait Alexandra. Les « New Russians » utilisaient beaucoup ce vol qui, grâce au transit très court, leur permettait de gagner Saint-Domingue, l'île Maurice ou les Seychelles, sans avoir à prendre de visa français. Il se faisait peur devant une glace, à cause des blessures infligées par Louisa. Mais dans quelques jours,

elles n'y paraîtraient plus... L'opération « Caucase » était terminée, en raison des reculs des Tchétchènes et de l'attitude ambiguë des Russes. On ne sauve pas les gens malgré eux. De toute façon, Larry Walker venait d'envoyer un rapport à Langley expliquant qu'en raison de l'interception de la gare de Kazan, le commando tchétchène venu frapper à Moscou avait sûrement dû se replier sur ses bases.

L'Américain raccrocha et lança à Malko :

— Austin Redd a rendez-vous avec le général Roudzik, pour lui transmettre une protestation écrite au sujet de Paul Nitze. Vous m'entendez ?

Malko était plongé dans la lecture des pages saumon des *Izvestias*, *Financial Izvestia*. Il leva la tête.

— Je viens de lire quelque chose d'intéressant, fit-il. Tous les jeudis, un avion américain apporte des centaines de millions de dollars à Moscou. Pour ravitailler les banques russes.

— Et alors ? Ça n'a rien d'étonnant. Tout le monde paie en dollars ici.

— Certainement, concéda Malko. Mais cela se passe le jeudi. Or Louisa m'a dit que, sans l'affaire des armes non livrées, les Tchétchènes auraient mené une opération aujourd'hui, c'est-à-dire jeudi.

— *Holy shit* ! sursauta l'Américain. Vous croyez que c'était cela ?

Il alluma une Gauloise blonde, perplexe.

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Mais ce n'est pas impossible. De toute façon, c'est dépassé.

— Je vais dire à Austin Redd d'en parler à Roudzik, fit Larry Walker. Il veut me voir avant de le rencontrer. Cela lui montrera qu'on sait travailler et le poussera peut-être à faire un geste au sujet de Paul Nitze.

— Si vous voulez, déposez-moi à l'hôtel, je vais finir mes bagages.

*

* *

Austin Redd vit le général Anatoly Roudzik changer de visage, comme si tout son sang s'était retiré d'un coup ! L'officier supérieur russe semblait frappé par la foudre. Il demanda d'une voix étranglée, cassée :

— Cet avion ? Il arrive à quelle heure de New York ?

— Vers onze heures, je crois, c'est dans les *Izvestias*.

Il venait de mentionner l'hypothèse de Malko à l'officier du FSB. Roudzik décrocha son téléphone et lança d'une voix tendue :

— Svetlana, demandez-moi la tour de contrôle de l'aéroport de Cheremetievo II en priorité absolue.

Il raccrocha et composa un autre numéro.

— Mettez en état d'alerte toutes les unités du MVD autour de Cheremetievo II, lança-t-il. Faites effectuer des patrouilles sur les

routes avoisinantes. Appliquez le plan rouge à l'aérogare.

Il raccrocha et recommença. Sans souci de son visiteur, il alerta en quelques minutes tout ce qui pouvait l'être : MVD, FSB, unités spéciales, Force Alpha. Tout convergeait sur Cheremetievo II. Le téléphone sonna.

— Je vous passe la tour de contrôle, annonça Svetlana.

Le général Roudzik ne perdit pas de temps en vaines palabres.

— Ici la direction du FSB, annonça-t-il. Nous avons une menace terroriste sur Cheremetievo II. Suspendez tout décollage et surtout, tout atterrissage ! Le vol en provenance de New York des Delta Airlines est-il posé ?

Quelques secondes plus tard, il eut la réponse.

— Le vol n° 30 des Delta Airlines est en approche finale. Il vient de passer la balise Fox Kilog 985, à 85 nautiques de Moscou, dans le corridor 3. Son atterrissage est prévu dans une dizaine de minutes.

— Ordonnez-lui de ne pas atterrir ou détournez-le sur Vnoukovno. Immédiatement.

— Bien, général, dit le contrôleur aérien.

On ne discutait pas avec un général du FSB...

Après avoir raccroché, le général Roudzik adressa un sourire crispé à Austin Redd, stupéfait.

— Il est possible que vous nous ayez rendu un grand service ! Nous savons qu'un commando tchéchène a reçu des armes ce matin pour mener une action audacieuse contre nous.

Le chef de station de la CIA demeura impassible. Se disant que son vis-à-vis ne savait pas tout. Qu'importe : il lui avait fait plaisir à peu de frais... Les deux hommes reprirent leur conversation, mais visiblement le Russe avait la tête ailleurs.

— Concernant M. Paul Nitze, commença Austin Redd, je...

Le téléphone l'interrompit. Le général arracha presque le récepteur de son socle. C'était le *vatrouchko*, l'interministériel. Il écouta quelques secondes et raccrocha pour dire d'une voix nouée par l'émotion :

— Une unité du MVD vient d'intercepter un groupe armé dans une zone boisée, au sud-ouest de Cheremetievo.

*

* *

Intégrée au convoi de Volga et de Volvo mené à un train d'enfer par celle du général Roudzik, la Pontiac conduite par le chauffeur d'Austin Redd avait du mal à ne pas décrocher ! À peine sorti du FSB, le chef de station de la CIA avait appelé Malko à son hôtel, le mettant au courant en quelques mots. Pendant qu'il lui parlait, son chauffeur était déjà en route pour le chercher. Il n'y avait pas cinq cents mètres entre le *Savoy* et l'immeuble du FSB. Les deux hommes avaient fait connaissance

dans la voiture... Ils remontaient, Leningradski Prospekt vers le nord, dans un concert de sirènes et une orgie de gyrophares, précédés par une Volvo bleu et blanc du GAI qui forçait tous les véhicules à se garer. Comme au bon vieux temps de l'Union soviétique...

À l'arrière, Malko et le chef de station de la CIA demeuraient silencieux. Malko ne s'expliquait pas ce qui avait pu se passer. Louisa était incontestablement sincère lorsqu'elle lui avait relaté l'histoire des huit cent mille dollars. Donc, elle ne savait pas tout.

Les voitures de la Milicija et les camions militaires étaient de plus en plus nombreux, la circulation venant du nord inexistante.

Encore dix minutes. Ils virèrent sur les chapeaux de roue à droite pour emprunter la bretelle menant à l'aérogare. Un véhicule blindé avait pris position au croisement, avec des soldats en bonnet de laine dans les fossés. Ils passèrent devant l'aérogare sans ralentir. Partout des soldats du MVD ou du groupe Alpha. Toute circulation civile était stoppée.

Le convoi s'arrêta environ deux kilomètres plus loin, le long de la clôture cernant l'aéroport. Un hélicoptère d'assaut passa en grondant au-dessus de leurs têtes. Ils rejoignirent le général Roudzik qui discutait en bordure du bois avec des officiers à casquettes à bande bleue.

Plusieurs rafales claquèrent dans le lointain. L'officier russe se tourna vers Austin Redd, rayonnant.

— Les « bandits » se sont enfuis en laissant derrière eux plusieurs morts. Nous contrôlons désormais tout le bois. Venez.

Ils lui emboîtèrent le pas. Partout, des soldats en position de combat, lourdement armés. D'autres patrouillaient, tendus, prêts à tirer. Le premier cadavre se trouvait vingt mètres plus loin : un garçon très jeune, une sorte de bonnet de toile noire enfoncé sur la tête, un foulard vert autour du cou, un harnais contenant trois roquettes de RPG 7 dans le dos. Il avait reçu plusieurs balles dans la poitrine.

Un peu plus loin gisait un soldat russe déchiqueté par une grenade. Il lui manquait la moitié du visage. Puis ce fut un *boivik*, les mains encore crispées sur son Poulimiot, le torse ceint de bandes de cartouches comme un zapatiste mexicain. Visiblement, le commando s'était replié le long de cet axe.

— Il y a des prisonniers ? demanda le chef de station de la CIA.

Le général secoua la tête.

— Pas que je sache. Ils se battent très durement. Mais certains ont pu s'échapper. Provisoirement. Toute la région est ratissée.

Ils se remettaient en route quand le regard de Malko fut attiré par une tache de couleur. Le bas d'un pantalon rouge et bleu. Il sentit son cœur remonter dans sa gorge et s'approcha.

Louisa était couchée sur le dos, elle avait perdu une chaussure. Son

visage était calme, mais son cou et le haut de sa poitrine complètement déchiquetés. Le sang avait imprégné ses longs cheveux, les collant en une masse compacte. Elle portait encore deux chargeurs et son Kalach gisait à quelques centimètres de sa main droite.

Malko crut entendre soudain les danses joyeuses, ponctuées de sifflets, qu'elle lui avait fait écouter dans le petit appartement de la rue Kominternà. Le général Roudzik se retourna et l'interpella joyeusement :

— Venez ! Venez ! Il y en a beaucoup d'autres ! Malko détourna les yeux, la gorge nouée. Il faudrait qu'il aille un jour jusqu'au village tchéchéne de Vedono ajouter une pierre au monument secret des *boiviki*.

- (1) S'il vous plaît.
- (2) Gérante.
- (3) Bien.
- (4) Quai Raouchskaïa.
- (5) Bon Dieu !
- (6) Gosudarstuemoy Avtomobilnoy Inspeksi : Police routière.
- (7) Agent d'un service de renseignements séjournant dans un pays sans couverture diplomatique.
- (8) Ne déconnez pas !
- (9) Federalnaya Slushba Bezopasnosti : Service de sécurité intérieure, successeur du KGB intérieur.
- (10) Vas-y ! Vas-y !
- (11) Attention !
- (12) Demi-tour !
- (13) On va se faire tuer !
- (14) Camarade. Dans l'armée russe, on emploie encore le terme *Tovaritch* devant le grade d'un supérieur.
- (15) Dossiers spéciaux.
- (16) Ministère de l'Intérieur.
- (17) Réparation.
- (18) Dix francs.
- (19) Voir SAS n° 122, *Opération Lucifer*.
- (20) Voir SAS n° « 119, *Le Cartel de Sébastopol* et SAS n° « 122, *Opération Lucifer*.
- (21) Missiles sol-air portables.
- (22) *Technical Division*.
- (23) Culs-noirs.
- (24) *Personal Computer*.
- (25) « Le Renseignement est un métier de seigneurs. »
- (26) Voir SAS n° 118, *L'Otage du triangle d'or*.
- (27) Je vous écoute.
- (28) Camarade colonel.
- (29) Après.
- (30) Ça ne fait rien.
- (31) Boulevard périphérique intérieur, délimitant le centre de Moscou.
- (32) Non, merci.
- (33) Guerre sainte.
- (34) Combattants tchéchènes.
- (35) Chaussée de Minsk.
- (36) Cent francs.
- (37) Au travail !
- (38) Magasin d'alimentation.
- (39) Poupées russes.
- (40) Chapelet utilisé par les musulmans.

- (41) Le général Pavel Gratchev, chef d'état-major de l'armée russe.
- (42) Sous-marins nucléaires largueur d'engins.
- (43) Madame.
- (44) Eau minérale.
- (45) Un rouge de Géorgie, le préféré de Staline.
- (46) Plat tchéchéne, à base de mouton et de riz cuit pendant plusieurs heures.
- (47) Prison de Moscou.
- (48) Voir SAS n° 14, *Les Pendus de Bagdad*.
- (49) Chienne.
- (50) Voir SAS n° 122, *Opération Lucifer*.
- (51) La patrie.
- (52) Transport de troupes blindées.
- (53) Fusil-mitrailleur.
- (54) Equivalent du RER.